

Eugenie Grandet

Honore de Balzac

Table of Contents

<u>Eugenie Grandet</u>	1
<u>Honore de Balzac</u>	1

Eugenie Grandet

Honore de Balzac

This page copyright © 2004 Blackmask Online.

<http://www.blackmask.com>

E-text prepared by Walter Debeuf

Source of this e-text is to find at: <http://www.ibelgique.com/Digibooks>

EUGENIE GRANDET.

Scenes de la vie de Province.

par

HONORE DE BALZAC.

A MARIA,

Que votre nom, vous dont le portrait est le plus bel ornement de cet ouvrage, soit ici comme une branche de buis benit, prise on ne sait a quel arbre, mais certainement sanctifiee par la religion et renouvelee, toujours verte, par des mains pieuses, pour proteger la maison.

DE BALZAC

Il se trouve dans certaines provinces des maisons dont la vue inspire une melancolie egale a celle que provoquent les cloîtres les plus sombres, les landes les plus ternes ou les ruines les plus tristes. Peut-être y a-t-il a la fois dans ces maisons et le silence du cloître et l'aridité des landes et les ossements des ruines. La vie et le mouvement y sont si tranquilles qu'un étranger les croirait inhabitées, s'il ne rencontrait tout a coup le regard pale et froid d'une personne immobile dont la figure a demi monastique depasse l'appui de la croisee, au bruit d'un pas inconnu. Ces principes de melancolie existent dans la physionomie d'un logis situe a Saumur, au bout de la rue montueuse qui mene au chateau, par le haut de la ville. Cette rue, maintenant peu frequentee, chaude en ete, froide en hiver, obscure en quelques endroits, est remarquable par la sonorite de son petit pave caillouteux, toujours propre et sec, par l'etroitesse de sa voie tortueuse, par la paix de ses maisons qui appartiennent a la vieille ville, et que dominant les remparts. Des habitations trois fois seculaires y sont encore solides quoique construites en bois, et leurs divers aspects contribuent a l'originalite qui recommande cette partie de Saumur a l'attention des antiquaires et des artistes. Il est difficile de passer devant ces maisons, sans admirer les enormes madriers dont les bouts sont tailles en figures bizarres et qui courent d'un bas-relief noir le rez-de-chaussee de la plupart d'entre elles. Ici, des pieces de bois transversales sont couvertes en ardoises et dessinent des lignes bleues sur les freles murailles d'un logis termine par un toit en colombe que les ans ont fait plier, dont les bardeaux pourris ont ete tordus par l'action alternative de la pluie et du soleil. La se presentent des appuis de fenetre uses, noircis, dont les delicats sculptures se voient a peine, et qui semblent trop legers pour le pot d'argile brune d'ou s'elancent les oeilletons ou les rosiers d'une pauvre ouvriere. Plus loin, c'est des portes garnies de clous enormes ou le genie de nos ancetres a trace des hieroglyphes domestiques dont le sens ne se retrouvera jamais. Tantot un protestant y a signe sa foi, tantot un ligueur y a maudit Henri IV. Quelque bourgeois y a grave les insignes de sa noblesse de cloches, la gloire de son echevinage oublie. L'Histoire de France est la tout entiere. A cote de la tremblante maison a pans hourdes ou

l'artisan a deifié son rabot, s'élève l'hôtel d'un gentilhomme ou sur le plein-cintre de la porte en pierre se voient encore quelques vestiges de ses armes, brisées par les diverses révolutions qui depuis 1789 ont agité le pays. Dans cette rue, les rez-de-chaussée commerçants ne sont ni des boutiques ni des magasins, les amis du moyen-âge y retrouveraient l'ouvrière de nos pères en toute sa naïve simplicité. Ces salles basses, qui n'ont ni devanture, ni montre, ni vitrages, sont profondes, obscures et sans ornements extérieurs ou intérieurs. Leur porte est ouverte en deux parties pleines, grossièrement ferrées, dont la supérieure se replie intérieurement, et dont l'inférieure armée d'une sonnette à ressort va et vient constamment. L'air et le jour arrivent à cette espèce d'antre humide, ou par le haut de la porte, ou par l'espace qui se trouve entre la voute, le plancher et le petit mur à hauteur d'appui dans lequel s'encastrent de solides volets, ôtés le matin, remis et maintenus le soir avec des bandes de fer boulonnées. Ce mur sert à étaler les marchandises du négociant. Là, nul charlatanisme. Suivant la nature du commerce, les échantillons consistent en deux ou trois baquets pleins de sel et de morue, en quelques paquets de toile à voile, des cordages, du laiton pendu aux solives du plancher, des cercles le long des murs, ou quelques pièces de drap sur des rayons. Entrez? Une fille propre, pimpante de jeunesse, au blanc fichu, aux bras rouges quitte son tricot, appelle son père ou sa mère qui vient et vous vend à vos souhaits, flegmatiquement, complaisamment, arrogamment, selon son caractère, soit pour deux sous, soit pour vingt mille francs de marchandise. Vous verrez un marchand de merrain assis à sa porte et qui tourne ses pouces en causant avec un voisin, il ne possède en apparence que de mauvaises planches à bouteilles et deux ou trois paquets de lattes; mais sur le port son chantier plein fournit tous les tonneliers de l'Anjou; il sait, à une planche près, combien il *peut* de tonneaux si la récolte est bonne; un coup de soleil l'enrichit, un temps de pluie le ruine: en une seule matinée, les poinçons valent onze francs ou tombent à six livres. Dans ce pays, comme en Touraine, les vicissitudes de l'atmosphère dominent la vie commerciale. Vignerons, propriétaires, marchands de bois, tonneliers, aubergistes, mariniers sont tous à l'affût d'un rayon de soleil; ils tremblent en se couchant le soir d'apprendre le lendemain matin qu'il a gelé pendant la nuit; ils redoutent la pluie, le vent, la sécheresse, et veulent de l'eau, du chaud, des nuages, à leur fantaisie. Il y a un duel constant entre le ciel et les intérêts terrestres. Le baromètre attristé, deride, égaye tour à tour les physionomies. D'un bout à l'autre de cette rue, l'ancienne Grand'rue de Saumur, ces mots: Voilà un temps d'or! se chiffrent de porte en porte. Aussi chacun répond-il au voisin: Il pleut des louis, en sachant ce qu'un rayon de soleil, ce qu'une pluie opportune lui en apporte. Le samedi, vers midi, dans la belle saison, vous n'obtiendriez pas pour un sou de marchandise chez ces braves industriels. Chacun a sa vigne, sa closerie, et va passer deux jours à la campagne. Là, tout étant prévu, l'achat, la vente, le profit, les commerçants se trouvent avoir dix heures sur douze à employer en joyeuses parties, en observations, commentaires, espionnages continuels. Une ménagère n'achète pas une perdrix sans que les voisins ne demandent au mari si elle était cuite à point. Une jeune fille ne met pas la tête à sa fenêtre sans y être vue par tous les groupes innocents. Là donc les consciences sont à jour, de même que ces maisons impenetrables, noires et silencieuses n'ont point de mystères. La vie est presque toujours en plein air: chaque ménage s'assied à sa porte, y déjeune, y dîne, s'y dispute. Il ne passe personne dans la rue qui ne soit étudié. Aussi, jadis, quand un étranger arrivait dans une ville de province, était-il gausse de porte en porte. De là les bons contes, de là le surnom de *copieux* donné aux habitants d'Angers qui excellaient à ces railleries urbaines. Les anciens hôtels de la vieille ville sont situés en haut de cette rue jadis habitée par les gentilshommes du pays. La maison pleine de mélancolie où se sont accomplis les événements de cette histoire était précisément un de ces logis, restes vénérables d'un siècle où les choses et les hommes avaient ce caractère de simplicité que les mœurs françaises perdent de jour en jour. Après avoir suivi les détours de ce chemin pittoresque dont les moindres accidents éveillent des souvenirs et dont l'effet général tend à plonger dans une sorte de rêverie machinale, vous apercevez un renforcement assez sombre, au centre duquel est cachée la porte de la maison à monsieur Grandet. Il est impossible de comprendre la valeur de cette expression provinciale sans donner la biographie de monsieur Grandet.

Monsieur Grandet jouissait à Saumur d'une réputation dont les causes et les effets ne seront pas entièrement compris par les personnes qui n'ont point, peu ou prou, vécu en province. Monsieur Grandet, encore nommé par certains gens le père Grandet, mais le nombre de ces vieillards diminuait sensiblement, était en 1789 un maître-tonnelier fort à son aise, sachant lire, écrire et compter. Dès que la République française mit en vente, dans l'arrondissement de Saumur, les biens du clergé, le tonnelier, alors âgé de quarante ans, venait d'épouser

la fille d'un riche marchand de planches. Grandet alla, muni de sa fortune liquide et de la dot, muni de deux mille louis d'or, au district, ou, moyennant deux cents doubles louis offerts par son beau-pere au farouche republicain qui surveillait la vente des domaines nationaux, il eut pour un morceau de pain, legalement, sinon legitiment, les plus beaux vignobles de l'arrondissement, une vieille abbaye et quelques metairies. Les habitants de Saumur etant peu revolutionnaires, le pere Grandet passa pour un homme hardi, un republicain, un patriote, pour un esprit qui donnait dans les nouvelles idees, tandis que le tonnelier donnait tout bonnement dans les vignes. Il fut nomme membre de l'administration du district de Saumur, et son influence pacifique s'y fit sentir politiquement et commercialement. Politiquement, il protegea les ci-devant et empecha de tout son pouvoir la vente des biens des emigres; commercialement, il fournit aux armees republicaines un ou deux milliers de pieces de vin blanc, et se fit payer en superbes prairies dependant d'une communaute de femmes que l'on avait reservee pour un dernier lot. Sous le Consulat, le bonhomme Grandet devint maire, administra sagement, vendangea mieux encore; sous l'Empire, il fut monsieur Grandet. Napoleon n'aimait pas les republicains: il remplaça monsieur Grandet, qui passait pour avoir porte le bonnet rouge, par un grand propriétaire, un homme a particule, un futur baron de l'Empire. Monsieur Grandet quitta les honneurs municipaux sans aucun regret. Il avait fait faire dans l'interet de la ville d'excellents chemins qui menaient a ses proprietes. Sa maison et ses biens, tres avantageusement cadastres, payaient des impots moderes. Depuis le classement de ses differents clos, ses vignes, grace a des soins constants, etaient devenues la tete du pays, mot technique en usage pour indiquer les vignobles qui produisent la premiere qualite de vin. Il aurait pu demander la croix de la Legion-d'Honneur. Cet evenement eut lieu en 1806. Monsieur Grandet avait alors cinquante-sept ans, et sa femme environ trente-six. Une fille unique, fruit de leurs legitimes amours, etait agee de dix ans. Monsieur Grandet, que la Providence voulut sans doute consoler de sa disgrace administrative, herita successivement pendant cette annee de madame de La Gaudiniere, nee de La Bertelliere, mere de madame Grandet; puis du vieux monsieur La Bertelliere, pere de la defunte; et encore de madame Gentillet, grand'mere du cote maternel: trois successions dont l'importance ne fut connue de personne. L'avarice de ces trois vieillards etait si passionnee que depuis longtemps ils entassaient leur argent pour pouvoir le contempler secretement. Le vieux monsieur La Bertelliere appelait un placement une prodigalite, trouvant de plus gros interets dans l'aspect de l'or que dans les benefices de l'usure. La ville de Saumur presuma donc la valeur des economies d'apres les retenus des biens au soleil. Monsieur Grandet obtint alors le nouveau titre de noblesse que notre manie d'egalite n'effacera jamais: il devint *le plus impose* de l'arrondissement. Il exploitait cent arpents de vignes, qui, dans les annees plantureuses, lui donnaient sept a huit cents poincons de vin. Il possedait treize metairies, une vieille abbaye, ou, par economie, il avait mure les croisees, les ogives, les vitraux, ce qui les conserva; et cent vingt-sept arpents de prairies ou croissaient et grossissaient trois mille peupliers plantes en 1793. Enfin la maison dans laquelle il demeurait etait la sienne. Ainsi etablissait-on sa fortune visible, Quant a ses capitaux, deux seules personnes pouvaient vaguement en presumer l'importance: l'une etait monsieur Cruchot, notaire charge des placements usuraires de monsieur Grandet; l'autre, monsieur des Grassins, le plus riche banquier de Saumur, aux benefices duquel le vigneron participait a sa convenance et secretement. Quoique le vieux Cruchot et monsieur des Grassins possedassent cette profonde discretion qui engendre en province la confiance et la fortune, ils temoignaient publiquement a monsieur Grandet un si grand respect que les observateurs pouvaient mesurer l'etendue des capitaux de l'ancien maire d'apres la portee de l'obsequieuse consideration dont il etait l'objet. Il n'y avait dans Saumur personne qui ne fut persuade que monsieur Grandet n'eut un tresor particulier, une cachette pleine de louis, et ne se donnât nuitamment les ineffables jouissances que procure la vue d'une grande masse d'or. Les avaricieux en avaient une sorte de certitude en voyant les yeux du bonhomme, auxquels le metal jaune semblait avoir communique ses teintes. Le regard d'un homme accoutume a tirer de ses capitaux un interet enorme contracte necessairement, comme celui du voluptueux, du joueur ou du courtisan, certaines habitudes indefinissables, des mouvements furtifs, avides, mysterieux qui n'echappent point a ses coreligionnaires. Ce langage secret forme en quelque sorte la franc-maconnerie des passions. Monsieur Grandet inspirait donc l'estime respectueuse a laquelle avait droit un homme qui ne devait jamais rien a personne, qui, vieux tonnelier, vieux vigneron, devinait avec la precision d'un astronome quand il fallait fabriquer pour sa recolte mille poincons ou seulement cinq cents; qui ne manquait pas une seule speculation, avait toujours des tonneaux a vendre alors que le tonneau valait plus cher que la denree a recueillir, pouvait mettre sa vendange dans ses celliers et

attendre le moment de livrer son poinçon à deux cents francs quand les petits propriétaires donnaient le leur à cinq louis. Sa fameuse récolte de 1811, sagement serrée, lentement vendue, lui avait rapporté plus de deux cent quarante mille livres. Financièrement parlant, monsieur Grandet tenait du tigre et du boa: il savait se coucher, se blottir, envisager longtemps sa proie, sauter dessus; puis il ouvrait la gueule de sa bourse, y englobait une charge d'écus, et se couchait tranquillement, comme le serpent qui digère, impassible, froid, méthodique. Personne ne le voyait passer sans éprouver un sentiment d'admiration mêlé de respect et de terreur. Chacun dans Saumur n'avait-il pas senti le déchirement poli de ses griffes d'acier? à celui-ci maître Cruchot avait procuré l'argent nécessaire à l'achat d'un domaine, mais à onze pour cent; à celui-là monsieur des Grassins avait escompté des traites, mais avec un effroyable prélèvement d'intérêts. Il s'écoulait peu de jours sans que le nom de monsieur Grandet fut prononcé soit au marché, soit pendant les soirées dans les conversations de la ville. Pour quelques personnes, la fortune du vieux vigneron était l'objet d'un orgueil patriotique. Aussi plus d'un négociant, plus d'un aubergiste disait-il aux étrangers avec un certain contentement: "Monsieur, nous avons ici deux ou trois maisons millionnaires; mais, quant à monsieur Grandet, il ne connaît pas lui-même sa fortune!" En 1816 les plus habiles calculateurs de Saumur estimaient les biens territoriaux du bonhomme à près de quatre millions; mais, comme terme moyen, il avait dû tirer par an, depuis 1793 jusqu'en 1817, cent mille francs de ses propriétés, il était presumable qu'il possédait en argent une somme presque égale à celle de ses biens-fonds. Aussi, lorsqu'après une partie de boston, on quelque entretien sur les vignes, on venait à parler de monsieur Grandet, les gens capables disaient-ils:

—Le père Grandet?... le père Grandet doit avoir cinq à six millions.

—Vous êtes plus habile que je ne le suis, je n'ai jamais pu savoir le total, répondaient monsieur Cruchot ou monsieur des Grassins s'ils entendaient le propos. Quelque Parisien parlait-il des Rothschild ou de monsieur Laffitte, les gens de Saumur demandaient s'ils étaient aussi riches que monsieur Grandet. Si le Parisien leur jetait en souriant une dédaigneuse affirmation, ils se regardaient en hochant la tête d'un air d'incrédulité. Une si grande fortune couvrait d'un manteau d'or toutes les actions de cet homme. Si d'abord quelques particularités de sa vie donnaient prise au ridicule et à la moquerie, la moquerie et le ridicule s'étaient usés. En ses moindres actes, monsieur Grandet avait pour lui l'autorité de la chose jugée. Sa parole, son vêtement, ses gestes, le clignement de ses yeux faisaient loi dans le pays, ou chacun, après l'avoir étudié comme un naturaliste étudie les effets de l'instinct chez les animaux, avait pu reconnaître la profonde et muette sagesse de ses plus légers mouvements.

—L'hiver sera rude, disait-on, le père Grandet a mis ses gants fourrés: il faut vendanger.

—Le père Grandet prend beaucoup de merrain, il y aura du vin cette année. Monsieur Grandet n'achetait jamais ni viande ni pain. Ses fermiers lui apportaient par semaine une provision suffisante de chapons, de poulets, d'œufs, de beurre et de blé de rente. Il possédait un moulin dont le locataire devait, en sus du bail, venir chercher une certaine quantité de grains et lui en rapporter le son et la farine. La grande Nanon, son unique servante, quoiqu'elle ne fût plus jeune, boulangeait elle-même tous les samedis le pain de la maison. Monsieur Grandet s'était arrangé avec les maraîchers, ses locataires, pour qu'ils le fournissent de légumes. Quant aux fruits, il en récoltait une telle quantité qu'il en faisait vendre une grande partie au marché. Son bois de chauffage était coupé dans ses haies ou pris dans les vieilles truissées à moitié pourries qu'il enlevait au bord de ses champs, et ses fermiers le lui charroyaient en ville tout débité, le rangeaient par complaisance dans son bucher et recevaient ses remerciements. Ses seules dépenses connues étaient le pain bénit, la toilette de sa femme, celle de sa fille, et le paiement de leurs chaises à l'église; la lumière, les gages de la grande Nanon, l'étamage de ses casseroles; l'acquittement des impositions, les réparations de ses bâtiments et les frais de ses exploitations. Il avait six cents arpents de bois récemment achetés qu'il faisait surveiller par le garde d'un voisin, auquel il promettait une indemnité. Depuis cette acquisition seulement, il mangeait du gibier. Les manières de cet homme étaient fort simples. Il parlait peu. Généralement il exprimait ses idées par de petites phrases sentencieuses et dites d'une voix douce. Depuis la Révolution, époque à laquelle il attira les regards, le bonhomme begayait d'une manière fatigante aussitôt qu'il avait à discourir longuement ou à soutenir une

discussion. Ce bredouillement, l'incoherence de ses paroles, le flux de mots ou il noyait sa pensee, son manque apparent de logique attribues a un defaut d'education etaient affectes et seront suffisamment expliques par quelques evenements de cette histoire. D'ailleurs, quatre phrases exactes autant que des formules algebriques lui servaient habituellement a embrasser, a resoudre toutes les difficultes de la vie et du commerce: Je ne sais pas, je ne puis pas, je ne veux pas, nous verrons cela. Il ne disait jamais ni *oui* ni *non*, et n'ecrivait point. Lui parlait-on? il ecoutait froidement, se tenait le menton dans la main droite en appuyant son coude droit sur le revers de la main gauche, et se formait en toute affaire des opinions desquelles il ne revenait point. Il meditait longuement les moindres marches. Quand, apres une savante conversation, son adversaire lui avait livre le secret de ses pretentions en croyant le tenir, il lui repondait:

—Je ne puis rien conclure sans avoir consulte ma femme. Sa femme, qu'il avait reduite a un ilotisme complet, etait en affaires son paravent le plus commode. Il n'allait jamais chez personne, ne voulait ni recevoir ni donner a diner; il ne faisait jamais de bruit, et semblait economiser tout, meme le mouvement. Il ne derangeait rien chez les autres par un respect constant de la propriete. Neanmoins, malgre la douceur de sa voix, malgre sa tenue circonspecte, le langage et les habitudes du tonnelier percaient, surtout quand il etait au logis, ou il se contraignait moins que partout ailleurs. Au physique, Grandet etait un homme de cinq pieds, trapu, carre, ayant des mollets de douze pouces de circonference, des rotules noueuses et de larges epaules; son visage etait rond, tanne, marque de petite verole; son menton etait droit, ses levres n'offraient aucunes sinuosites, et ses dents etaient blanches; ses yeux avaient l'expression calme et devoratrice que le peuple accorde au basilic; son front, plein de rides transversales, ne manquait pas de protuberances significatives; ses cheveux jaunatres et grisonnants etaient blanc et or, disaient quelques jeunes gens qui ne connaissaient pas la gravite d'une plaisanterie faite sur monsieur Grandet. Son nez, gros par le bout, supportait une loupe veinee que le vulgaire disait, non sans raison, pleine de malice. Cette figure annoncait une finesse dangereuse, une probite sans chaleur, l'egoisme d'un homme habitue a concentrer ses sentiments dans la jouissance de l'avarice et sur le seul etre qui lui fut reellement de quelque chose, sa fille Eugenie, sa seule heritiere. Attitude, manieres, demarche, tout en lui, d'ailleurs, attestait cette croyance en soi que donne l'habitude d'avoir toujours reussi dans ses entreprises. Aussi, quoique de moeurs faciles et molles en apparence, monsieur Grandet avait-il un caractere de bronze. Toujours vetu de la meme maniere, qui le voyait aujourd'hui le voyait tel qu'il etait depuis 1791. Ses forts souliers se nouaient avec des cordons de cuir, il portait en tout temps des bas de laine drapes, une culotte courte de gros drap marron a boucles d'argent, un gilet de velours a raies alternativement jaunes et puces, boutonne carrement, un large habit marron a grands pans, une cravate noire et un chapeau de quaker. Ses gants, aussi solides que ceux des gendarmes, lui duraient vingt mois, et, pour les conserver propres, il les posait sur le bord de son chapeau a la meme place, par un geste methodique. Saumur ne savait rien de plus sur ce personnage.

Six habitants seulement avaient le droit de venir dans cette maison. Le plus considerable des trois premiers etait le neveu de monsieur Cruchot. Depuis sa nomination de president au tribunal de premiere instance de Saumur, ce jeune homme avait joint au nom de Cruchot celui de Bonfons, et travaillait a faire prevaloir Bonfons sur Cruchot. Il signait deja C. de Bonfons. Le plaideur assez malavise pour l'appeler monsieur Cruchot s'apercevait bientot a l'audience de sa sottise. Le magistrat protegeait ceux qui le nommaient monsieur le president, mais il favorisait de ses plus gracieux sourires les flatteurs qui lui disaient monsieur de Bonfons. Monsieur le president etait age de trente-trois ans, possedait le domaine de Bonfons (*Boni Fontis*), valant sept mille livres de rente; il attendait la succession de son oncle le notaire et celle de son oncle l'abbe Cruchot, dignitaire du chapitre de Saint-Martin de Tours, qui tous deux passaient pour etre assez riches. Ces trois Cruchot, soutenus par bon nombre de cousins, allies a vingt maisons de la ville, formaient un parti, comme jadis a Florence les Medicis; et, comme les Medicis, les Cruchot avaient leurs Lazzi. Madame des Grassins, mere d'un fils de vingt-trois ans, venait tres assidument faire la partie de madame Grandet, esperant marier son cher Adolphe avec mademoiselle Eugenie. Monsieur des Grassins le banquier favorisait vigoureusement les manoeuvres de sa femme par de constants services secretement rendus au vieil avare, et arrivait toujours a temps sur le champ de bataille. Ces trois des Grassins avaient egalement leurs adherents, leurs cousins, leurs allies fideles. Du cote des Cruchot, l'abbe, le Talleyrand de la famille, bien appuye par son

frere le notaire, disputait vivement le terrain a la financiere, et tentait de reserver le riche heritage a son neveu le president. Ce combat secret entre les Cruchot et les des Grassins, dont le prix etait la main d'Eugenie Grandet, occupait passionnement les diverses societes de Saumur. Mademoiselle Grandet epousera-t-elle monsieur le president ou monsieur Adolphe des Grassins? A ce probleme, les uns repondaient que monsieur Grandet ne donnerait sa fille ni a l'un ni a l'autre. L'ancien tonnelier rongé d'ambition cherchait, disaient-ils, pour gendre quelque pair de France, a qui trois cent mille livres de rente feraient accepter tous les tonneaux passes, presents et futurs des Grandet. D'autres repliquaient que monsieur et madame des Grassins etaient nobles, puissamment riches, qu'Adolphe etait un bien gentil cavalier, et qu'a moins d'avoir un neveu du pape dans sa manche, une alliance si convenable devait satisfaire des gens de rien, un homme que tout Saumur avait vu la doloire en main, et qui, d'ailleurs, avait porte le bonnet rouge. Les plus senses faisaient observer que monsieur Cruchot de Bonfons avait ses entrees a toute heure au logis, tandis que son rival n'y etait recu que les dimanches. Ceux-ci soutenaient que madame des Grassins, plus liee avec les femmes de la maison Grandet que les Cruchot, pouvait leur inculquer certaines idees qui la feraient, tot ou tard, reussir. Ceux-la repliquaient que l'abbé Cruchot etait l'homme le plus insinuant du monde, et que femme contre moine la partie se trouvait egale.

—Ils sont manche a manche, disait un bel esprit de Saumur. Plus instruits, les anciens du pays pretendaient que les Grandet etaient trop avises pour laisser sortir les biens de leur famille, mademoiselle Eugenie Grandet de Saumur serait mariee au fils de monsieur Grandet de Paris, riche marchand de vin en gros. A cela les Cruchotins et les Grassinistes repondaient:

—D'abord les deux freres ne se sont pas vus deux fois depuis trente ans. Puis, monsieur Grandet de Paris a de hautes pretentions pour son fils. Il est maire d'un arrondissement, depute, colonel de la garde nationale, juge au tribunal de commerce; il renie Grandet de Saumur, et pretend s'allier a quelque famille ducale par la grace de Napoleon. Que ne disait-on pas d'une heritiere dont on parlait a vingt lieues a la ronde et jusque dans les voitures publiques, d'Angers a Blois inclusivement? Au commencement de 1818, les Cruchotins remporterent un avantage signale sur les Grassinistes. La terre de Froidfond, remarquable par son parc, son admirable chateau, ses fermes, rivieres, etangs, forets, et valant trois millions, fut mise en vente par le jeune marquis de Froidfond oblige de realiser ses capitaux. Maitre Cruchot, le president Cruchot, l'abbé Cruchot, aides par leurs adherents, surent empecher la vente par petits lots. Le notaire conclut avec le jeune homme un marche d'or en lui persuadant qu'il y aurait des poursuites sans nombre a diriger contre les adjudicataires avant de rentrer dans le prix des lots; il valait mieux vendre a monsieur Grandet, homme solvable, et capable d'ailleurs de payer la terre en argent comptant. Le beau marquisat de Froidfond fut alors convoyé vers l'oesophage de monsieur Grandet, qui, au grand etonnement de Saumur, le paya, sous escompte, apres les formalites. Cette affaire eut du retentissement a Nantes et a Orleans. Monsieur Grandet alla voir son chateau par l'occasion d'une charrette qui y retournait. Apres avoir jete sur sa propriete le coup d'oeil du maitre, il revint a Saumur, certain d'avoir place ses fonds a cinq, et saisi de la magnifique pensee d'arrondir le marquisat de Froidfond en y reunissant tous ses biens. Puis, pour remplir de nouveau son tresor presque vide, il decida de couper a blanc ses bois, ses forets, et d'exploiter les peupliers de ses prairies.

Il est maintenant facile de comprendre toute la valeur de ce mot, la maison a monsieur Grandet, cette maison pale, froide, silencieuse, situee en haut de la ville, et abritee par les ruines des remparts. Les deux piliers et la voute formant la baie de la porte avaient ete, comme la maison, construits en tuffeau, pierre blanche particuliere au littoral de la Loire, et si molle que sa duree moyenne est a peine de deux cents ans. Les trous inegaux et nombreux que les intemperies du climat y avaient bizarrement pratiques donnaient au cintre et aux jambages de la baie l'apparence des pierres vermiculees de l'architecture francaise et quelque ressemblance avec le porche d'une geole. Au dessus du cintre regnait un long bas-relief de pierre dure sculptee, representant les quatre Saisons, figures deja rongees et toutes noires. Ce bas-relief etait surmonte d'une plinthe saillante, sur laquelle s'elevaient plusieurs de ces vegetations dues au hasard, des parietaires jaunes, des liserons, des convolvulus, du plantain, et un petit cerisier assez haut deja. La porte, en chene massif, brune, dessechee, fendue de toutes parts, frele en apparence, etait solidement maintenue par le systeme de ses boulons qui

figuraient des dessins symetriques. Une grille carree, petite, mais a barreaux serres et rouges de rouille, occupait le milieu de la porte batarde et servait, pour ainsi dire, de motif a un marteau qui s'y rattachait par un anneau, et frappait sur la tete grimacante d'un maitre-clou. Ce marteau, de forme oblongue et du genre de ceux que nos ancetres nommaient Jacquemart, ressemblait a un gros point d'admiration; en l'examinant avec attention, un antiquaire y aurait retrouve quelques indices de la figure essentiellement bouffonne qu'il representait jadis, et qu'un long usage avait effacee. Par la petite grille, destinee a reconnaitre les amis, au temps des guerres civiles, les curieux pouvaient apercevoir, au fond d'une voute obscure et verdatre, quelques marches degradees par lesquelles on montait dans un jardin que bornaient pittoresquement des murs epais, humides, pleins de suintements et de touffes d'arbustes malingres. Ces murs etaient ceux du rempart sur lequel s'elevaient les jardins de quelques maisons voisines. Au rez-de-chaussee de la maison, la piece la plus considerable etait une *salle* dont l'entree se trouvait sous la voute de la porte cochere. Peu de personnes connaissent l'importance d'une salle dans les petites villes de l'Anjou, de la Touraine et du Berry. La salle est a la fois l'antichambre, le salon, le cabinet, le boudoir, la salle a manger; elle est le theatre de la vie domestique, le foyer commun; la, le coiffeur du quartier venait couper deux fois l'an les cheveux de monsieur Grandet; la entraient les fermiers, le cure, le sous-prefet, le garcon meunier. Cette piece, dont les deux croisees donnaient sur la rue, etait plancheiee; des panneaux gris, a moulures antiques, la boisaient de haut en bas; son plafond se composait de poutres apparentes egalemeent peintes en gris, dont les entre-deux etaient remplis de blanc en bourre qui avait jauni. Un vieux cartel de cuivre incruste d'arabesques en ecaille ornait le manteau de la cheminee en pierre blanche, mal sculpte, sur lequel etait une glace verdatre dont les cotes, coupes en biseau pour en montrer l'epaisseur, reflétaient un filet de lumiere le long d'un trumeau gothique en acier damasquine. Les deux girandoles de cuivre dore qui decoraient chacun des coins de la cheminee etaient a deux fins, en enlevant les roses qui leur servaient de bobèches, et dont la maitresse-branche s'adaptait au piedestal de marbre bleuatre agence de vieux cuivre, ce piedestal formait un chandelier pour les petits jours. Les sieges de forme antique etaient garnis en tapisseries representant les fables de La Fontaine; mais il fallait le savoir pour en reconnaitre les sujets, tant les couleurs passees et les figures criblees de reprises se voyaient difficilement. Aux quatre angles de cette salle se trouvaient des encoignures, especes de buffets terminee par de crasseuses etageres. Une vieille table a jouer en marqueterie, dont le dessus faisait echiquier, etait placee dans le tableau qui separait les deux fenetres. Au-dessus de cette table, il y avait un barometre ovale, a bordure noire, enjolive par des rubans de bois dore, ou les mouches avaient si licencieusement folatre que la dorure en etait un probleme. Sur la paroi opposee a la cheminee, deux portraits au pastel etaient censees représenter l'aieul de madame Grandet, le vieux monsieur de La Bertelliere, en lieutenant des gardes francaises, et defunt madame Gentillet en bergere. Aux deux fenetres etaient drapes des rideaux en gros de Tours rouge, releves par des cordons de soie a glands d'eglise. Cette luxueuse decoration, si peu en harmonie avec les habitudes de Grandet, avait ete comprise dans l'achat de la maison, ainsi que le trumeau, le cartel, le meuble en tapisserie et les encoignures en bois de rose. Dans la croisee la plus rapprochee de la porte, se trouvait une chaise de paille dont les pieds etaient montes sur des patins, afin d'elever madame Grandet a une hauteur qui lui permit de voir les passants. Une travailleuse en bois de merisier deteint remplissait l'embrasure, et le petit fauteuil d'Eugenie Grandet etait place tout aupres. Depuis quinze ans, toutes les journees de la mere et de la fille s'etaient paisiblement ecoulees a cette place, dans un travail constant, a compter du mois d'avril jusqu'au mois de novembre. Le premier de ce dernier mois elles pouvaient prendre leur station d'hiver a la cheminee. Ce jour-la seulement Grandet permettait qu'on allumat du feu dans la salle, et il le faisait eteindre au trente et un mars, sans avoir egard ni aux premiers froids du printemps ni a ceux de l'automne. Une chaufferette, entretenue avec la braise provenant du feu de la cuisine que la Grande Nanon leur reservait en usant d'adresse, aidait madame et mademoiselle Grandet a passer les matinees ou les soirees les plus fraiches des mois d'avril et d'octobre. La mere et la fille entretenaient tout le linge de la maison, et employaient si consciencieusement leurs journees a ce veritable labeur d'ouvriere, que, si Eugenie voulait broder une collerette a sa mere, elle etait forcee de prendre sur ses heures de sommeil en trompant son pere pour avoir de la lumiere. Depuis longtemps l'avare distribuait la chandelle a sa fille et a la Grande Nanon, de meme qu'il distribuait des le matin le pain et les denrees necessaires a la consommation journaliere.

La Grande Nanon etait peut-etre la seule creature humaine capable d'accepter le despotisme de son maitre. Toute la ville l'enviait a monsieur et a madame Grandet. La Grande Nanon, ainsi nommee a cause de sa taille haute de cinq pieds huit pouces, appartenait a Grandet depuis trente-cinq ans. Quoiqu'elle n'eut que soixante livres de gages, elle passait pour une des plus riches servantes de Saumur. Ces soixante livres, accumulees depuis trente-cinq ans, lui avaient permis de placer recemment quatre mille livres en viager chez maitre Cruchot. Ce resultat des longues et persistantes economies de la Grande Nanon parut gigantesque. Chaque servante, voyant a la pauvre sexagenaire du pain pour ses vieux jours, etait jalouse d'elle sans penser au dur servage par lequel il avait ete acquis. A l'age de vingt-deux ans, la pauvre fille n'avait pu se placer chez personne, tant sa figure semblait repoussante; et certes ce sentiment etait bien injuste: sa figure eut ete fort admiree sur les epaules d'un grenadier de la garde; mais en tout il faut, dit-on, l'a-propos. Forcee de quitter une ferme incendiee ou elle gardait les vaches, elle vint a Saumur, ou elle chercha du service, animee de ce robuste courage qui ne se refuse a rien. Le pere Grandet pensait alors se marier, et voulait deja monter son menage. Il avisa cette fille rebutee de porte en porte. Juge de la force corporelle en sa qualite de tonnelier, il devina le parti qu'on pouvait tirer d'une creature femelle taillee en Hercule, plantee sur ses pieds comme un chene de soixante ans sur ses racines, forte des hanches, carree du dos, ayant des mains de charretier et une probite vigoureuse comme l'etait son intacte vertu. Ni les verrues qui ornaient ce visage martial, ni le teint de brique, ni les bras nerveux, ni les haillons de la Nanon n'epouvantaient le tonnelier, qui se trouvait encore dans l'age ou le coeur tressaille. Il vetit alors, chaussa, nourrit la pauvre fille, lui donna des gages, et l'employa sans trop la rudoyer. En se voyant ainsi accueillie, la Grande Nanon pleura secretement de joie, et s'attacha sincerement au tonnelier, qui d'ailleurs l'exploita feodalement. Nanon faisait tout: elle faisait la cuisine, elle faisait les buees, elle allait laver le linge a la Loire, le rapportait sur ses epaules; elle se levait au jour, se couchait tard; faisait a manger a tous les vendangeurs pendant les recoltes, surveillait les halleboteurs; defendait, comme un chien fidele, le bien de son maitre; enfin, pleine d'une confiance aveugle en lui, elle obeissait sans murmure a ses fantaisies les plus saugrenues. Lors de la fameuse annee de 1811, dont la recolte couta des peines inouies, apres vingt ans de service, Grandet resolut de donner sa vieille montre a Nanon, seul present qu'elle recut jamais de lui. Quoiqu'il lui abandonnat ses vieux souliers (elle pouvait les mettre), il est impossible de considerer le profit trimestriel des souliers de Grandet comme un cadeau, tant ils etaient uses. La necessite rendit cette pauvre fille si avare que Grandet avait fini par l'aimer comme on aime un chien, et Nanon s'etait laisse mettre au cou un collier garni de pointes dont les piqures ne la piquaient plus. Si Grandet coupait le pain avec un peu trop de parcimonie, elle ne s'en plaignait pas; elle participait gaiement aux profits hygieniques que procurait le regime severe de la maison ou jamais personne n'etait malade. Puis la Nanon faisait partie de la famille: elle riait quand riait Grandet, s'attristait, gelait, se chauffait, travaillait avec lui. Combien de douces compensations dans cette egalite! Jamais le maitre n'avait reproche a la servante ni l'halleberge ou la peche de vigne, ni les prunes ou les brugnons manges sous l'arbre.

—Allons, regale-toi, Nanon, lui disait-il dans les annees ou les branches pliaient sous les fruits que les fermiers etaient obliges de donner aux cochons. Pour une fille des champs qui dans sa jeunesse n'avait recolte que de mauvais traitements, pour une pauvresee recueillie par charite, le rire equivoque du pere Grandet etait un vrai rayon de soleil. D'ailleurs le coeur simple, la tete etroite de Nanon ne pouvaient contenir qu'un sentiment et une idee. Depuis trente-cinq ans, elle se voyait toujours arrivant devant le chantier du pere Grandet, pieds nus, en haillons, et entendait toujours le tonnelier lui disant:

—Que voulez-vous, ma mignonne? Et sa reconnaissance etait toujours jeune. Quelquefois Grandet, songeant que cette pauvre creature n'avait jamais entendu le moindre mot flatteur, qu'elle ignorait tous les sentiments doux que la femme inspire, et pouvait comparaitre un jour devant Dieu, plus chaste que ne l'etait la Vierge Marie elle-meme; Grandet, saisi de pitie, disait en la regardant:

—Cette pauvre Nanon! Son exclamation etait toujours suivie d'un regard indefinissable que lui jetait la vieille servante. Ce mot, dit de temps a autre, formait depuis longtemps une chaine d'amitie non interrompue, et a laquelle chaque exclamation ajoutait un chainon. Cette pitie, placee au coeur de Grandet et prise tout en gre par la vieille fille, avait je ne sais quoi d'horrible. Cette atroce pitie d'avare, qui reveillait mille plaisirs au

cœur du vieux tonnelier, était pour Nanon sa somme de bonheur. Qui ne dira pas aussi: Pauvre Nanon! Dieu reconnaîtra ses anges aux inflexions de leur voix et à leurs mystérieux regrets. Il y avait dans Saumur une grande quantité de menages où les domestiques étaient mieux traités, mais où les maîtres n'en recevaient néanmoins aucun contentement. De là cette autre phrase: "Qu'est-ce que les Grandet font donc à leur grande Nanon pour qu'elle leur soit si attachée? Elle passerait dans le feu pour eux!" Sa cuisine, dont les fenêtres grillées donnaient sur la cour, était toujours propre, nette, froide, véritable cuisine d'avare où rien ne devait se perdre. Quand Nanon avait lavé sa vaisselle, serré les restes du dîner, éteint son feu, elle quittait sa cuisine, séparée de la salle par un couloir, et venait filer du chanvre auprès de ses maîtres. Une seule chandelle suffisait à la famille pour la soirée. La servante couchait au fond de ce couloir, dans un bouge éclairé par un jour de souffrance. Sa robuste santé lui permettait d'habiter impunément cette espèce de trou, d'où elle pouvait entendre le moindre bruit par le silence profond qui régnait nuit et jour dans la maison. Elle devait, comme un dogue chargé de la police, ne dormir que d'une oreille et se reposer en veillant.

La description des autres portions du logis se trouvera liée aux événements de cette histoire; mais d'ailleurs le croquis de la salle où éclatait tout le luxe du ménage peut faire soupçonner par avance la nudité des étages supérieurs.

En 1819, vers le commencement de la soirée, au milieu du mois de novembre, la grande Nanon alluma du feu pour la première fois. L'automne avait été très beau. Ce jour était un jour de fête bien connu des Cruchotins et des Grassinistes. Aussi les six antagonistes se préparaient-ils à venir armés de toutes pièces, pour se rencontrer dans la salle et s'y surpasser en preuves d'amitié. Le matin tout Saumur avait vu madame et mademoiselle Grandet, accompagnées de Nanon, se rendant à l'église paroissiale pour y entendre la messe, et chacun se souvint que ce jour était l'anniversaire de la naissance de mademoiselle Eugénie. Aussi, calculant l'heure où le dîner devait finir, maître Cruchot, l'abbé Cruchot et monsieur C. de Bonfons s'empressaient-ils d'arriver avant les des Grassins pour fêter mademoiselle Grandet. Tous trois apportaient d'énormes bouquets cueillis dans leurs petites serres. La queue des fleurs que le président voulait présenter était ingénieusement enveloppée d'un ruban de satin blanc, orné de franges d'or. Le matin, monsieur Grandet, suivant sa coutume pour les jours mémorables de la naissance et de la fête d'Eugénie, était venu la surprendre au lit, et lui avait solennellement offert son présent paternel, consistant, depuis treize années, en une curieuse pièce d'or. Madame Grandet donnait ordinairement à sa fille une robe d'hiver ou d'été, selon la circonstance. Ces deux robes, les pièces d'or qu'elle récoltait au premier jour de l'an et à la fête de son père, lui composaient un petit revenu de cent écus environ, que Grandet aimait à lui voir entasser. N'était-ce pas mettre son argent d'une caisse dans une autre, et, pour ainsi dire, élever à la brochette l'avarice de son héritière, à laquelle il demandait parfois compte de son trésor, autrefois grossi par les La Bertellière, en lui disant:

—Ce sera ton *douzain* de mariage. Le douzain est un antique usage encore en vigueur et saintement conservé dans quelques pays situés au centre de la France. En Berry, en Anjou, quand une jeune fille se marie, sa famille ou celle de l'époux doit lui donner une bourse où se trouvent, suivant les fortunes, douze pièces ou douze douzaines de pièces ou douze cents pièces d'argent ou d'or. La plus pauvre des bergeres ne se marierait pas sans son douzain, ne fut-il composé que de gros sous. On parle encore à Issoudun de je ne sais quel douzain offert à une riche héritière et qui contenait cent quarante-quatre portugaises d'or. Le pape Clément VII, oncle de Catherine de Médicis, lui fit présent, en la mariant à Henri II, d'une douzaine de médailles d'or antiques de la plus grande valeur. Pendant le dîner, le père, tout joyeux de voir son Eugénie plus belle dans une robe neuve, s'était écrié:

—Puisque c'est la fête d'Eugénie, faisons du feu! ce sera de bon augure.

—Mademoiselle se mariera dans l'année, c'est sûr, dit la grande Nanon en remportant les restes d'une oie, ce faisant des tonneliers.

—Je ne vois point de partis pour elle a Saumur, repondit madame Grandet en regardant son mari d'un air timide qui, vu son age, annoncait l'entiere servitude conjugale sous laquelle gemissait la pauvre femme.

Grandet contempla sa fille, et s'ecria gaiement:

—Elle a vingt-trois ans aujourd'hui, l'enfant, il faudra bientot s'occuper d'elle.

Eugenie et sa mere se jeterent silencieusement un coup d'oeil d'intelligence.

Madame Grandet etait une femme seche et maigre, jaune comme un coing, gauche, lente; une de ces femmes qui semblent faites pour etre tyrannisees. Elle avait de gros os, un gros nez, un gros front, de gros yeux, et offrait, au premier aspect, une vague ressemblance avec ces fruits cotonneux qui n'ont plus ni saveur ni suc. Ses dents etaient noires et rares, sa bouche etait ridee, et son menton affectait la forme dite en galoche. C'etait une excellente femme, une vraie La Bertelliere. L'abbe Cruchot savait trouver quelques occasions de lui dire qu'elle n'avait pas ete trop mal, et elle le croyait. Une douceur angelique, une resignation d'insecte tourmente par des enfants, une piete rare, une inalterable egalite d'ame, un bon coeur, la faisaient universellement plaindre et respecter. Son mari ne lui donnait jamais plus de six francs a la fois pour ses menues depenses. Quoique ridicule en apparence, cette femme qui, par sa dot et ses successions, avait apporte au pere Grandet plus de trois cent mille francs, s'etait toujours sentie si profondement humiliee d'une dependance et d'un ilotisme contre lequel la douceur de son ame lui interdisait de se revolter, qu'elle n'avait jamais demande un sou, ni fait une observation sur les actes que maitre Cruchot lui presentait a signer. Cette fierte sotte et secrete, cette noblesse d'ame constamment meconnue et blessee par Grandet, dominaient la conduite de cette femme. Madame Grandet mettait constamment une robe de levantine verdatre, qu'elle s'etait accoutumee a faire durer pres d'une annee; elle portait un grand fichu de cotonnade blanche, un chapeau de paille cousue, et gardait presque toujours un tablier de taffetas noir. Sortant peu du logis, elle usait peu de souliers. Enfin elle ne voulait jamais rien pour elle. Aussi Grandet, saisi parfois d'un remords en se rappelant le long temps ecoule depuis le jour ou il avait donne six francs a sa femme, stipulait-il toujours des epingles pour elle en vendant ses recoltes de l'annee. Les quatre ou cinq louis offerts par le Hollandais ou le Belge acquereur de la vendange Grandet formaient le plus clair des revenus annuels de madame Grandet. Mais, quand elle avait recu ses cinq louis, son mari lui disait souvent, comme si leur bourse etait commune:

—As-tu quelques sous a me preter? Et la pauvre femme, heureuse de pouvoir faire quelque chose pour un homme que son confesseur lui representait comme son seigneur et maitre, lui rendait, dans le courant de l'hiver, quelques ecus sur l'argent des epingles. Lorsque Grandet tirait de sa poche la piece de cent sous allouee par mois pour les menues depenses, le fil, les aiguilles et la toilette de sa fille, il ne manquait jamais, apres avoir boutonne son gousset, de dire a sa femme:

—Et toi, la mere, veux-tu quelque chose?

—Mon ami, repondait madame Grandet animee par un sentiment de dignite maternelle, nous verrons cela.

Sublimite perdue! Grandet se croyait tres genereux envers sa femme. Les philosophes qui rencontrent des Nanon, des madame Grandet, des Eugenie ne sont-ils pas en droit de trouver que l'ironie est le fond du caractere de la Providence? Apres ce diner, ou, pour la premiere fois, il fut question du mariage d'Eugenie, Nanon alla chercher une bouteille de cassis dans la chambre de monsieur Grandet, et manqua de tomber en descendant.

—Grande bete, lui dit son maitre, est-ce que tu te laisserais choir comme une autre, toi?

—Monsieur, c'est cette marche de votre escalier qui ne tient pas.

Eugenie Grandet

—Elle a raison, dit madame Grandet. Vous auriez du la faire raccommoder depuis longtemps. Hier, Eugenie a failli s'y fouler le pied.

—Tiens, dit Grandet a Nanon en la voyant toute pale, puisque c'est la naissance d'Eugenie, et que tu as manque de tomber, prends un petit verre de cassis pour te remettre.

—Ma foi, je l'ai bien gagne, dit Nanon. A ma place, il y a bien des gens qui auraient casse la bouteille, mais je me serais plutot casse le coude pour la tenir en l'air.

—C'te pauvre Nanon! dit Grandet en lui versant le cassis.

—T'es-tu fait mal? lui dit Eugenie en la regardant avec interet.

—Non, puisque je me suis retenue en me fichant sur mes reins.

—He! bien, puisque c'est la naissance d'Eugenie, dit Grandet, je vais vous raccommoder votre marche. Vous ne savez pas, vous autres, mettre le pied dans le coin, a l'endroit ou elle est encore solide.

Grandet prit la chandelle, laissa sa femme, sa fille et sa servante, sans autre lumiere que celle du foyer qui jetait de vives flammes, et alla dans le fournil chercher des planches, des clous et ses outils.

—Faut-il vous aider? lui cria Nanon en l'entendant frapper dans l'escalier.

—Non! non! ca me connait, repondit l'ancien tonnelier.

Au moment ou Grandet raccommodait lui-meme son escalier vermoulu, et sifflait a tue-tete en souvenir de ses jeunes annees, les trois Cruchot frapperent a la porte.

—C'est-y vous, monsieur Cruchot? demanda Nanon en regardant par la petite grille.

—Oui, repondit le president.

Nanon ouvrit la porte, et la lueur du foyer, qui se refletait sous la voute, permit aux trois Cruchot d'apercevoir l'entree de la salle.

—Ah! vous etes des feteux, leur dit Nanon en sentant les fleurs.

—Excusez, messieurs, cria Grandet en reconnaissant la voix de ses amis, je suis a vous! Je ne suis pas fier, je rafistole moi-meme une marche de mon escalier.

—Faites, faites, monsieur Grandet, *Charbonnier est Maire chez lui*, dit sentencieusement le president en riant tout seul de son allusion que personne ne comprit.

Madame et mademoiselle Grandet se leverent. Le president, profitant de l'obscurite, dit alors a Eugenie:

—Me permettez-vous, mademoiselle, de vous souhaiter, aujourd'hui que vous venez de naitre, une suite d'annees heureuses, et la continuation de la sante dont vous jouissez?

Il offrit un gros bouquet de fleurs rares a Saumur; puis, serrant l'heritiere par les coudes, il l'embrassa des deux cotes du cou, avec une complaisance qui rendit Eugenie honteuse. Le president, qui ressemblait a un grand clou rouille, croyait ainsi faire sa cour.

Eugenie Grandet

—Ne vous genez pas, dit Grandet en rentrant. Comme vous y allez les jours de fete, monsieur le president!

—Mais, avec mademoiselle, repondit l'abbe Cruchot arme de son bouquet, tous les jours seraient pour mon neveu des jours de fete.

L'abbe baisa la main d'Eugenie. Quant a maitre Cruchot, il embrassa la jeune fille tout bonnement sur les deux joues, et dit:

—Comme ca nous pousse, ca! Tous les ans douze mois.

En replacant la lumiere devant le cartel, Grandet, qui ne quittait jamais une plaisanterie et la repetait a satiete quand elle lui semblait drôle, dit:

—Puisque c'est la fete d'Eugenie, allumons les flambeaux!

Il ota soigneusement les branches des candelabres, mit la bobèche a chaque piedestal, prit des mains de Nanon une chandelle neuve entortillee d'un bout de papier, la ficha dans le trou, l'assura, l'alluma, et vint s'asseoir a cote de sa femme, en regardant alternativement ses amis, sa fille et les deux chandelles. L'abbe Cruchot, petit homme dodu, grassouillet, a perruque rousse et plate, a figure de vieille femme joueuse, dit en avançant ses pieds bien chaussés dans de forts souliers a agrafes d'argent:

—Les des Grassins ne sont pas venus?

—Pas encore, dit Grandet.

—Mais doivent-ils venir? demanda le vieux notaire en faisant grimacer sa face trouee comme une écumoire.

—Je le crois, repondit madame Grandet.

—Vos vendanges sont-elles finies? demanda le president de Bonfons a Grandet.

—Partout! lui dit le vieux vigneron, en se levant pour se promener de long en long dans la salle et se haussant le thorax par un mouvement plein d'orgueil comme son mot, partout! Par la porte du couloir qui allait a la cuisine, il vit alors la grande Nanon, assise a son feu, ayant une lumiere et se preparant a filer la, pour ne pas se meler a la fete.

—Nanon, dit-il, en s'avançant dans le couloir, veux-tu bien eteindre ton feu, ta lumiere, et venir avec nous? Pardieu! la salle est assez grande pour nous tous.

—Mais, monsieur, vous aurez du beau monde.

—Ne les vauz-tu pas bien? ils sont de la cote d'Adam tout comme toi.

Grandet revint vers le president et lui dit:

—Avez-vous vendu votre recolte?

—Non, ma foi, je la garde. Si maintenant le vin est bon, dans deux ans il sera meilleur. Les proprietaires, vous le savez bien, se sont jure de tenir les prix convenus, et cette annee les Belges ne l'emporteront pas sur nous. S'ils s'en vont, he! bien, ils reviendront.

—Oui, mais tenons-nous bien, dit Grandet d'un ton qui fit fremir le president.

—Serait-il en marche? pensa Cruchot.

En ce moment, un coup de marteau annonca la famille des Grassins, et leur arrivee interrompit une conversation commencee entre madame Grandet et l'abbe.

Madame des Grassins etait une de ces petites femmes vives, dodues, blanches et roses, qui, grace au regime claustral des provinces et aux habitudes d'une vie vertueuse, se sont conservees jeunes encore a quarante ans. Elles sont comme ces dernieres roses de l'arriere-saison, dont la vue fait plaisir, mais dont les petales ont je ne sais quelle froideur, et dont le parfum s'affaiblit. Elle se mettait assez bien, faisait venir ses modes de Paris, donnait le ton a la ville de Saumur, et avait des soirees. Son mari, ancien quartier-maitre dans la garde imperiale, grievement blesse a Austerlitz et retraite, conservait, malgre sa consideration pour Grandet, l'apparente franchise des militaires.

—Bonjour, Grandet, dit-il au vigneron en lui tenant la main et affectant une sorte de superiorite sous laquelle il ecrasait toujours les Cruchot.

—Mademoiselle, dit-il a Eugenie apres avoir salue madame Grandet, vous etes toujours belle et sage, je ne sais en verite ce que l'on peut vous souhaiter. Puis il presenta une petite caisse que son domestique portait, et qui contenait une bruyere du Cap, fleur nouvellement apportee en Europe et fort rare.

Madame des Grassins embrassa tres affectueusement Eugenie, lui serra la main, et lui dit:

—Adolphe s'est charge de vous presenter mon petit souvenir.

Un grand jeune homme blond, pale et frele, ayant d'assez bonnes facons, timide en apparence, mais qui venait de depenser a Paris, ou il etait alle faire son Droit, huit ou dix mille francs en sus de sa pension, s'avanca vers Eugenie, l'embrassa sur les deux joues, et lui offrit une boite a ouvrage dont tous les ustensiles etaient en vermeil, veritable marchandise de pacotille, malgre l'ecusson sur lequel un E. G. gothique assez bien grave pouvait faire croire a une facon tres soignee. En l'ouvrant, Eugenie eut une de ces joies inesperees et completes qui font rougir, tressaillir, trembler d'aise les jeunes filles. Elle tourna les yeux sur son pere, comme pour savoir s'il lui etait permis d'accepter, et monsieur Grandet dit un "Prends, ma fille!" dont l'accent eut illustre un acteur. Les trois Cruchot resterent stupefaits en voyant le regard joyeux et anime lance sur Adolphe des Grassins par l'heritiere a qui de semblables richesses parurent inouies. Monsieur des Grassins offrit a Grandet une prise de tabac, en saisit une, secoua les grains tombes sur le ruban de la Legion-d'Honneur attache a la boutonniere de son habit bleu, puis il regarda les Cruchot d'un air qui semblait dire:

—Parez-moi cette botte-la? Madame des Grassins jeta les yeux sur les boccas bleus ou etaient les bouquets des Cruchot, en cherchant leurs cadeaux avec la bonne foi jouee d'une femme moqueuse. Dans cette conjoncture delicate, l'abbe Cruchot laissa la societe s'asseoir en cercle devant le feu et alla se promener au fond de la salle avec Grandet. Quand ces deux vieillards furent dans l'embrasure de la fenetre la plus eloignee des Grassins:

—Ces gens-la, dit le pretre a l'oreille de l'avare, jettent l'argent par les fenetres.

—Qu'est-ce que cela fait, s'il rentre dans ma cave, repliqua le vigneron.

—Si vous vouliez donner des ciseaux d'or a votre fille, vous en auriez bien le moyen, dit l'abbe.

—Je lui donne mieux que des ciseaux, repondit Grandet.

Eugenie Grandet

—Mon neveu est une cruche, pensa l'abbe en regardant le president dont les cheveux ebouiffes ajoutaient encore a la mauvaise grace de sa physionomie brune. Ne pouvait-il inventer une petite betise qui eut du prix.

—Nous allons faire votre partie, madame Grandet, dit madame des Grassins.

—Mais nous sommes tous reunis, *nous pouvons* deux tables ...

—Puisque c'est la fete d'Eugenie, faites votre loto general, dit le pere Grandet, ces deux enfants en seront. L'ancien tonnelier, qui ne jouait jamais a aucun jeu, montra sa fille et Adolphe.

—Allons, Nanon, mets les tables.

—Nous allons vous aider, mademoiselle Nanon, dit gaiement madame des Grassins toute joyeuse de la joie qu'elle avait causee a Eugenie.

—Je n'ai jamais de ma vie ete si contente, lui dit l'heritiere. Je n'ai rien vu de si joli nulle part.

—C'est Adolphe qui l'a rapportee de Paris et qui l'a choisie, lui dit madame des Grassins a l'oreille.

—Va, va ton train, damnee intrigante! se disait le president; si tu es jamais en proces, toi ou ton mari, votre affaire ne sera jamais bonne.

Le notaire, assis dans son coin, regardait l'abbe d'un air calme en se disant:

—Les des Grassins ont beau faire, ma fortune, celle de mon frere et celle de mon neveu montent en somme a onze cent mille francs. Les des Grassins en ont tout au plus la moitie, et ils ont une fille: ils peuvent offrir ce qu'ils voudront! heritiere et cadeaux, tout sera pour nous un jour.

A huit heures et demie du soir, deux tables etaient dressees. La jolie madame des Grassins avait reussi a mettre son fils a cote d'Eugenie. Les acteurs de cette scene pleine d'interet, quoique vulgaire en apparence, munis de cartons barioles, chiffres, et de jetons en verre bleu, semblaient ecouter les plaisanteries du vieux notaire, qui ne tirait pas un numero sans faire une remarque; mais tous pensaient aux millions de monsieur Grandet. Le vieux tonnelier contemplait vaniteusement les plumes roses, la toilette fraiche de madame des Grassins, la tete martiale du banquier, celle d'Adolphe, le president, l'abbe, le notaire, et se disait interieurement: Ils sont la pour mes ecus. Ils viennent s'ennuyer ici pour ma fille. He! ma fille ne sera ni pour les uns ni pour les autres, et tous ces gens-la me servent de harpons pour pecher!

Cette gaiete de famille, dans ce vieux salon gris, mal eclaire par deux chandelles; ces rires, accompagnes par le bruit du rouet de la grande Nanon, et qui n'etaient sincerement que sur les levres d'Eugenie ou de sa mere; cette petitesse jointe a de si grands interets; cette jeune fille qui, semblable a ces oiseaux victimes du haut prix auquel on les met et qu'ils ignorent, se trouvait traquee, serree par des preuves d'amitie dont elle etait la dupe; tout contribuait a rendre cette scene tristement comique. N'est-ce pas d'ailleurs une scene de tous les temps et de tous les lieux, mais ramenee a sa plus simple expression? La figure de Grandet exploitant le faux attachement des deux familles, en tirant d'énormes profits, dominait ce drame et l'eclairait. N'était-ce pas le seul dieu moderne auquel on ait foi, l'Argent dans toute sa puissance, exprime par une seule physionomie? Les doux sentiments de la vie n'occupaient la qu'une place secondaire, ils animaient trois coeurs purs, ceux de Nanon, d'Eugenie et sa mere. Encore, combien d'ignorance dans leur naivete! Eugenie et sa mere ne savaient rien de la fortune de Grandet, elles n'estimaient les choses de la vie qu'a la lueur de leurs pales idees, et ne prisaien ni ne meprisaient l'argent, accoutumees qu'elles etaient a s'en passer. Leurs sentiments, froisses a leur insu mais vivaces, le secret de leur existence, en faisaient des exceptions curieuses dans cette reunion de gens dont la vie etait purement materielle. Affreuse condition de l'homme! il n'y a pas un de ses bonheurs qui ne

viennne d'une ignorance quelconque. Au moment ou madame Grandet gagnait un lot de seize sous, le plus considerable qui eut jamais ete monte dans cette salle, et que la grande Nanon riait d'aise en voyant madame empochant cette riche somme, un coup de marteau retentit a la porte de la maison, et y fit un si grand tapage que les femmes sautèrent sur leurs chaises.

—Ce n'est pas un homme de Saumur qui frappe ainsi, dit le notaire.

—Peut-on cogner comme ca, dit Nanon. Veulent-ils casser notre porte?

—Quel diable est-ce? s'ecria Grandet.

Nanon prit une des deux chandelles, et alla ouvrir accompagnee de Grandet.

—Grandet, Grandet, s'ecria sa femme qui poussee par un vague sentiment de peur s'elanca vers la porte de la salle.

Tous les joueurs se regarderent.

—Si nous y allions, dit monsieur des Grassins. Ce coup de marteau me parait malveillant.

A peine fut-il permis a monsieur des Grassins d'apercevoir la figure d'un jeune homme accompagne du facteur des messageries, qui portait deux malles enormes et trainait des sacs de nuit. Grandet se retourna brusquement vers sa femme et lui dit:

—Madame Grandet, allez a votre loto. Laissez-moi m'entendre avec monsieur.

Puis il tira vivement la porte de la salle, ou les joueurs agites reprirent leurs places, mais sans continuer le jeu.

—Est-ce quelqu'un de Saumur, monsieur des Grassins? lui dit sa femme.

—Non, c'est un voyageur.

—Il ne peut venir que de Paris. En effet, dit le notaire en tirant sa vieille montre epaisse de deux doigts et qui ressemblait a un vaisseau hollandais, il est *neufhe-s-heures*. Peste! la diligence du Grand Bureau n'est jamais en retard.

—Et ce monsieur est-il jeune? demanda l'abbe Cruchot.

—Oui, repondit monsieur des Grassins. Il apporte des paquets qui doivent peser au moins trois cents kilos.

—Nanon ne revient pas, dit Eugenie.

—Ce ne peut etre qu'un de vos parents, dit le president.

—Faisons les mises, s'ecria doucement Madame Grandet. A sa voix, j'ai vu que monsieur Grandet etait contrarie, peut-etre ne serait-il pas content de s'apercevoir que nous parlons de ses affaires.

—Mademoiselle, dit Adolphe a sa voisine, ce sera sans doute votre cousin Grandet, un bien joli jeune homme que j'ai vu au bal de monsieur de Nucingen. Adolphe ne continua pas, sa mere lui marcha sur le pied, puis, en lui demandant a haute voix deux sous pour sa mise:

—Veux-tu te taire, grand nigaud! lui dit-elle à l'oreille.

En ce moment Grandet rentra sans la grande Nanon, dont le pas et celui du facteur retentirent dans les escaliers; il était suivi du voyageur qui depuis quelques instants excitait tant de curiosités et préoccupait si vivement les imaginations, que son arrivée en ce logis et sa chute au milieu de ce monde peut être comparée à celle d'un colimaçon dans une ruche, ou à l'introduction d'un paon dans quelque obscure basse-cour de village.

—Asseyez-vous auprès du feu, lui dit Grandet.

Avant de s'asseoir, le jeune étranger salua très gracieusement l'assemblée. Les hommes se leverent pour répondre par une inclination polie, et les femmes firent une révérence cérémonieuse.

—Vous avez sans doute froid, monsieur, dit madame Grandet, vous arrivez peut-être de ...

—Voilà bien les femmes! dit le vieux vigneron en quittant la lecture d'une lettre qu'il tenait à la main, laissez donc monsieur se reposer.

—Mais, mon père, monsieur a peut-être besoin de quelque chose, dit Eugénie.

—Il a une langue, répondit sévèrement le vigneron.

L'inconnu fut seul surpris de cette scène. Les autres personnes étaient faites aux façons despotiques du bonhomme. Néanmoins, quand ces deux demandes et ces deux réponses furent échangées, l'inconnu se leva, présenta le dos au feu, leva l'un de ses pieds pour chauffer la semelle de ses bottes, et dit à Eugénie:

—Ma cousine, je vous remercie, j'ai dîné à Tours. Et, ajouta-t-il en regardant Grandet, je n'ai besoin de rien, je ne suis même point fatigué.

—Monsieur vient de la Capitale, demanda madame des Grassins.

Monsieur Charles, ainsi se nommait le fils de monsieur Grandet de Paris, en s'entendant interpellé, prit un petit lorgnon suspendu par une chaîne à son col, l'appliqua sur son œil droit pour examiner et ce qu'il y avait sur la table et les personnes qui y étaient assises, lorgna fort impertinemment madame des Grassins, et lui dit après avoir tout vu:

—Oui, madame. Vous jouez au loto, ma tante, ajouta-t-il, je vous en prie, continuez votre jeu, il est trop amusant pour le quitter ...

—J'étais sûre que c'était le cousin, pensait madame des Grassins en lui jetant de petites œillades.

—Quarante-sept, cria le vieil abbé. Marquez donc, madame des Grassins, n'est-ce pas votre numéro?

Monsieur des Grassins mit un jeton sur le carton de sa femme, qui, saisie par de tristes pressentiments, observa tour à tour le cousin de Paris et Eugénie, sans songer au loto. De temps en temps, la jeune héritière lança de furtifs regards à son cousin, et la femme du banquier put facilement y découvrir un *crescendo* d'étonnement ou de curiosité. *Le cousin de Paris* Monsieur Charles Grandet, beau jeune homme de vingt-deux ans, produisait en ce moment un singulier contraste avec les bons provinciaux que déjà ses manières aristocratiques revoltaient passablement, et que tous étudiaient pour se moquer de lui. Ceci veut une explication. À vingt-deux ans, les jeunes gens sont encore assez voisins de l'enfance pour se laisser aller à des enfantillages. Aussi, peut-être, sur cent d'entre eux, s'en rencontrerait-il bien quatre-vingt-dix-neuf qui se

seraient conduits comme se conduisait Charles Grandet. Quelques jours avant cette soiree, son pere lui avait dit d'aller pour quelques mois chez son frere de Saumur. Peut-etre monsieur Grandet de Paris pensait-il a Eugenie. Charles, qui tombait en province pour la premiere fois, eut la pensee d'y paraitre avec la superiorite d'un jeune homme a la mode, de desesperer l'arrondissement par son luxe, d'y faire epoque, et d'y importer les inventions de la vie parisienne. Enfin, pour tout expliquer d'un mot, il voulait passer a Saumur plus de temps qu'a Paris a se brosser les ongles, et y affecter l'excessive recherche de mise que parfois un jeune homme elegant abandonne pour une negligence qui ne manque pas de grace. Charles emporta donc le plus joli costume de chasse, le plus joli fusil, le plus joli couteau, la plus jolie gaine de Paris. Il emporta sa collection de gilets les plus ingenieux: il y en avait de gris, de blancs, de noirs, de couleur scarabee, a reflets d'or, de pailletes, de chines, de doubles, a chale ou droits de col, a col renverse, de boutons jusqu'en haut, a boutons d'or. Il emporta toutes les varietes de cols et de cravates en faveur a cette epoque. Il emporta deux habits de Buisson, et son linge le plus fin. Il emporta sa jolie toilette d'or, present de sa mere. Il emporta ses colifichets de dandy, sans oublier une ravissante petite ecritoire donnee par la plus aimable des femmes, pour lui du moins, par une grande dame qu'il nommait Annette, et qui voyageait maritalement, ennuyusement, en Ecosse, victime de quelques soupcons auxquels besoin etait de sacrifier momentanement son bonheur; puis force joli papier pour lui ecrire une lettre par quinzaine. Ce fut, enfin, une cargaison de futilites parisiennes aussi complete qu'il etait possible de la faire, et ou, depuis la cravache qui sert a commencer un duel, jusqu'aux beaux pistolets ciseles qui le terminent, se trouvaient tous les instruments aratoires dont se sert un jeune oisif pour labourer la vie. Son pere lui ayant dit de voyager seul et modestement, il etait venu dans le coupe de la diligence retenu pour seul, assez content de ne pas gater une delicieuse voiture de voyage commandee pour aller au-devant de son Annette, la grande dame que ... etc., et qu'il devait rejoindre en juin prochain aux Eaux de Baden. Charles comptait rencontrer cent personnes chez son oncle, chasser a courre dans les forets de son oncle, y vivre enfin de la vie de chateau; il ne savait pas le trouver a Saumur ou il ne s'etait informe de lui que pour demander le chemin de Froidfond; mais, en le sachant en ville, il crut l'y voir dans un grand hotel. Afin de debuter convenablement chez son oncle, soit a Saumur, soit a Froidfond, il avait fait la toilette de voyage la plus coquette, la plus simplement recherchee, la plus adorable, pour employer le mot qui dans ce temps resumait les perfections speciales d'une chose ou d'un homme. A Tours, un coiffeur venait de lui refriser ses beaux cheveux chatains; il y avait change de linge, et mis une cravate de satin noir combinee avec un col rond de maniere a encadrer agreablement sa blanche et rieuse figure. Une redingote de voyage a demi boutonnee lui pincait la taille, et laissait voir un gilet de cachemire a chale sous lequel etait un second gilet blanc. Sa montre, negligemment abandonnee au hasard dans une poche, se rattachait par une courte chaine d'or a l'une des boutonnierees. Son pantalon gris se boutonnait sur les cotes, ou des dessins brodes en soie noire enjolivaient les coutures. Il maniait agreablement une canne dont la pomme d'or sculpte n'alterait point la fraicheur de ses gants gris. Enfin, sa casquette etait d'un gout excellent. Un Parisien, un Parisien de la sphere la plus elevee, pouvait seul et s'agencer ainsi sans paraitre ridicule, et donner une harmonie de fatuite a toutes ces niaiseries, que soutenait d'ailleurs un air brave, l'air d'un jeune homme qui a de beaux pistolets, le coup sur et Annette. Maintenant, si vous voulez bien comprendre la surprise respective des Saumurois et du jeune Parisien, voir parfaitement le vil eclat que l'elegance du voyageur jetait au milieu des ombres grises de la salle, et des figures qui composaient le tableau de famille, essayez de vous représenter les Cruchot. Tous les trois prenaient du tabac et ne songeaient plus depuis longtemps a eviter ni les roupies, ni les petites galettes noires qui parsemaient le jabot de leurs chemises rousses, a cols recroquevilles et a plis jaunatres. Leurs cravates molles se roulaient en corde aussitot qu'ils se les etaient attachees au cou. L'enorme quantite de linge qui leur permettait de ne faire la lessive que tous les six mois, et de le garder au fond de leurs armoires, laissait le temps y imprimer ses teintes grises et vieilles. Il y avait en eux une parfaite entente de mauvaise grace et de senilite. Leurs figures, aussi fletries que l'etaient leurs habits rapes, aussi plissees que leurs pantalons, semblaient usees, racornies, et grimacaient. La negligence generale des autres costumes, tous incomplets, sans fraicheur, comme le sont les toilettes de province, ou l'on arrive insensiblement a ne plus s'habiller les uns pour les autres, et a prendre garde au prix d'une paire de gants, s'accordait avec l'insouciance des Cruchot. L'horreur de la mode etait le seul point sur lequel les Grassinistes et les Cruchotins s'entendissent parfaitement. Le Parisien prenait-il son lorgnon pour examiner les singuliers accessoires de la salle, les solives du plancher, le ton des boiseries ou les points que les mouches y avaient imprimes et dont le nombre

aurait suffi pour ponctuer l'Encyclopedie methodique et le Moniteur, aussitot les joueurs de loto levaient le nez et le considéraient avec autant de curiosite qu'ils en eussent manifeste pour une girafe. Monsieur des Grassins et son fils, auxquels la figure d'un homme a la mode n'etait pas inconnue, s'associerent neanmoins a l'etonnement de leurs voisins, soit qu'ils eprouvassent l'indefinissable influence d'un sentiment general, soit qu'ils l'approuvassent en disant a leurs compatriotes par des oeillades pleines d'ironie:

—Voila comme *ils* sont a Paris. Tous pouvaient d'ailleurs observer Charles a loisir, sans craindre de deplaire au maitre du logis. Grandet etait absorbe dans la longue lettre qu'il tenait, et il avait pris pour la lire l'unique flambeau de la table, sans se soucier de ses hotes ni de leur plaisir. Eugenie, a qui le type d'une perfection semblable, soit dans la mise, soit dans la personne, etait entierement inconnu, crut voir en son cousin une creature descendue de quelque region seraphique. Elle respirait avec delices les parfums exhales par cette chevelure si brillante, si gracieusement bouclee. Elle aurait voulu pouvoir toucher la peau blanche de ces jolis gants fins. Elle enviait les petites mains de Charles, son teint, la fraicheur et la delicatesses de ses traits. Enfin, si toutefois cette image peut resumer les impressions que le jeune elegant produisit sur une ignorante fille sans cesse occupee a rapetasser des bas, a ravauder la garde-robe de son pere, et dont la vie s'etait ecoulee sous ces crasseux lambris sans voir dans cette rue silencieuse plus d'un passant par heure, la vue de son cousin fit sourdre en son coeur les emotions de fine volupte que causent a un jeune homme les fantastiques figures de femmes dessinees par Westall dans les Keepsake anglais et gravees par les Finden d'un burin si habile qu'on a peur, en soufflant sur le velin, de faire envoler ces apparitions celestes Charles tira de sa poche un mouchoir brode par la grande dame qui voyageait en Ecosse. En voyant ce joli ouvrage fait avec amour pendant les heures perdues pour l'amour, Eugenie regarda son cousin pour savoir s'il allait bien reellement s'en servir. Les manieres de Charles, ses gestes, la facon dont il prenait son lorgnon, son impertinence affectee, son mepris pour le coffret qui venait de faire tant de plaisir a la riche heritiere et qu'il trouvait evidemment ou sans valeur ou ridicule; enfin, tout ce qui choquait les Cruchot et les des Grassins lui plaisait si fort qu'avant de s'endormir elle dut rever longtemps a ce phenix des cousins.

Les numeros se tiraient fort lentement, mais bientot le loto fut arrete. La grande Nanon entra et dit tout haut:

—Madame, va falloir me donner des draps pour faire le lit a ce monsieur.

Madame Grandet suivit Nanon. Madame des Grassins dit alors a voix basse:

—Gardons nos sous et laissons le loto. Chacun reprit ses deux sous dans la vieille soucoupe ecornee ou il les avait mis. Puis l'assemblee se remua en masse et fit un quart de conversion vers le feu.

—Vous avez donc fini? dit Grandet sans quitter sa lettre.

—Oui, oui, repondit madame des Grassins en venant prendre place pres de Charles.

Eugenie, mue par une de ces pensees qui naissent au coeur des jeunes filles quand un sentiment s'y loge pour la premiere fois, quitta la salle pour aller aider sa mere et Nanon. Si elle avait ete questionnee par un confesseur habile, elle lui eut sans doute avoue qu'elle ne songeait ni a sa mere ni a Nanon, mais qu'elle etait travaillee par un poignant desir d'inspecter la chambre de son cousin pour s'y occuper de son cousin, pour y placer quoi que ce fut, pour obvier a un oubli, pour y tout prevoir, afin de la rendre, autant que possible, elegante et propre. Eugenie se croyait deja seule capable de comprendre les gouts et les idees de son cousin. En effet, elle arriva fort heureusement pour prouver a sa mere et a Nanon, qui revenaient pensant avoir tout fait, que tout etait a faire. Elle donna l'idee a la grande Nanon de bassiner les draps avec la braise du feu, elle couvrit elle-meme la vieille table d'un napperon, et recommanda bien a Nanon de changer le napperon tous les matins. Elle convainquit sa mere de la necessite d'allumer un bon feu dans la cheminee, et determina Nanon a monter, sans en rien dire a son pere, un gros tas de bois dans le corridor. Elle courut chercher dans une des encoignures de la salle un plateau de vieux laque qui venait de la succession de feu le vieux monsieur

de La Bertelliere, y prit egalement un verre de cristal a six pans, une petite cuiller dedoree, un flacon antique ou etaient graves des amours, et mit triomphalement le tout sur un coin de la cheminee. Il lui avait plus surgi d'idees en un quart d'heure qu'elle n'en avait eu depuis qu'elle etait au monde.

—Maman, dit-elle, jamais mon cousin ne supportera l'odeur d'une chandelle. Si nous achetions de la bougie?... Elle alla, legere comme un oiseau, tirer de sa bourse l'ecu de cent sous qu'elle avait recu pour ses depenses du mois.

—Tiens, Nanon, dit-elle, va vite.

—Mais, que dira ton pere? Cette objection terrible fut proposee par madame Grandet en voyant sa fille armee d'un sucrier de vieux Sevres rapporte du chateau de Froidfond par Grandet.

—Et ou prendras-tu donc du sucre? es-tu folle?

—Maman, Nanon achetera aussi bien du sucre que de la bougie.

—Mais ton pere?

—Serait-il convenable que son neveu ne put boire un verre d'eau sucee ? D'ailleurs, il n'y fera pas attention.

—Ton pere voit tout, dit madame Grandet en hochant la tete.

Nanon hesitait, elle connaissait son maitre.

—Mais va donc, Nanon, puisque c'est ma fete!

Nanon laissa echapper un gros rire en entendant la premiere plaisanterie que sa jeune maitresse eut jamais faite, et lui obeit. Pendant qu'Eugenie et sa mere s'efforcaient d'embellir la chambre destinee par monsieur Grandet a son neveu, Charles se trouvait l'objet des attentions de madame des Grassins, qui lui faisait des agaceries.

—Vous etes bien courageux, monsieur, lui dit-elle, de quitter les plaisirs de la capitale pendant l'hiver pour venir habiter Saumur. Mais si nous ne vous faisons pas trop peur, vous verrez que l'on peut encore s'y amuser.

Elle lui lanca une veritable oeillade de province, ou, par habitude, les femmes mettent tant de reserve et de prudence dans leurs yeux qu'elles leur communiquent la friande concupiscence particuliere a ceux des ecclesiastiques, pour qui tout plaisir semble ou un vol ou une faute. Charles se trouvait si depayse dans cette salle, si loin du vaste chateau et de la fastueuse existence qu'il supposait a son oncle, qu'en regardant attentivement madame des Grassins, il apercut enfin une image a demi effacee des figures parisiennes. Il repondit avec grace a l'espece d'invitation qui lui etait adreesee, et il s'engagea naturellement une conversation dans laquelle madame des Grassins baissa graduellement sa voix pour la mettre en harmonie avec la nature de ses confidences. Il existait chez elle et chez Charles un meme besoin de confiance. Aussi, apres quelques moments de causerie coquette et de plaisanteries serieuses, l'adroite provinciale put-elle lui dire sans se croire entendue des autres personnes, qui parlaient de la vente des vins, dont s'occupait en ce moment tout le Saumurois:

—Monsieur, si vous voulez nous faire l'honneur de venir nous voir, vous ferez tres certainement autant de plaisir a mon mari qu'a moi. Notre salon est le seul dans Saumur ou vous trouverez reunis le haut commerce et la noblesse: nous appartenons aux deux societes, qui ne veulent se rencontrer que la parce qu'on s'y amuse. Mon mari, je le dis avec orgueil, est egalement considere par les uns et par les autres. Ainsi, nous tacherons de

faire diversion a l'ennui de votre sejour ici. Si vous restiez chez monsieur Grandet, que deviendriez-vous, bon Dieu! Votre oncle est un grigou qui ne pense qu'a ses provins, votre tante est une devote qui ne sait pas coudre deux idees, et votre cousine est une petite sottie, sans education, commune, sans dot, et qui passe sa vie a raccommoder des torchons.

—Elle est tres bien, cette femme, se dit en lui-meme Charles Grandet en repondant aux minauderies de madame des Grassins.

—Il me semble, ma femme, que tu veux accaparer monsieur, dit en riant le gros et grand banquier.

A cette observation, le notaire et le president dirent des mots plus ou moins malicieux; mais l'abbe les regarda d'un air fin et resuma leurs pensees en prenant une pincee de tabac, et offrant sa tabatiere a la ronde:

—Qui mieux que madame, dit-il, pourrait faire a monsieur les honneurs de Saumur?

—Ha! ca, comment l'entendez-vous, monsieur l'abbe? demanda monsieur des Grassins.

—Je l'entends, monsieur, dans le sens la plus favorable pour vous, pour madame, pour la ville de Saumur et pour monsieur, ajouta le ruse vieillard en se tournant vers Charles.

Sans paraître y prêter la moindre attention, l'abbe Cruchot avait su deviner la conversation de Charles et de madame des Grassins.

—Monsieur, dit enfin Adolphe a Charles d'un air qu'il aurait voulu rendre degage, je ne sais si vous avez conserve quelque souvenir de moi; j'ai eu le plaisir d'etre votre vis-a-vis a un bal donne par monsieur le baron de Nucingen, et ...

—Parfaitement, monsieur, parfaitement, repondit Charles surpris de se voir l'objet des attentions de tout le monde.

—Monsieur est votre fils? demanda-t-il a madame des Grassins.

L'abbe regarda malicieusement la mere.

—Oui, monsieur, dit-elle.

—Vous etiez donc bien jeune a Paris? reprit Charles en s'adressant a Adolphe.

—Que voulez-vous, monsieur, dit l'abbe, nous les envoyons a Babylone aussitot qu'ils sont seves.

Madame des Grassins interrogea l'abbe par un regard d'une etonnante profondeur.

—Il faut venir en province, dit-il en continuant, pour trouver des femmes de trente et quelques annees aussi fraiches que l'est madame, apres avoir eu des fils bientot Licencies en Droit. Il me semble etre encore au jour ou les jeunes gens et les dames montaient sur des chaises pour vous voir danser au bal, madame, ajouta l'abbe en se tournant vers son adversaire femelle. Pour moi, vos succes sont d'hier ...

—Oh! le vieux scelerat! se dit en elle-meme madame des Grassins, me devinerait-il donc?

—Il parait que j'aurai beaucoup de succes a Saumur, se disait Charles en deboutonnant sa redingote, se mettant la main dans son gilet, et jetant son regard a travers les espaces pour imiter la pose donnee a lord

Byron par Chantrey.

L'inattention du pere Grandet, ou, pour mieux dire, la preoccupation dans laquelle le plongeait la lecture de sa lettre, n'echapperent ni au notaire ni au president qui tachaient d'en conjecturer le contenu par les imperceptibles mouvements de la figure du bonhomme, alors fortement eclairee par la chandelle. Le vigneron maintenait difficilement le calme habituel de sa physionomie. D'ailleurs chacun pourra se peindre la contenance affectee par cet homme en lisant la fatale lettre que voici:

“Mon frere, voici bientot vingt-trois ans que nous ne nous sommes vus. Mon mariage a ete l'objet de notre derniere entrevue, apres laquelle nous nous sommes quittes joyeux l'un et l'autre. Certes je ne pouvais guere prevoir que tu serais un jour le seul soutien de la famille, a la prosperite de laquelle tu applaudissais alors. Quand tu tiendras cette lettre en tes mains, je n'existerai plus. Dans la position ou j'etais, je n'ai pas voulu survivre a la honte d'une faillite. Je me suis tenu sur le bord du gouffre jusqu'au dernier moment, esperant surnager toujours. Il faut y tomber. Les banqueroutes reunies de mon agent de change et de Roguin, mon notaire, m'emportent mes dernieres ressources et ne me laissent rien. J'ai la douleur de devoir pres de quatre millions sans pouvoir offrir plus de vingt-cinq pour cent d'actif. Mes vins emmagasines eprouvent en ce moment la baisse ruineuse que causent l'abondance et la qualite de vos recoltes. Dans trois jours Paris dira: “Monsieur Grandet etait un fripon!” Je me coucherai, moi probe, dans un linceul d'infamie. Je ravis a mon fils et son nom que j'entache et la fortune de sa mere. Il ne sait rien de cela, ce malheureux enfant que j'idolatre. Nous nous sommes dit adieu tendrement. Il ignorait, par bonheur, que les derniers flots de ma vie s'epanchaient dans cet adieu. Ne me maudira-t-il pas un jour? Mon frere, mon frere, la malediction de nos enfants est epouvantable; ils peuvent appeler de la notre, mais la leur est irrevocable.

“Grandet, tu es mon aine, tu me dois ta protection: fais que Charles ne jette aucune parole amere sur ma tombe! Mon frere, si je t'ecrivais avec mon sang et mes larmes, il n'y aurait pas autant de douleurs que j'en mets dans cette lettre; car je pleurerais, je saignerais, je serais mort, je ne souffrirais plus; mais je souffre et vois la mort d'un oeil sec. Te voila donc le pere de Charles! il n'a point de parents du cote maternel, tu sais pourquoi. Pourquoi n'ai-je pas obei aux prejuges sociaux? Pourquoi ai-je cede a l'amour? Pourquoi ai-je epouse la fille naturelle d'un grand seigneur? Charles n'a plus de famille. O mon malheureux fils! mon fils! Ecoute, Grandet, je ne suis pas venu t'implorer pour moi; d'ailleurs tes biens ne sont peut-etre pas assez considerables pour supporter une hypothecque de trois millions; mais pour mon fils! Sache-le bien, mon frere, mes mains suppliantes se sont jointes en pensant a toi. Grandet, je te confie Charles en mourant. Enfin je regarde mes pistolets sans douleur en pensant que tu lui serviras de pere. Il m'aimait bien, Charles; j'etais si bon pour lui, je ne le contrariais jamais: il ne me maudira pas. D'ailleurs, tu verras, il est doux, il tient de sa mere, il ne te donnera jamais de chagrin. Pauvre enfant! accoutume aux jouissances du luxe, il ne connait aucune des privations auxquelles nous a condamnes l'un et l'autre notre premiere misere ... Et le voila ruine, seul. Oui, tous ses amis le fuiront, et c'est moi qui serai la cause de ses humiliations. Ah! je voudrais avoir le bras assez fort pour l'envoyer d'un seul coup dans les cieux pres de sa mere. Folie! Je reviens a mon malheur, a celui de Charles. Je te l'ai donc envoye pour que tu lui apprennes convenablement et ma mort et son sort a venir. Sois un pere pour lui, mais un bon pere.

“Ne l'arrache pas tout a coup a sa vie oisive, tu le tuerais. Je lui demande a genoux de renoncer aux creances qu'en qualite d'heritier de sa mere il pourrait exercer contre moi. Mais c'est une priere superflue; il a de l'honneur, et sentira bien qu'il ne doit pas se joindre a mes creanciers. Fais-le renoncer a ma succession en temps utile. Revele-lui les dures conditions de la vie que je lui fais; et s'il me conserve sa tendresse, dis-lui bien en mon nom que tout n'est pas perdu pour lui. Oui, le travail, qui nous a sauves tous deux, peut lui rendre la fortune que je lui emporte; et, s'il veut ecouter la voix de son pere, qui pour lui voudrait sortir un moment du tombeau, qu'il parte, qu'il aille aux Indes! Mon frere, Charles est un jeune homme probe et courageux: tu lui feras une pacotille, il mourrait plutot que de ne pas te rendre les premiers fonds que tu lui preteras; car tu lui en preteras, Grandet! sinon tu te creerais des remords. Ah! si mon enfant ne trouvait ni secours ni tendresse en toi, je demanderais eternellement vengeance a Dieu de ta durete. Si j'avais pu sauver quelques valeurs,

j'avais bien le droit de lui remettre une somme sur le bien de sa mere; mais les paiements de ma fin du mois avaient absorbe toutes mes ressources. Je n'aurais pas voulu mourir dans le doute sur le sort de mon enfant; j'aurais voulu sentir de saintes promesses dans la chaleur de ta main, qui m'eut rechauffe; mais le temps me manque. Pendant que Charles voyage, je suis obligé de dresser mon bilan. Je tache de prouver par la bonne foi qui preside a mes affaires qu'il n'y a dans mes desastres ni faute ni improbite. N'est-ce pas m'occuper de Charles? Adieu, mon frere. Que toutes les benedictions de Dieu te soient acquises pour la genereuse tutelle que je te confie, et que tu acceptes, je n'en doute pas. Il y aura sans cesse une voix qui priera pour toi dans le monde ou nous devons aller tous un jour, et ou je suis deja.

Victor-Ange-Guillaume Grandet. “

—Vous causez donc? dit le pere Grandet en pliant avec exactitude la lettre dans les memes plis et la mettant dans la poche de son gilet. Il regarda son neveu d'un air humble et craintif sous lequel il cacha ses emotions et ses calculs.

—Vous etes-vous rechauffe?

—Tres bien, mon cher oncle.

—He! bien, ou sont donc nos femmes? dit l'oncle oubliant deja que son neveu couchait chez lui. En ce moment Eugenie et ma dame Grandet rentrerent.

—Tout est-il arrange la-haut? leur demanda le bonhomme en retrouvant son calme.

—Oui, mon pere.

—He! bien, mon neveu, si vous etes fatigue, Nanon va vous conduire a votre chambre. Dame, ce ne sera pas un appartement de *mirliflor*! mais vous excuserez de pauvres vigneronns qui n'ont jamais le sou. Les impots nous avalent tout.

—Nous ne voulons pas etre indiscrets, Grandet, dit le banquier. Vous pouvez avoir a jaser avec votre neveu, nous vous souhaitons le bonsoir. A demain.

A ces mots, l'assemblee se leva, et chacun fit la reverance suivant son caractere. Le vieux notaire alla chercher sous la porte sa lanterne, et vint l'allumer en offrant aux des Grassins de les reconduire. Madame des Grassins n'avait pas prevu l'incident qui devait faire finir prematurement la soiree, et son domestique n'etait pas arrive.

—Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter mon bras, madame? dit l'abbe Cruchot a madame des Grassins.

—Merci, monsieur l'abbe. J'ai mon fils, repondit-elle sechement.

—Les dames ne sauraient se compromettre avec moi, dit l'abbe.

—Donne donc le bras a monsieur Cruchot, lui dit son mari.

L'abbe emmena la jolie dame assez lestement pour se trouver a quelques pas en avant de la caravane.

—Il est tres bien, ce jeune homme, madame, lui dit-il en lui serrant le bras. *Adieu, paniers, vendanges sont faites!* Il vous faut dire adieu a mademoiselle Grandet, Eugenie sera pour le Parisien. A moins que ce cousin ne soit amourache d'une Parisienne, votre fils Adolphe va rencontrer en lui le rival le plus ...

—Laissez donc, monsieur l'abbé. Ce jeune homme ne tardera pas a s'apercevoir qu'Eugenie est une niaise, une fille sans fraîcheur. L'avez-vous examinée? elle était, ce soir, jaune comme un coing.

—Vous l'avez peut-être déjà fait remarquer au cousin.

—Et je ne m'en suis pas gênée ...

—Mettez-vous toujours auprès d'Eugenie, madame, et vous n'aurez pas grand'chose à dire à ce jeune homme contre sa cousine, il fera de lui-même une comparaison qui ...

—D'abord, il m'a promis de venir dîner après-demain chez moi.

—Ah! si vous vouliez, madame, dit l'abbé.

—Et que voulez-vous que je veuille, monsieur l'abbé? Entendez-vous ainsi me donner de mauvais conseils? Je ne suis pas arrivée à l'âge de trente-neuf ans, avec une réputation sans tache, Dieu merci, pour la compromettre, même quand il s'agirait de l'empire du Grand-Mogol. Nous sommes à un âge, l'un et l'autre, auquel on sait ce que parler veut dire. Pour un ecclésiastique, vous avez en vérité des idées bien incongrues. Fi! cela est digne de Faublas.

—Vous avez donc lu Faublas?

—Non, monsieur l'abbé, je voulais dire les Liaisons Dangereuses.

—Ah! ce livre est infiniment plus moral, dit en riant l'abbé. Mais vous me faites aussi pervers que l'est un jeune homme d'aujourd'hui! Je voulais simplement vous ...

—Osez me dire que vous ne songiez pas à me conseiller de vilaines choses. Cela n'est-il pas clair? Si ce jeune homme, qui est très bien, j'en conviens, me faisait la cour, il ne penserait pas à sa cousine. À Paris, je le sais, quelques bonnes mères se consacrent ainsi pour le bonheur et la fortune de leurs enfants; mais nous sommes en province, monsieur l'abbé.

—Oui, madame.

—Et, reprit-elle, je ne voudrais pas, ni Adolphe lui-même ne voudrait pas de cent millions achetés à ce prix ...

—Madame, je n'ai point parlé de cent millions. La tentation eût été peut-être au-dessus de nos forces à l'un et à l'autre. Seulement je crois qu'une honnête femme peut se permettre, en tout bien tout honneur, de petites coquetteries sans conséquence, qui font partie de ses devoirs en société, et qui ...

—Vous croyez?

—Ne devons-nous pas, madame, tâcher de nous être agréables les uns aux autres ... Permettez que je me mouche.

—Je vous assure, madame, reprit-il, qu'il vous lorgnait d'un air un peu plus flatteur que celui qu'il avait en me regardant; mais je lui pardonne d'honorer préférentiellement la vieillesse la beauté ...

—Il est clair, disait le président de sa grosse voix, que monsieur Grandet de Paris envoie son fils à Saumur dans des intentions extrêmement matrimoniales ...

—Mais, alors, le cousin ne serait pas tombe comme une bombe, repondait le notaire.

—Cela ne dirait rien, dit monsieur des Grassins, le bonhomme est *cachottier*.

—Des Grassins, mon ami, je l'ai invite a diner, ce jeune homme. Il faudra que tu ailles prier monsieur et madame de Larsonniere, et les du Hautoy, avec la belle demoiselle du Hautoy, bien entendu; pourvu qu'elle se mette bien ce jour-la! Par jalousie, sa mere la fagote si mal! J'espere, messieurs, que vous nous ferez l'honneur de venir, ajouta-t-elle en arretant le cortege pour se retourner vers les deux Cruchot.

—Vous voila chez vous, madame, dit le notaire.

Apres avoir salue les trois des Grassins, les trois Cruchot s'en retournerent chez eux, en se servant de ce genie d'analyse que possedent les provinciaux pour etudier sous toutes ses faces le grand evenement de cette soiree, qui changeait les positions respectives des Cruchotins et des Grassinistes. L'admirable bon sens qui dirigeait les actions de ces grands calculateurs leur fit sentir aux uns et aux autres la necessite d'une alliance momentanee contre l'ennemi commun. Ne devaient-ils pas mutuellement empecher Eugenie d'aimer son cousin, et Charles de penser a sa cousine? Le Parisien pourrait-il resister aux insinuations perfides, aux calomnies doucereuses, aux medisances pleines d'eloges, aux denegations naives qui allaient constamment tourner autour de lui et l'engluer, comme les abeilles enveloppent de cire le colimacon tombe dans leur ruche?

Lorsque les quatre parents se trouverent seuls dans la salle, monsieur Grandet dit a son neveu:

—Il faut se coucher. Il est trop tard pour causer des affaires qui vous amenant ici, nous prendrons demain un moment convenable. Ici, nous dejeunons a huit heures. A midi, nous mangeons un fruit, un rien de pain sur le pouce, et nous buvons un verre de vin blanc; puis nous dinons, comme les Parisiens, a cinq heures. Voila l'ordre. Si vous voulez voir la ville ou les environs, vous serez libre comme l'air. Vous m'excuserez si mes affaires ne me permettent pas toujours de vous accompagner. Vous les entendrez peut-etre tous ici vous disant que je suis riche: monsieur Grandet par-ci, monsieur Grandet par la! Je les laisse dire, leurs bavardages ne nuisent point a mon credit. Mais je n'ai pas le sou, et je travaille a mon age comme un jeune compaignon, qui n'a pour tout bien qu'une mauvaise plaine et deux bons bras. Vous verrez peut-etre bientot par vous-meme ce que coute un ecu quand il faut le suer. Allons, Nanon, les chandelles?

—J'espere, mon neveu, que vous trouverez tout ce dont vous aurez besoin, dit madame Grandet; mais s'il vous manquait quelque chose, vous pourrez appeler Nanon.

—Ma chere tante, ce serait difficile, j'ai, je crois, emporte toutes mes affaires! Permettez-moi de vous souhaiter une bonne nuit, ainsi qu'a ma jeune cousine.

Charles prit des mains de Nanon une bougie allumee, une bougie d'Anjou, bien jaune de ton, vieillie en boutique et si pareille a de la chandelle, que monsieur Grandet, incapable d'en soupconner l'existence au logis, ne s'apercut pas de cette magnificence.

—Je vais vous montrer le chemin, dit le bonhomme.

Au lieu de sortir par la porte de la salle qui donnait sous la voute, Grandet fit la ceremonie de passer par le couloir qui separait la salle de la cuisine. Une porte battante garnie d'un grand carreau de verre ovale fermait ce couloir du cote de l'escalier afin de temperer le froid qui s'y engouffrait. Mais en hiver la brise n'en sifflait pas moins par la tres rudement, et, malgre les bourrelets mis aux portes de la salle, a peine la chaleur s'y maintenait-elle a un degre convenable. Nanon alla verrouiller la grande porte, ferma la salle, et detacha dans l'ecurie un chien-loup dont la voix etait cassee comme s'il avait une laryngite. Cet animal d'une notable ferocite ne connaissait que Nanon. Ces deux creatures champetres s'entendaient. Quand Charles vit les murs

jaunâtres et enfumées de la cage ou l'escalier à rampe vermoulue tremblait sous le pas pesant de son oncle, son dégrisement alla *rinforzando*. Il se croyait dans un juchoir à poules. Sa tante et sa cousine, vers lesquelles il se retourna pour interroger leurs figures, étaient si bien façonnées à cet escalier, que, ne devinant pas la cause de son étonnement, elles le prirent pour une expression amicale, et y répondirent par un sourire agréable qui le désespéra.

—Que diable mon père m'envoie-t-il faire ici? se disait-il.

Arrivé sur le premier palier, il aperçut trois portes peintes en rouge étrusque et sans chambranles, des portes perdues dans la muraille poudreuse et garnies de bandes en fer boulonnées, apparentes, terminées en façon de flammes comme l'était à chaque bout la longue entrée de la serrure. Celle de ces portes qui se trouvait en haut de l'escalier et qui donnait entrée dans la pièce située au-dessus de la cuisine, était évidemment murée. On n'y pénétrait en effet que par la chambre de Grandet, à qui cette pièce servait de cabinet. L'unique croisée d'où elle tirait son jour était défendue sur la cour par d'énormes barreaux en fer grillages. Personne, pas même madame Grandet, n'avait la permission d'y venir, le bonhomme voulait y rester seul comme un alchimiste à son fourneau. Là, sans doute, quelque cachette avait été très habilement pratiquée, là s'emmagasinaient les titres de propriété, la pendaient les balances à peser les louis, là se faisaient nuitamment et en secret les quittances, les recus, les calculs; de manière que les gens d'affaires, voyant toujours Grandet prêt à tout, pouvaient imaginer qu'il avait à ses ordres une fée ou un démon. Là, sans doute, quand Nanon ronflait à ébranler les planchers, quand le chien-loup veillait et baillait dans la cour, quand madame et mademoiselle Grandet étaient bien endormies, venait le vieux tonnelier choyer, caresser, couvrir, cuver, cercler son or. Les murs étaient épais, les contrevents discrets. Lui seul avait la clef de ce laboratoire, ou, dit-on, il consultait des plans sur lesquels ses arbres à fruits étaient désignés et où il chiffrait ses produits à un proven, à une bourrée près. L'entrée de la chambre d'Eugénie faisait face à cette porte murée. Puis, au bout du palier, était l'appartement des deux époux qui occupaient tout le devant de la maison. Madame Grandet avait une chambre contigue à celle d'Eugénie, chez qui l'on entrait par une porte vitrée. La chambre du maître était séparée de celle de sa femme par une cloison, et du mystérieux cabinet par un gros mur. Le père Grandet avait logé son neveu au second étage, dans la haute mansarde située au-dessus de sa chambre, de manière à pouvoir l'entendre, s'il lui prenait fantaisie d'aller et de venir. Quand Eugénie et sa mère arrivèrent au milieu du palier, elles se donnerent le baiser du soir; puis, après avoir dit à Charles quelques mots d'adieu, froids sur les lèvres, mais certes chaleureux au cœur de la fille, elles rentrèrent dans leurs chambres.

—Vous voilà chez vous, mon neveu, dit le père Grandet à Charles en lui ouvrant sa porte. Si vous aviez besoin de sortir, vous appelleriez Nanon. Sans elle, votre serviteur! le chien vous mangerait sans vous dire un seul mot. Dormez bien. Bonsoir. Ha! ha! ces dames vous ont fait du feu, reprit-il. En ce moment la grande Nanon apparut, armée d'une bassinoire.

—En voilà bien d'une autre! dit monsieur Grandet. Prenez-vous mon neveu pour une femme en couches? Veux-tu bien remporter ta braise, Nanon.

—Mais, monsieur, les draps sont humides, et ce monsieur est vraiment mignon comme une femme.

—Allons, va, puisque tu l'as dans la tête, dit Grandet en la poussant par les épaules, mais prends garde de mettre le feu. Puis l'avare descendit en grommelant de vagues paroles.

Charles demeura pantois au milieu de ses malles. Après avoir jeté les yeux sur les murs d'une chambre en mansarde tendue de ce papier jaune à bouquets de fleurs qui tapisse les guinguettes, sur une cheminée en pierre de liais cannelée dont le seul aspect donnait froid, sur des chaises de bois jaune garnies en canne vernissée et qui semblaient avoir plus de quatre angles, sur une table de nuit ouverte dans laquelle aurait pu tenir un petit sergent de voltigeurs, sur le maigre tapis de liège placé au bas d'un lit à ciel dont les pentes en drap tremblaient comme si elles allaient tomber, achevées par les vers, il regarda sérieusement la grande

Nanon et lui dit:

—Ah ca! ma chere enfant, suis-je bien chez monsieur Grandet, l'ancien maire de Saumur, frere de monsieur Grandet de Paris?

—Oui, monsieur, chez un ben aimable, un ben doux, un ben parfait monsieur. Faut-il que je vous aide a defaire vos malles?

—Ma foi, je le veux bien, mon vieux troupier! N'avez-vous pas servi dans les marins de la garde imperiale?

—Oh! oh! oh! oh! dit Nanon, quoi que c'est que ca, les marins de la garde? C'est-y sale? Ca va-t-il sur l'eau?

—Tenez, cherchez ma robe de chambre qui est dans cette valise. En voici la clef.

Nanon fut tout emerveillee de voir une robe de chambre en soie verte a fleurs d'or et a dessins antiques.

—Vous allez mettre ca pour vous coucher, dit-elle.

—Oui.

—Sainte-Vierge! le beau devant d'autel pour la paroisse. Mais, mon cher mignon monsieur, donnez donc ca a l'eglise, vous sauverez votre ame, tandis que ca vous la fera perdre. Oh! que vous etes donc gentil comme ca. Je vais appeler mademoiselle pour qu'elle vous regarde.

—Allons, Nanon, puisque Nanon y a, voulez-vous vous taire! Laissez-moi coucher, j'arrangerai mes affaires demain; et si ma robe vous plait tant, vous sauverez votre ame. Je suis trop bon chretien pour vous la refuser en m'en allant, et vous pourrez en faire ce que vous voudrez.

Nanon resta plantee sur ses pieds, contemplant Charles, sans pouvoir ajouter foi a ses paroles.

—Me donner ce bel atour! dit-elle en s'en allant. Il reve deja, ce monsieur. Bonsoir.

—Bonsoir, Nanon.

—Qu'est-ce que je suis venu faire ici? se dit Charles en s'endormant. Mon pere n'est pas un niais, mon voyage doit avoir un but. Psch! a demain les affaires serieuses, disait je ne sais quelle ganache grecque.

—Sainte-Vierge! qu'il est gentil, mon cousin, se dit Eugenie en interrompant ses prieres qui ce soir-la ne furent pas finies.

Madame Grandet n'eut aucune pensee en se couchant. Elle entendait, par la porte de communication qui se trouvait au milieu de la cloison, l'avare se promenant de long en long dans sa chambre. Semblable a toutes les femmes timides, elle avait etudie le caractere de son seigneur. De meme que la mouette prevoit l'orage, elle avait, a d'imperceptibles signes, pressenti la tempete interieure qui agitait Grandet, et, pour employer l'expression dont elle se servait, elle faisait alors la morte. Grandet regardait la porte interieurement doublee en tole qu'il avait fait mettre a son cabinet, et se disait:

—Quelle idee bizarre a eue mon frere de me leguer son enfant? Jolie succession! Je n'ai pas vingt ecus a donner. Mais qu'est-ce que vingt ecus pour ce mirliflor qui lorgnait mon barometre comme s'il avait voulu en faire du feu?

En songeant aux consequences de ce testament de douleur, Grandet etait peut-etre plus agite que ne l'etait son frere au moment ou il le traca.

—J'aurais cette robe d'or?... disait Nanon qui s'endormit habillee de son devant d'autel, revant de fleurs, de tabis, de damas, pour la premiere fois de sa vie, comme Eugenie reva d'amour.

Dans la pure et monotone vie des jeunes filles, il vient une heure delicieuse ou le soleil leur epanche ses rayons dans l'ame, ou la fleur leur exprime des pensees, ou les palpitations du coeur communiquent au cerveau leur chaude fecondance, et fondent les idees en un vague desir; jour d'innocente melancolie et de suaves joyeusetes! Quand les enfants commencent a voir, ils sourient; quand une fille entrevoit le sentiment dans la nature, elle sourit comme elle souriait enfant. Si la lumiere est le premier amour de la vie, l'amour n'est-il pas la lumiere du coeur? Le moment de voir clair aux choses d'ici-bas etait arrive pour Eugenie. Matinale comme toutes les filles de province, elle se leva de bonne heure, fit sa priere, et commença l'oeuvre de sa toilette, occupation qui desormais allait avoir un sens. Elle lissa d'abord ses cheveux chatains, tordit leurs grosses nattes au-dessus de sa tete avec le plus grand soin, en evitant que les cheveux ne s'echappassent de leurs tresses, et introduisit dans sa coiffure une symetrie qui rehaussa la timide candeur de son visage, en accordant la simplicité des accessoires a la naivete des lignes. En se lavant plusieurs fois les mains dans de l'eau pure qui lui durcissait et rougissait la peau, elle regarda ses beaux bras ronds, et se demanda ce que faisait son cousin pour avoir les mains si mollement blanches, les ongles si bien faconnes. Elle mit des bas neufs et ses plus jolis souliers. Elle se laca droit, sans passer d'oeillets. Enfin souhaitant, pour la premiere fois de sa vie, de paraître a son avantage, elle connut le bonheur d'avoir une robe fraiche, bien faite, et qui la rendait attrayante. Quand sa toilette fut achevee, elle entendit sonner l'horloge de la paroisse, et s'etonna de ne compter que sept heures. Le desir d'avoir tout le temps necessaire pour se bien habiller l'avait fait lever trop tot. Ignorant l'art de remanier dix fois une boucle de cheveux et d'en etudier l'effet, Eugenie se croisa bonnement les bras, s'assit a sa fenetre, contempla la cour, le jardin etroit et les hautes terrasses qui le dominaient; vue melancolique, bornee, mais qui n'etait pas depourvue des mystereuses beautes particulieres aux endroits solitaires ou a la nature inculte. Aupres de la cuisine se trouvait un puits entoure d'une margelle, et a poulie maintenue dans une branche de fer courbee, qu'embrassait une vigne aux pampres fletris, rougis, brouis par la saison. De la, le tortueux sarment gagnait le mur, s'y attachait, courait le long de la maison et finissait sur un bucher ou le bois etait range avec autant d'exactitude que peuvent l'etre les livres d'un bibliophile. Le pave de la cour offrait ces teintes noirâtres produites avec le temps par les mousses, par les herbes, par le defaut de mouvement. Les murs epais presentaient leur chemise verte, ondee de longues traces brunes. Enfin les huit marches qui regnaient au fond de la cour et menaient a la porte du jardin, etaient disjointes et ensevelies sous de hautes plantes comme le tombeau d'un chevalier enterre par sa veuve au temps des croisades. Au-dessus d'une assise de pierres toutes rongees s'elevait une grille de bois pourri, a moitié tombee de vetuste, mais a laquelle se mariaient a leur gre des plantes grimpantes. De chaque cote de la porte a claire-voie s'avancaient les rameaux tortus de deux pommiers rabougris. Trois allees paralleles, sablees et separees par des carres dont les terres etaient maintenues au moyen d'une bordure en buis, composaient ce jardin que terminait, au bas de la terrasse, un couvert de tilleuls. A un bout, des framboisiers; a l'autre, un immense noyer qui inclinait ses branches jusque sur le cabinet du tonnelier. Un jour pur et le beau soleil des automnes naturels aux rives de la Loire commençaient a dissiper le glacié imprime par la nuit aux pittoresques objets, aux murs, aux plantes qui meublaient ce jardin et la cour. Eugenie trouva des charmes tout nouveaux dans l'aspect de ces choses, auparavant si ordinaires pour elle. Mille pensees confuses naissaient dans son ame, et y croissaient a mesure que croissaient au dehors les rayons du soleil. Elle eut enfin ce mouvement de plaisir vague, inexplicable, qui enveloppe l'etre moral, comme un nuage envelopperait l'etre physique. Ses reflexions s'accordaient avec les details de ce singulier paysage, et les harmonies de son coeur firent alliance avec les harmonies de la nature. Quand le soleil atteignit un pan de mur, d'ou tombaient des Cheveux de Venus aux feuilles epaisses a couleurs changeantes comme la gorge des pigeons, de celestes rayons d'esperance illuminerent l'avenir pour Eugenie, qui desormais se plut a regarder ce pan de mur, ses fleurs pales, ses clochettes bleues et ses herbes fanees, auxquelles se mela un souvenir gracieux comme ceux de l'enfance. Le bruit que chaque feuille produisait dans cette cour sonore, en se detachant de son rameau,

donnait une reponse aux secretes interrogations de la jeune fille, qui serait restee la, pendant toute la journee, sans s'apercevoir de la fuite des heures. Puis vinrent de tumultueux mouvements d'ame. Elle se leva frequemment, se mit devant son miroir, et s'y regarda comme un auteur de bonne foi contemplant son oeuvre pour se critiquer, et se dire des injures a lui-meme.

—Je ne suis pas assez belle pour lui. Telle etait la pensee d'Eugenie, pensee humble et fertile en souffrances. La pauvre fille ne se rendait pas justice; mais la modestie, ou mieux la crainte, est une des premieres vertus de l'amour. Eugenie appartenait bien a ce type d'enfants fortement constitues, comme ils le sont dans la petite bourgeoisie, et dont les beautés paraissent vulgaires; mais si elle ressemblait a Venus de Milo, ses formes etaient ennoblies par cette suavite du sentiment chretien qui purifie la femme et lui donne une distinction inconnue aux sculpteurs anciens. Elle avait une tete enorme, le front masculin mais delicat du Jupiter de Phidias, et des yeux gris auxquels sa chaste vie, en s'y portant tout entiere, imprimait une lumiere jaillissante. Les traits de son visage rond, jadis frais et rose, avaient ete grossis par une petite verole assez clemente pour n'y point laisser de traces, mais qui avait detruit le veloute de la peau, neanmoins si douce et si fine encore que le pur baiser de sa mere y tracaît passagerement une marque rouge. Son nez etait un peu trop fort, mais il s'harmoniait avec une bouche d'un rouge de minium, dont les levres a mille raies etaient pleines d'amour et de bonte. Le col avait une rondeur parfaite. Le corsage bombe, soigneusement voile, attirait le regard et faisait rever; il manquait sans doute un peu de la grace due a la toilette; mais, pour les connaisseurs, la non-flexibilite de cette haute taille devait etre un charme. Eugenie, grande et forte, n'avait donc rien du joli qui plait aux masses; mais elle etait belle de cette beaute si facile a reconnaitre, et dont s'eprennent seulement les artistes. Le peintre qui cherche ici-bas un type a la celeste purete de Marie, qui demande a toute la nature feminine ces yeux modestement fiers devines par Raphael, ces lignes vierges que donne parfois la nature, mais qu'une vie chretienne et pudique peut seule conserver ou faire acquerir; ce peintre, amoureux d'un si rare modele, eut trouve tout a coup dans le visage d'Eugenie la noblesse innee qui s'ignore; il eut vu sous un front calme un monde d'amour; et, dans la coupe des yeux, dans l'habitude des paupieres, le je ne sais quoi divin. Ses traits, les contours de sa tete que l'expression du plaisir n'avait jamais ni alteres ni fatigues, ressemblaient aux lignes d'horizon si doucement tranchees dans le lointain des lacs tranquilles. Cette physionomie calme, coloree, borde de lueur comme une jolie fleur eclose, reposait l'ame, communiquait le charme de la conscience qui s'y refletait, et commandait le regard. Eugenie etait encore sur la rive de la vie ou fleurissent les illusions enfantines, ou se cueillent les marguerites avec des delices plus tard inconnues. Aussi se dit-elle en se mirant, sans savoir encore ce qu'etait l'amour:

—Je suis trop laide, il ne fera pas attention a moi.

Puis elle ouvrit la porte de sa chambre qui donnait sur l'escalier, et tendit le cou pour ecouter les bruits de la maison.

—Il ne se leve pas, pensa-t-elle en entendant la tousserie matinale de Nanon, et la bonne fille allant, venant, balayant la salle, allumant son feu, enchainant le chien et parlant a ses betes dans l'ecurie. Aussitot Eugenie descendit et courut a Nanon qui trayait la vache.

—Nanon, ma bonne Nanon, fais donc de la creme pour le cafe de mon cousin.

—Mais, mademoiselle, il aurait fallu s'y prendre hier, dit Nanon qui partit d'un gros eclat de rire. Je ne peux pas faire de la creme. Votre cousin est mignon, mignon, mais vraiment mignon. Vous ne l'avez pas vu dans sa chambrelouque de soie et d'or. Je l'ai vu, moi. Il porte du linge fin comme celui du surplis a monsieur le cure.

—Nanon, fais-nous donc de la galette.

—Et qui me donnera du bois pour le four, et de la farine, et du beurre? dit Nanon laquelle en sa qualite de premier ministre de Grandet prenait parfois une importance enorme aux yeux d'Eugenie et de sa mere. Faut-il

pas le voler, cet homme, pour feter votre cousin? Demandez-lui du beurre, de la farine, du bois, il est votre pere, il peut vous en donner. Tenez, le voila qui descend pour voir aux provisions ...

Eugenie se sauva dans le jardin, tout epouvantee en entendant trembler l'escalier sous le pas de son pere. Elle eprouvait deja les effets de cette profonde pudeur et de cette conscience particuliere de notre bonheur qui nous fait croire, non sans raison peut-etre, que nos pensees sont gravees sur notre front et sautent aux yeux d'autrui. En s'apercevant enfin du froid denuement de la maison paternelle, la pauvre fille concevait une sorte de depot de ne pouvoir la mettre en harmonie avec l'elegance de son cousin. Elle eprouva un besoin passionne de faire quelque chose pour lui; quoi? elle n'en savait rien. Naive et vraie, elle se laissait aller a sa nature angelique sans se defier ni de ses impressions, ni de ses sentiments. Le seul aspect de son cousin avait eveille chez elle les penchants naturels de la femme, et ils durent se deployer d'autant plus vivement, qu'ayant atteint sa vingt-troisieme annee, elle se trouvait dans la plenitude de son intelligence et de ses desirs. Pour la premiere fois, elle eut dans le coeur de la terreur a l'aspect de son pere, vit en lui le maitre de son sort, et se crut coupable d'une faute en lui taisant quelques pensees. Elle se mit a marcher a pas precipites en s'etonnant de respirer un air plus pur, de sentir les rayons du soleil plus vivifiants, et d'y puiser une chaleur morale, une vie nouvelle. Pendant qu'elle cherchait un artifice pour obtenir la galette, il s'elevait entre la Grande Nanon et Grandet une de ces querelles aussi rares entre eux que le sont les hirondelles en hiver. Muni de ses clefs, le bonhomme etait venu pour mesurer les vivres necessaires a la consommation de la journee.

—Reste-t-il du pain d'hier? dit-il a Nanon.

—Pas une miette, monsieur.

Grandet prit un gros pain rond, bien enfarine, moule dans un de ces paniers plats qui servent a boulanger en Anjou, et il allait le couper, quand Nanon lui dit:

—Nous sommes cinq, aujourd'hui, monsieur.

—C'est vrai, repondit Grandet, mais ton pain pese six livres, il en restera. D'ailleurs, ces jeunes gens de Paris, tu verras que ca ne mange point de pain.

—Ca mangera donc de la *frippe*, dit Nanon.

En Anjou, la frippe, mot du lexique populaire, exprime l'accompagnement du pain, depuis le beurre etendu sur la tartine, frippe vulgaire, jusqu'aux confitures d'alleberge, la plus distinguee des frippes; et tous ceux qui, dans leur enfance, ont leche la frippe et laisse le pain, comprendront la portee de cette locution.

—Non, repondit Grandet, ca ne mange ni frippe, ni pain. Ils sont quasiment comme des filles a marier.

Enfin, apres avoir parcimonieusement ordonne le menu quotidien, le bonhomme allait se diriger vers son fruitier, en fermant neanmoins les armoires de sa *Depense*, lorsque Nanon l'arreta pour lui dire:

—Monsieur, donnez-moi donc alors de la farine et du beurre, je ferai une galette aux enfants.

—Ne vas-tu pas mettre la maison au pillage a cause de mon neveu?

—Je ne pensais pas plus a votre neveu qu'a votre chien, pas plus que vous n'y pensez vous-meme. Ne voila-t-il pas que vous ne m'avez *aveint* que six morceaux de sucre, m'en faut huit.

—Ha! ca, Nanon, je ne t'ai jamais vue comme ca. Qu'est-ce qui te passe donc par la tete? Es-tu la maitresse ici? Tu n'auras que six morceaux de sucre.

Eugenie Grandet

—Eh! bien, votre neveu, avec quoi donc qu'il sucrera son café?

—Avec deux morceaux, je m'en passerai, moi.

—Vous vous passerez de sucre, à votre âge! J'aimerais mieux vous en acheter de ma poche.

—Mele-toi de ce qui te regarde.

Malgré la baisse du prix, le sucre était toujours, aux yeux du tonnelier, la plus précieuse des denrées coloniales, il valait toujours six francs la livre, pour lui. L'obligation de le ménager, prise sous l'Empire, était devenue la plus indélébile de ses habitudes. Toutes les femmes, même la plus naïve, savent ruser pour arriver à leurs fins, Nanon abandonna la question du sucre pour obtenir la galette.

—Mademoiselle, cria-t-elle par la croisée, est-ce pas que vous voulez de la galette?

—Non, non, répondit Eugénie.

—Allons, Nanon, dit Grandet en entendant la voix de sa fille, tiens. Il ouvrit la *mette* où était la farine, lui en donna une mesure, et ajouta quelques onces de beurre au morceau qu'il avait déjà coupé.

—Il faudra du bois pour chauffer le four, dit l'implacable Nanon.

—Eh! bien, tu en prendras à ta suffisance, répondit-il mélancoliquement, mais alors tu nous feras une tarte aux fruits, et tu nous cuiras au four tout le dîner; par ainsi, tu n'allumeras pas deux feux.

—Quien! s'écria Nanon, vous n'avez pas besoin de me le dire. Grandet jeta sur son fidèle ministre un coup d'œil presque paternel.

—Mademoiselle, cria la cuisinière, nous aurons une galette. Le père Grandet revint chargé de ses fruits, et en rangea une première assiette sur la table de la cuisine.

—Voyez donc, monsieur, lui dit Nanon, les jolies bottes qu'a votre neveu. Quel cuir, et qui sent bon. Avec quoi que ça se nettoie donc? Faut-il y mettre de votre cirage à l'œuf?

—Nanon, je crois que l'œuf gâterait ce cuir-là. D'ailleurs, dis-lui que tu ne connais point la manière de cirer le maroquin, oui, c'est du maroquin, il achètera lui-même à Saumur et t'apportera de quoi illustrer ses bottes. J'ai entendu dire qu'on fourre du sucre dans leur cirage pour le rendre brillant.

—C'est donc bon à manger, dit la servante en portant les bottes à son nez. Tiens, tiens, elles sentent l'eau de Cologne de madame. Ah! c'est-il drôle.

—Drôle! dit le maître, tu trouves drôle de mettre à des bottes plus d'argent que n'en vaut celui qui les porte.

—Monsieur, dit-elle au second voyage de son maître qui avait fermé le fruitier, est-ce que vous ne mettez pas une ou deux fois le pot-au-feu par semaine à cause de votre ...?

—Oui.

—Faudra que j'aille à la boucherie.

—Pas du tout; tu nous feras du bouillon de volaille, les fermiers ne t'en laisseront pas chomer. Mais je vais dire a Cornoiller de me tuer des corbeaux. Ce gibier-la donne le meilleur bouillon de la terre.

—C'est-y vrai, monsieur, que ca mange les morts?

—Tu es bete, Nanon! ils mangent, comme tout le monde, ce qu'ils trouvent. Est-ce que nous ne vivons pas des morts? Qu'est-ce donc que les successions? Le pere Grandet n'ayant plus d'ordre a donner, tira sa montre; et voyant qu'il pouvait encore disposer d'une demi-heure avant le déjeuner, il prit son chapeau, vint embrasser sa fille, et lui dit:

—Veux-tu te promener au bord de la Loire sur mes prairies? j'ai quelque chose a y faire.

Eugenie alla mettre son chapeau de paille cousue, double de taffetas rose; puis, le pere et la fille descendirent la rue tortueuse jusqu'a la place.

—Ou devalez-vous donc si matin? dit le notaire Cruchot qui rencontra Grandet.

—Voir quelque chose, repondit le bonhomme sans etre la dupe de la promenade matinale de son ami.

Quand le pere Grandet allait voir quelque chose, le notaire savait par experience qu'il y avait toujours quelque chose a gagner avec lui. Donc il l'accompagna.

—Venez, Cruchot? dit Grandet au notaire. Vous etes de mes amis, je vais vous demontrer comme quoi c'est une betise de planter des peupliers dans de bonnes terres ...

—Vous comptez donc pour rien les soixante mille francs que vous avez palpes pour ceux qui etaient dans vos prairies de la Loire, dit maitre Cruchot en ouvrant des yeux hebetes. Avez-vous eu du bonheur?... Couper vos arbres au moment ou l'on manquait de bois blanc a Nantes, et les vendre trente francs!

Eugenie ecoutait sans savoir qu'elle touchait au moment le plus solennel de sa vie, et que le notaire allait faire prononcer sur elle un arret paternel et souverain. Grandet etait arrive aux magnifiques prairies qu'il possedait au bord de la Loire, et ou trente ouvriers s'occupaient a debayer, combler, niveler les emplacements autrefois pris par les peupliers.

—Maitre Cruchot, voyez ce qu'un peuplier prend de terrain, dit-il au notaire. Jean, cria-t-il a un ouvrier, me ... me ... mesure avec ta toise dans tou ... t ou ... tous les sens?

—Quatre fois huit pieds, repondit l'ouvrier apres avoir fini.

—Trente-deux pieds de perte, dit Grandet a Cruchot. J'avais sur cette ligne trois cents peupliers, pas vrai? Or ... trois ce ... ce ... ce ... cent fois trente-d ... eux pie ... pieds me man ... man ... man ... mangeaient cinq ... inq cents de foin; ajoutez deux fois autant sur les cotes, quinze cents; les rangees du milieu autant. Alors, me ... me ... mettons mille bottes de foin.

—Eh! bien, dit Cruchot pour aider son ami, mille bottes de ce foin-la valent environ six cents francs.

—Di ... di ... dites dou ... ou ... onze cents a cause des trois a quatre cents francs de regain. Eh! bien, ca ... ca ... ca ... calculez ce que que que dou ... Onze cents francs par an ... pen ... pendant quarante ans do ... donnent a ... a ... avec les in ... in ... interets com ... com ... composes que que que vouous saaavez.

—Va pour soixante mille francs, dit le notaire.

—Je le veux bien! ça ne ne ne fera que que que soixante mille francs. Eh! bien, reprit le vigneron sans begayer, deux mille peupliers de quarante ans ne me donneraient pas cinquante mille francs. Il y a perte. J'ai trouvé ça, moi, dit Grandet en se dressant sur ses ergots. Jean, reprit-il, tu combleras les trous, excepte du côté de la Loire, ou tu planteras les peupliers que j'ai achetés. En les mettant dans la rivière, ils se nourriront aux frais du gouvernement, ajouta-t-il en se tournant vers Cruchot et imprimant à la loupe de son nez un léger mouvement qui valait le plus ironique des sourires.

—Cela est clair: les peupliers ne doivent se planter que sur les terres maigres, dit Cruchot stupefait par les calculs de Grandet.

—O-ù-i, *monsieur*, répondit ironiquement le tonnelier.

Eugenie, qui regardait le sublime paysage de la Loire sans écouter les calculs de son père, prêta bientôt l'oreille aux discours de Cruchot en l'entendant dire à son client:

—He! bien, vous avez fait venir un gendre de Paris, il n'est question que de votre neveu dans tout Saumur. Je vais bientôt avoir un contrat à dresser, père Grandet.

—Vous ... ou ... vous êtes si ... si ... orti de si ... bonne heure pour me dire ça, reprit Grandet en accompagnant cette réflexion d'un mouvement de sa loupe. He! bien, mon vieux camarade, je serai franc, et je vous dirai ce que vous voulez savoir. J'aimerais mieux, voyez-vous, je ... jeter ma fi ... fi fille dans la Loire que de la donner à son cououousin: vous pouvez ... pouvez annoncer ça. Mais non, laissez jaaser le le mon ... oncle.

Cette réponse causa des éblouissements à Eugenie. Les lointaines espérances qui pour elle commençaient à poindre dans son cœur fleurirent soudain, se réalisèrent et formèrent un faisceau de fleurs qu'elle vit coupées et gisant à terre. Depuis la veille, elle s'attachait à Charles par tous les liens de bonheur qui unissent les âmes; désormais la souffrance allait donc les corroborer. N'est-il pas dans la noble destinée de la femme d'être plus touchée des pompes de la misère que des splendeurs de la fortune? Comment le sentiment paternel avait-il pu s'éteindre au fond du cœur de son père? de quel crime Charles était-il donc coupable? Questions mystérieuses! Déjà son amour naissant, mystère si profond, s'enveloppait de mystères. Elle revint tremblant sur ses jambes, et en arrivant à la vieille rue sombre, si joyeuse pour elle, elle la trouva d'un aspect triste, elle y respira la mélancolie que les temps et les choses y avaient imprimée. Aucun des enseignements de l'amour ne lui manquait. À quelques pas du logis, elle devança son père et l'attendit à la porte après y avoir frappé. Mais Grandet, qui voyait dans la main du notaire un journal encore sous bande, lui avait dit:

—Où en sont les fonds?

—Vous ne voulez pas m'écouter, Grandet, lui répondit Cruchot. Achetez-en vite, il y a encore vingt pour cent à gagner en deux ans, outre les intérêts à un excellent taux, cinq mille livres de rente pour quatre-vingt mille francs. Les fonds sont à quatre-vingts francs cinquante centimes.

—Nous verrons cela, répondit Grandet en se frottant le menton.

—Mon Dieu! dit le notaire.

—He! bien, quoi? s'écria Grandet au moment où Cruchot lui mettait le journal sous les yeux en lui disant:

—Lisez cet article.

Monsieur Grandet, l'un des negociants les plus estimes de Paris, s'est brule la cervelle hier apres avoir fait son apparition accoutumee a la Bourse. Il avait envoye au president de la Chambre des Deputes sa demission, et s'etait egalement demis de ses fonctions de juge au tribunal de commerce. La faillite de messieurs Roguin et Souchet, son agent de change et son notaire, l'ont ruine. La consideration dont jouissait monsieur Grandet et son credit etaient neanmoins tels qu'il eut sans doute trouve des secours sur la place de Paris. Il est a regretter que cet homme honorable ait cede a un premier moment de desespoir, etc.

—Je le savais, dit le vieux vigneron au notaire.

Ce mot glaca maitre Cruchot, qui, malgre son impassibilite de notaire, se sentit froid dans le dos en pensant que le Grandet de Paris avait peut-être imploré vainement les millions du Grandet de Saumur.

—Et son fils, si joyeux hier ...

—Il ne sait rien encore, repondit Grandet avec le meme calme.

—Adieu, monsieur Grandet, dit Cruchot qui comprit tout et alla rassurer le president de Bonfons.

En entrant, Grandet trouva le déjeuner pret. Madame Grandet, au cou de laquelle Eugenie sauta pour l'embrasser avec cette vive effusion de coeur que nous cause un chagrin secret, était déjà sur son siege a patins, et se tricotait des manches pour l'hiver.

—Vous pouvez manger, dit Nanon qui descendit les escaliers quatre a quatre, l'enfant dort comme un cherubin. Qu'il est gentil les yeux fermes! Je suis entree, je l'ai appele. Ah bien oui! personne.

—Laisse-le dormir, dit Grandet, il s'eveillera toujours assez tot aujourd'hui pour apprendre de mauvaises nouvelles.

—Qu'y a-t-il donc? demanda Eugenie en mettant dans son cafe les deux petits morceaux de sucre pesant on ne sait combien de grammes que le bonhomme s'amusait a couper lui-même a ses heures perdues. Madame Grandet, qui n'avait pas ose faire cette question, regarda son mari.

—Son pere s'est brule la cervelle.

—Mon oncle?... dit Eugenie.

—Le pauvre jeune homme! s'ecria madame Grandet.

—Oui, pauvre, reprit Grandet, il ne possede pas un sou.

—He! ben, il dort comme s'il etait le roi de la terre, dit Nanon d'un accent doux.

Eugenie cessa de manger. Son coeur se serra, comme il se serre quand, pour la premiere fois, la compassion, excitee par le malheur de celui qu'elle aime, s'epanche dans le corps entier d'une femme. La pauvre fille pleura.

—Tu ne connaissais pas ton oncle, pourquoi pleures-tu? lui dit son pere en lui lançant un de ces regards de tigre affame qu'il jetait sans doute a ses tas d'or.

—Mais, monsieur, dit la servante, qui ne se sentirait pas de pitie pour ce pauvre jeune homme qui dort comme un sabot sans savoir son sort?

—Je ne te parle pas, Nanon! tiens ta langue.

Eugenie apprit en ce moment que la femme qui aime doit toujours dissimuler ses sentiments. Elle ne repondit pas.

—Jusqu'a mon retour, vous ne lui parlerez de rien, j'espere, m'ame Grandet, dit le vieillard en continuant. Je suis oblige d'aller faire aligner le fosse de mes pres sur la route. Je serai revenu a midi pour le second dejeuner, et je causerai avec mon neveu de ses affaires. Quant a toi, mademoiselle Eugenie, si c'est pour ce mirliflor que tu pleures, assez comme cela, mon enfant. Il partira, d'arre d'arre, pour les grandes Indes. Tu ne le verras plus ...

Le pere prit ses gants au bord de son chapeau, les mit avec son calme habituel, les assujettit en s'emmortaisant les doigts les uns dans les autres, et sortit.

—Ah! maman, j'etouffe, s'ecria Eugenie quand elle fut seule avec sa mere. Je n'ai jamais souffert ainsi. Madame Grandet, voyant sa fille palir, ouvrit la croisee et lui fit respirer le grand air.

—Je suis mieux, dit Eugenie apres un moment.

Cette emotion nerveuse chez une nature jusqu'alors en apparence calme et froide reagit sur madame Grandet, qui regarda sa fille avec cette intuition sympathique dont sont douees les meres pour l'objet de leur tendresse, et devina tout. Mais, a la verite, la vie des celebres soeurs hongroises, attachees l'une a l'autre par une erreur de la nature, n'avait pas ete plus intime que ne l'etait celle d'Eugenie et de sa mere, toujours ensemble dans cette embrasure de croisee, ensemble a l'eglise, et dormant ensemble dans le meme air.

—Ma pauvre enfant! dit madame Grandet en prenant la tete d'Eugenie pour l'appuyer contre son sein.

A ces mots, la jeune fille releva la tete, interrogea sa mere par un regard, en scruta les secretes pensees, et lui dit:

—Pourquoi l'envoyer aux Indes? S'il est malheureux, ne doit-il pas rester ici, n'est-il pas notre plus proche parent?

—Oui, mon enfant, ce serait bien naturel; mais ton pere a ses raisons, nous devons les respecter.

La mere et la fille s'assirent en silence, l'une sur sa chaise a patins, l'autre sur son petit fauteuil; et, toutes deux, elles reprirent leur ouvrage. Oppressee de reconnaissance pour l'admirable entente de coeur que lui avait temoignee sa mere, Eugenie lui baisa la main en disant:

—Combien tu es bonne, ma chere maman!

Ces paroles firent rayonner le vieux visage maternel, fletri par de longues douleurs.

—Le trouves-tu bien? demanda Eugenie.

Madame Grandet ne repondit que par un sourire; puis, apres un moment de silence, elle dit a voix basse:

—L'aimerais-tu donc deja? ce serait mal.

—Mal, reprit Eugenie, pourquoi? Il te plait, il plait a Nanon, pourquoi ne me plairait-il pas? Tiens, maman, mettons la table pour son dejeuner. Elle jeta son ouvrage, la mere en fit autant en lui disant:

—Tu es folle! Mais elle se plut a justifier la folie de sa fille en la partageant. Eugenie appela Nanon.

—Quoi que vous voulez encore, mademoiselle?

—Nanon, tu auras bien de la creme pour midi.

—Ah! pour midi, oui, repondit la vieille servante.

—He! bien, donne-lui du cafe bien fort, j'ai entendu dire a monsieur des Grassins que le cafe se faisait bien fort a Paris. Mets-en beaucoup.

—Et ou voulez-vous que j'en prenne?

—Achetes-en.

—Et si monsieur me rencontre?

—Il est a ses pres.

—Je cours. Mais monsieur Fessard m'a deja demande si les trois Mages etaient chez nous, en me donnant de la bougie. Toute la ville va savoir nos deportements.

—Si ton pere s'apercoit de quelque chose, dit madame Grandet, il est capable de nous battre.

—Eh! bien, il nous battra, nous recevrons ses coups a genoux.

Madame Grandet leva les yeux au ciel, pour toute reponse. Nanon prit sa coiffe et sortit. Eugenie donna du linge blanc, elle alla chercher quelques-unes des grappes de raisin qu'elle s'etait amusee a etendre sur des cordes dans le grenier; elle marcha legerement le long du corridor pour ne point eveiller son cousin, et ne put s'empêcher d'ecouter a sa porte la respiration qui s'echappait en temps egaux de ses levres.

—Le malheur veille pendant qu'il dort, se dit-elle. Elle prit les plus vertes feuilles de la vigne, arrangea son raisin aussi coquettement que l'aurait pu dresser un vieux chef d'office, et l'apporta triomphalement sur la table. Elle fit main basse, dans la cuisine, sur les poires comptees par son pere, et les disposa en pyramide parmi des feuilles. Elle allait, venait, trottait, sautait. Elle aurait bien voulu mettre a sac toute la maison de son pere; mais il avait les clefs de tout. Nanon revint avec deux oeufs frais. En voyant les oeufs, Eugenie eut l'envie de lui sauter au cou.

—Le fermier de la Lande en avait dans son panier, je les lui ai demandes, et il me les a donnees pour m'etre agreable, le mignon.

Apres deux heures de soins, pendant lesquelles Eugenie quitta vingt fois son ouvrage pour aller voir bouillir le cafe, pour aller ecouter le bruit que faisait son cousin en se levant, elle reussit a preparer un dejeuner tres simple, peu couteux, mais qui derogeait terriblement aux habitudes inveterrees de la maison. Le dejeuner de midi s'y faisait debout. Chacun prenait un peu de pain, un fruit ou du beurre, et un verre de vin. En voyant la table placee aupres du feu, l'un des fauteuils mis devant le couvert de son cousin, en voyant les deux assiettes de fruits, le coquetier, la bouteille de vin blanc, le pain, et le sucre amoncelé dans une soucoupe, Eugenie trembla de tous ses membres en songeant seulement alors aux regards que lui lancerait son pere, s'il venait a entrer en ce moment. Aussi regardait-elle souvent la pendule, afin de calculer si son cousin pourrait dejeuner avant le retour du bonhomme.

Eugenie Grandet

—Sois tranquille, Eugenie, si ton pere vient, je prendrai tout sur moi, dit madame Grandet.

Eugenie ne put retenir une larme.

—Oh! ma bonne mere, s'ecria-t-elle, je ne t'ai pas assez aimee!

Charles, apres avoir fait mille tours dans sa chambre en chanteronnant, descendit enfin. Heureusement, il n'etait encore que onze heures. Le parisien! il avait mis autant de coquetterie a sa toilette que s'il se fut trouve au chateau de la noble dame qui voyageait en Ecosse. Il entra de cet air affable et riant qui sied si bien a la jeunesse, et qui causa une joie triste a Eugenie. Il avait pris en plaisanterie le desastre de ses chateaux en Anjou, et aborda sa tante fort gaiement.

—Avez-vous bien passe la nuit, ma chere tante? Et vous, ma cousine?

—Bien, monsieur, mais vous? dit madame Grandet.

—Moi, parfaitement.

—Vous devez avoir faim, mon cousin, dit Eugenie; mettez-vous a table.

—Mais je ne dejeune jamais avant midi, le moment ou je me leve. Cependant, j'ai si mal vecu en route, que je me laisserai faire. D'ailleurs ... Il tira la plus delicieuse montre plate que Breguet ait faite. Tiens, mais il est onze heures, j'ai ete matinal.

—Matinal?... dit madame Grandet.

—Oui, mais je voulais ranger mes affaires. Eh! bien, je mangerais volontiers quelque chose, un rien, une volaille, un perdreau.

—Sainte Vierge! cria Nanon en entendant ces paroles.

—Un perdreau, se disait Eugenie qui aurait voulu payer un perdreau de tout son pecule.

—Venez vous asseoir, lui dit sa tante.

Le dandy se laissa aller sur le fauteuil comme une jolie femme qui se pose sur son divan. Eugenie et sa mere prirent des chaises et se mirent pres de lui devant le feu.

—Vous vivez toujours ici? leur dit Charles en trouvant la salle encore plus laide au jour qu'elle ne l'etait aux lumieres.

—Toujours, repondit Eugenie en le regardant, excepte pendant les vendanges. Nous allons alors aider Nanon, et logeons tous a l'abbaye de Noyers.

—Vous ne vous promenez jamais?

—Quelquefois le dimanche apres vepres, quand il fait beau, dit madame Grandet, nous allons sur le pont, ou voir les foins quand on les fauche.

—Avez-vous un theatre?

Eugenie Grandet

—Aller au spectacle, s'ecria madame Grandet, voir des comediens! Mais, monsieur, ne savez-vous pas que c'est un peche mortel?

—Tenez, mon cher monsieur, dit Nanon en apportant les oeufs, nous vous donnerons les poulets a la coque.

—Oh! des oeufs frais, dit Charles qui semblable aux gens habitues au luxe ne pensait deja plus a son perdreau. Mais c'est delieux, si vous aviez du beurre? Hein, ma chere enfant.

—Ah! du beurre! Vous n'aurez donc pas de galette, dit la servante.

—Mais donne du beurre, Nanon! s'ecria Eugenie.

La jeune fille examinait son cousin coupant ses mouillettes et y prenait plaisir, autant que la plus sensible grisette de Paris en prend a voir jouer un melodrame ou triomphe l'innocence. Il est vrai que Charles, eleve par une mere gracieuse, perfectionne par une femme a la mode, avait des mouvements coquets, elegants, menus, comme le sont ceux d'une petite maitresse. La compatissance et la tendresse d'une jeune fille possedent une influence vraiment magnetique. Aussi Charles, en se voyant l'objet des attentions de sa cousine et de sa tante, ne put-il se soustraire a l'influence des sentiments qui se dirigeaient vers lui en l'inondant pour ainsi dire. Il jeta sur Eugenie un de ces regards brillants de bonte, de caresses, un regard qui semblait sourire. Il s'apercut, en contemplant Eugenie, de l'exquise harmonie des traits de ce pur visage, de son innocente attitude, de la clarte magique de ses yeux ou scintillaient de jeunes pensees d'amour, et ou le desir ignorait la volupte.

—Ma foi, ma chere cousine, si vous etiez en grande loge et en grande toilette a l'Opera, je vous garantis que ma tante aurait bien raison, vous y feriez faire bien des peches d'envie aux hommes et de jalousie aux femmes.

Ce compliment etreignit le coeur d'Eugenie, et le fit palpiter de joie, quoiqu'elle n'y comprit rien.

—Oh! mon cousin, vous voulez vous moquer d'une pauvre petite provinciale.

—Si vous me connaissiez, ma cousine, vous sauriez que j'abhorre la raillerie, elle fletrit le coeur, froisse tous les sentiments ... Et il goba fort agreablement sa mouillette beuree. Non, je n'ai probablement pas assez d'esprit pour me moquer des autres, et ce defaut me fait beaucoup de tort. A Paris, on trouve moyen de vous assassiner un homme en disant: Il a bon coeur. Cette phrase veut dire: Le pauvre garçon est bete comme un rhinoceros. Mais comme je suis riche et connu pour abattre une poupee du premier coup a trente pas avec toute espece de pistolet et en plein champ, la raillerie me respecte.

—Ce que vous dites, mon neveu, annonce un bon coeur.

—Vous avez une bien jolie bague, dit Eugenie, est-ce mal de vous demander a la voir?

Charles tendit la main en defaisant son anneau, et Eugenie rougit en effleurant du bout de ses doigts les ongles roses de son cousin.

—Voyez, ma mere, le beau travail.

—Oh! il y a gros d'or, dit Nanon en apportant le cafe.

—Qu'est-ce que c'est que cela? demanda Charles en riant.

Et il montrait un pot oblong, en terre brune, verni, faience a l'interieur, borde d'une frange de cendre, et au fond duquel tombait le cafe en revenant a la surface du liquide bouillonnant.

—C'est du cafe boullu, dit Nanon.

—Ah! ma chere tante, je laisserai du moins quelque trace bienfaisante de mon passage ici. Vous etes bien arrieres! Je vous apprendrai a faire du bon cafe dans une cafetiere a la Chaptal.

Il tenta d'expliquer le systeme de la cafetiere a la Chaptal.

—Ah! bien, s'il y a tant d'affaires que ca, dit Manon, il faudrait bien y passer sa vie. Jamais je ne ferai de cafe comme ca. Ah! bien, oui. Et qui est-ce qui ferait de l'herbe pour notre vache pendant que je ferais le cafe?

—C'est moi qui le ferai, dit Eugenie.

—Enfant, dit madame Grandet en regardant sa fille.

A ce mot, qui rappelait le chagrin pres de fondre sur ce malheureux jeune homme, les trois femmes se turent et le contemplerent d'un air de commiseration qui le frappa.

—Qu'avez-vous donc, ma cousine?

—Chut! dit madame Grandet a Eugenie qui allait parler. Tu sais, ma fille, que ton pere s'est charge de parler a monsieur ...

—Dites Charles, dit le jeune Grandet.

—Ah! vous vous nommez Charles? C'est un beau nom, s'ecria Eugenie.

Les malheurs pressentis arrivent presque toujours. La, Nanon, madame Grandet et Eugenie, qui ne pensaient pas sans frisson au retour du vieux tonnelier, entendirent un coup de marteau dont le retentissement leur etait bien connu.

—Voila papa, dit Eugenie.

Elle ota la soucoupe au sucre, en en laissant quelques morceaux sur la nappe. Nanon emporta l'assiette aux oeufs. Madame Grandet se dressa comme une biche effrayee. C'etait une peur panique de laquelle Charles dut s'etonner.

—Eh! bien, qu'avez-vous donc? leur demanda-t-il.

—Mais voila mon pere, dit Eugenie.

—Eh! bien?...

Monsieur Grandet entra, jeta son regard clair sur la table, sur Charles, il vit tout.

—Ah! ah! vous avez fait fete a votre neveu, c'est bien, tres bien, c'est fort bien! dit-il sans begayer. Quand le chat court sur les toits, les souris dansent sur les planchers.

—Fete?... se dit Charles incapable de soupconner le regime et les moeurs de cette maison.

—Donne-moi mon verre, Nanon? dit le bonhomme.

Eugenie apporta le verre. Grandet tira de son gousset un couteau de corne a grosse lame, coupa une tartine, prit un peu de beurre, l'etendit soigneusement et se mit a manger debout. En ce moment, Charles sucrait son cafe. Le pere Grandet apercut les morceaux de sucre, examina sa femme qui palit, et fit trois pas; il se pencha vers l'oreille de la pauvre vieille, et lui dit:

—Ou donc avez-vous pris tout ce sucre?

—Nanon est allee en chercher chez Fessard, il n'y en avait pas.

Il est impossible de se figurer l'interet profond que cette scene muette offrait a ces trois femmes: Nanon avait quitte sa cuisine et regardait dans la salle pour voir comment les choses s'y passeraient. Charles ayant goute son cafe, le trouva trop amer et chercha le sucre que Grandet avait deja serre.

—Que voulez-vous, mon neveu? lui dit le bonhomme.

—Le sucre.

—Mettez du lait, repondit le maitre de la maison, votre cafe s'adoucira.

Eugenie reprit la soucoupe au sucre que Grandet avait deja serree, et la mit sur la table en contemplant son pere d'un air calme. Certes, la Parisienne qui, pour faciliter la fuite de son amant, soutient de ses faibles bras une echelle de soie, ne montre pas plus de courage que n'en deployait Eugenie en remettant le sucre sur la table. L'amant recompensera sa Parisienne qui lui fera voir orgueilleusement un beau bras meurtri dont chaque veine fletrie sera baignee de larmes, de baisers, et guerie par le plaisir, tandis que Charles ne devait jamais etre dans le secret des profondes agitations qui brisaient le coeur de sa cousine, alors foudroyee par le regard du vieux tonnelier.

—Tu ne manges pas, ma femme?

La pauvre ilote s'avanca, coupa piteusement un morceau de pain, et prit une poire. Eugenie offrit audacieusement a son pere du raisin, en lui disant:

—Goute donc a ma conserve, papa! Mon cousin, vous en mangerez, n'est-ce pas? Je suis allee chercher ces jolies grappes-la pour vous.

—Oh! si on ne les arrete, elles mettront Saumur au pillage pour vous, mon neveu. Quand vous aurez fini, nous irons ensemble dans le jardin, j'ai a vous dire des choses qui ne sont pas sucrees.

Eugenie et sa mere lancerent un regard sur Charles a l'expression duquel le jeune homme ne put se tromper.

—Qu'est-ce que ces mots signifient, mon oncle? Depuis la mort de ma pauvre mere ... (a ces deux mots, sa voix mollit) il n'y a pas de malheur possible pour moi ...

—Mon neveu, qui peut connaitre les afflictions par lesquelles Dieu veut nous eprouver? lui dit sa tante.

—Ta! ta! ta! dit Grandet, voila les betises qui commencent. Je vois avec peine, mon neveu, vos jolies mains blanches. Il lui montra les especes d'epaules de mouton que la nature lui avait mises au bout des bras. Voila des mains faites pour ramasser des ecus! Vous avez ete eleve a mettre vos pieds dans la peau avec laquelle se fabriquent les portefeuilles ou nous serrons les billets de banque. Mauvais! mauvais!

—Que voulez-vous dire, mon oncle, je veux etre pendu si je comprends un seul mot.

—Venez, dit Grandet. L'avare fit claquer la lame de son couteau, but le reste de son vin blanc et ouvrit la porte.

—Mon cousin, ayez du courage!

L'accent de la jeune fille avait glace Charles, qui suivit son terrible parent en proie a de mortelles inquietudes. Eugenie, sa mere et Nanon vinrent dans la cuisine, excitees par une invincible curiosite a epier les deux acteurs de la scene qui allait se passer dans le petit jardin humide ou l'oncle marcha d'abord silencieusement avec le neveu. Grandet n'etait pas embarrasse pour apprendre a Charles la mort de son pere, mais il eprouvait une sorte de compassion en le sachant sans un sou, et il cherchait des formules pour adoucir l'expression de cette cruelle verite. Vous avez perdu votre pere! ce n'etait rien a dire. Les peres meurent avant les enfants. Mais: Vous etes sans aucune espece de fortune! tous les malheurs de la terre etaient reunis dans ces paroles. Et le bonhomme de faire, pour la troisieme fois, le tour de l'allée du milieu dont le sable craquait sous les pieds. Dans les grandes circonstances de la vie, notre ame s'attache fortement aux lieux ou les plaisirs et les chagrins fondent sur nous. Aussi Charles examinait-il avec une attention particuliere les buis de ce petit jardin, les feuilles pales qui tombaient, les degradations des murs, les bizarreries des arbres fruitiers, details pittoresques qui devaient rester graves dans son souvenir, eternellement meles a cette heure supreme, par une mnemotechnie particuliere aux passions.

—Il fait bien chaud, bien beau, dit Grandet en aspirant une forte partie d'air.

—Oui, mon oncle, mais pourquoi ...

—Eh! bien, mon garçon, reprit l'oncle, j'ai de mauvaises nouvelles a t'apprendre. Ton pere est bien mal ...

—Pourquoi suis-je ici? dit Charles. Nanon! cria-t-il, des chevaux de poste. Je trouverai bien une voiture dans le pays, ajouta-t-il en se tournant vers son oncle qui demeurait immobile.

—Les chevaux et la voiture sont inutiles, repondit Grandet. Charles resta muet, palit et les yeux devinrent fixes.

—Oui, mon pauvre garçon, tu devines. Il est mort. Mais ce n'est rien. Il y a quelque chose de plus grave. Il s'est brule la cervelle ...

—Mon pere?...

—Oui. Mais ce n'est rien. Les journaux glosent de cela comme s'ils en avaient le droit. Tiens, lis.

Grandet, qui avait emprunte le journal de Cruchot, mit le fatal article sous les yeux de Charles. En ce moment le pauvre jeune homme, encore enfant, encore dans l'age ou les sentiments se produisent avec naivete, fondit en larmes.

—Allons, bien, se dit Grandet. Ses yeux m'effrayaient ... Il pleure, le voila sauve. Ce n'est encore rien, mon pauvre neveu, reprit Grandet a haute voix sans savoir si Charles l'ecoutait, ce n'est rien, tu te consoleras; mais ...

—Jamais! jamais! mon pere! mon pere!

—Il t'a ruine, tu es sans argent.

—Qu'est-ce que cela me fait! Ou est mon pere, mon pere?

Les pleurs et les sanglots retentissaient entre ces murailles d'une horrible facon et se repercutaient dans les echos. Les trois femmes, saisies de pitie, pleuraient: les larmes sont aussi contagieuses que peut l'etre le rire. Charles, sans ecouter son oncle, se sauva dans la cour, trouva l'escalier, monta dans sa chambre, et se jeta en travers sur son lit en se mettant la face dans les draps pour pleurer a son aise loin de ses parents.

—Il faut laisser passer la premiere averse, dit Grandet en rentrant dans la salle ou Eugenie et sa mere avaient brusquement repris leurs places et travaillaient d'une main tremblante apres s'etre essuye les yeux. Mais ce jeune homme n'est bon a rien, il s'occupe plus des morts que de l'argent.

Eugenie frissonna en entendant son pere s'exprimant ainsi sur la plus sainte des douleurs. Des ce moment, elle commença a juger son pere. Quoique assourdis, les sanglots de Charles retentissaient dans cette sonore maison; et sa plainte profonde, qui semblait sortir de dessous terre, ne cessa que vers le soir, apres s'etre graduellement affaiblie.

—Pauvre jeune homme! dit madame Grandet.

Fatale exclamation! Le pere Grandet regarda sa femme, Eugenie et le sucrier; il se souvint du dejeuner extraordinaire apprete pour le parent malheureux, et se posa au milieu de la salle.

—Ah! ca, j'espere, dit-il avec son calme habituel, que vous n'allez pas continuer vos prodigalites, madame Grandet. Je ne vous donne pas *mon* argent pour embucquer de sucre ce jeune drole.

—Ma mere n'y est pour rien, dit Eugenie. C'est moi qui ...

—Est-ce parce que tu es majeure, reprit Grandet en interrompant sa fille, que tu voudrais me contrarier? Songe, Eugenie ...

—Mon pere, le fils de votre frere ne devait pas manquer chez vous de ...

—Ta, ta, ta, dit le tonnelier sur quatre tons chromatiques, le fils de mon frere par-ci, mon neveu par la. Charles ne nous est de rien, il n'a ni sou ni maille; son pere a fait faillite; et, quand ce mirliflor aura pleure son soul, il decamera d'ici; je ne veux pas qu'il revolutionne ma maison.

—Qu'est-ce que c'est, mon pere, que de faire faillite? demanda Eugenie.

—Faire faillite, reprit le pere, c'est commettre l'action la plus deshonorante entre toutes celles qui peuvent deshonorer l'homme.

—Ce doit etre un bien grand peche, dit madame Grandet, et notre frere serait damne.

—Allons, voila tes litanies, dit-il a sa femme en haussant les epaules. Faire faillite, Eugenie, reprit-il, est un vol que la loi prend malheureusement sous sa protection. Des gens ont donne leurs denrees a Guillaume Grandet sur sa reputation d'honneur et de probite, puis il a tout pris, et ne leur laisse que les yeux pour pleurer. Le voleur de grand chemin est preferable au banqueroutier: celui-la vous attaque, vous pouvez vous defendre, il risque sa tete; mais l'autre ... Enfin Charles est deshonne.

Ces mots retentirent dans le coeur de la pauvre fille et y peserent de tout leur poids. Probe autant qu'une fleur nee au fond d'une foret est delicate, elle ne connaissait ni les maximes du monde, ni ses raisonnements captieux, ni ses sophismes: elle accepta donc l'atroce explication que son pere lui donnait a dessein de la faillite, sans lui faire connaitre la distinction qui existe entre une faillite involontaire et une faillite calculee.

Eugenie Grandet

—Eh! bien, mon pere, vous n'avez donc pu empecher ce malheur?

—Mon frere ne m'a pas consulte. D'ailleurs, il doit quatre millions.

—Qu'est-ce que c'est donc qu'un million, mon pere? demanda-t-elle avec la naivete d'un enfant qui croit pouvoir trouver promptement ce qu'il desire.

—Deux millions? dit Grandet, mais c'est deux millions de pieces de vingt sous, et il faut cinq pieces de vingt sous pour faire cinq francs.

—Mon Dieu! mon Dieu! s'ecria Eugenie, comment mon oncle avait-il eu a lui quatre millions? Y a-t-il quelque autre personne en France qui puisse avoir autant de millions? (Le pere Grandet se caressait le menton, souriait, et sa loupe semblait se dilater.)—Mais que va devenir mon cousin Charles?

—Il va partir pour les Grandes-Indes, ou, selon le voeu de son pere, il tachera de faire fortune.

—Mais a-t-il de l'argent pour aller la?

—Je lui payerai son voyage ... jusqu'a ... Oui, jusqu'a Nantes.

Eugenie sauta d'un bond au cou de son pere.

—Ah! mon pere, vous etes bon, vous!

Elle l'embrassait de maniere a rendre presque honteux Grandet, que sa conscience harcelait un peu.

—Faut-il beaucoup de temps pour amasser un million? lui demanda-t-elle.

—Dame! dit le tonnelier, tu sais ce que c'est qu'un napoleon.

Eh! bien, il en faut cinquante mille pour faire un million.

—Maman, nous dirons des neuvaines pour lui.

—J'y pensais, repondit la mere.

—C'est cela! toujours depenser de l'argent, s'ecria le pere. Ah! ca, croyez-vous donc qu'il y ait des mille et des cent ici?

En ce moment une plainte sourde, plus lugubre que toutes les autres, retentit dans les greniers et glaca de terreur Eugenie et sa mere.

—Nanon, va voir la-haut s'il ne se tue pas, dit Grandet.

—Ha! ca, reprit-il en se tournant vers sa femme et sa fille que son mot avait rendues pales, pas de betises, vous deux. Je vous laisse. Je vais tourner autour de nos Hollandais, qui s'en vont aujourd'hui. Puis j'irai voir Cruchot et causer avec lui de tout ca.

Il partit. Quand Grandet eut tire la porte, Eugenie et sa mere respirerent a leur aise. Avant cette matinee, jamais la fille n'avait senti de contrainte en presence de son pere; mais, depuis quelques heures, elle changeait a tous moments et de sentiments et d'idees.

—Maman, pour combien de louis vend-on une piece de vin?

—Ton pere vend les siennes entre cent et cent cinquante francs, quelquefois deux cents, a ce que j'ai entendu dire.

—Quand il recolte quatorze cents pieces de vin ...

—Ma foi, mon enfant, je ne sais pas ce que cela fait; ton pere ne me dit jamais ses affaires.

—Mais alors papa doit etre riche.

—Peut-etre. Mais monsieur Cruchot m'a dit qu'il avait achete Froidfond il y a deux ans. Ca l'aura gene.

Eugenie, ne comprenant plus rien a la fortune de son pere, en resta la de ses calculs.

—Il ne m'a tant seulement point vue, le mignon! dit Nanon en revenant. Il est etendu comme un veau sur son lit et pleure comme une Madeleine, que c'est une vraie benediction! Quel chagrin a donc ce pauvre gentil jeune homme?

—Allons donc le consoler bien vite, maman; et, si l'on frappe, nous descendrons.

Madame Grandet fut sans defense contre les harmonies de la voix de sa fille. Eugenie etait sublime, elle etait femme. Toutes deux, le coeur palpitant, monterent a la chambre de Charles. La porte etait ouverte. Le jeune homme ne voyait ni n'entendait rien. Plonge dans les larmes, il poussait des plaintes inarticulees.

—Comme il aime son pere? dit Eugenie a voix basse.

Il etait impossible de meconnaître dans l'accent de ces paroles les esperances d'un coeur a son insu passionne. Aussi madame Grandet jeta-t-elle a sa fille un regard empreint de maternite, puis tout bas a l'oreille:

—Prends garde, tu l'aimerais, dit-elle.

—L'aimer! reprit Eugenie. Ah! si tu savais ce que mon pere a dit!

Charles se retourna, apercut sa tante et sa cousine.

—J'ai perdu mon pere, mon pauvre pere! S'il m'avait confie le secret de son malheur, nous aurions travaille tous deux a le reparer. Mon Dieu, mon bon pere! je comptais si bien le revoir que je l'ai, je crois, froidement embrasse.

Les sanglots lui couperent la parole.

—Nous prions bien pour lui, dit madame Grandet. Resignez-vous a la volonte de Dieu.

—Mon cousin, dit Eugenie, prenez courage! Votre perte est irreparable; ainsi songez maintenant a sauver votre honneur ...

Avec cet instinct, cette finesse de la femme qui a de l'esprit en toute chose, meme quand elle console, Eugenie voulait tromper la douleur de son cousin en l'occupant de lui-meme.

—Mon honneur?... cria le jeune homme en chassant ses cheveux par un mouvement brusque, et il s'assit sur son lit en se croisant les bras.

—Ah! c'est vrai. Mon pere, disait mon oncle, a fait faillite. Il poussa un cri dechirant et se cacha le visage dans ses mains.

—Laissez-moi, ma cousine, laissez-moi! Mon Dieu! mon Dieu! pardonnez a mon pere, il a du bien souffrir.

Il y avait quelque chose d'horriblement attachant a voir l'expression de cette douleur jeune, vraie, sans calcul, sans arriere-pensee. C'etait une pudique douleur que les coeurs simples d'Eugenie et de sa mere comprirent quand Charles fit un geste pour leur demander de l'abandonner a lui-meme. Elles descendirent, reprirent en silence leurs places pres de la croisee, et travaillerent pendant une heure environ sans se dire un mot. Eugenie avait apercu, par le regard furtif qu'elle jeta sur le menage du jeune homme, ce regard des jeunes filles qui voient tout en un clin d'oeil, les jolies bagatelles de sa toilette, ses ciseaux, ses rasoirs enrichis d'or. Cette echappee d'un luxe vu a travers la douleur lui rendit Charles encore plus interessant, par contraste peut-etre. Jamais un evenement si grave, jamais un spectacle si dramatique n'avait frappe l'imagination de ces deux creatures incessamment plongeées dans le calme et la solitude.

—Maman, dit Eugenie, nous porterons le deuil de mon oncle.

—Ton pere decidera de cela, repondit madame Grandet.

Elles resterent de nouveau silencieuses. Eugenie tirait ses points avec une regularite de mouvement qui eut devoile a un observateur les fecondes pensees de sa meditation. Le premier desir de cette adorable fille etait de partager le deuil de son cousin. Vers quatre heures, un coup de marteau brusque retentit au coeur de madame Grandet.

—Qu'a donc ton pere? dit-elle a sa fille.

Le vigneron entra joyeux. Apres avoir ote ses gants, il se frotta les mains a s'en emporter la peau, si l'epiderme n'en eut pas ete tanne comme du cuir de Russie, sauf l'odeur des melezes et de l'encens. Il se promenait, il regardait le temps. Enfin son secret lui echappa.

—Ma femme, dit-il sans begayer, je les ai tous attrapes. Notre vin est vendu! Les Hollandais et les Belges portaient ce matin, je me suis promene sur la place, devant le auberge, en ayant l'air de betiser. Chose, que tu connais, est venu a moi. Les proprietaires de tous les bons vignobles gardent leur recolte et veulent attendre, je ne les en ai pas empaches. Notre Belge etait desespere. J'ai vu cela. Affaire faite, il prend notre recolte a deux cents francs la piece, moitie comptant. Je suis paye en or. Les billets sont faits, voila six louis pour toi. Dans trois mois, les vins baisseront.

Ces derniers mots furent prononces d'un ton calme, mais si profondement ironique, que les gens de Saumur, groupes en ce moment sur la place et aneantis par la nouvelle de la vente que venait de faire Grandet, en auraient fremi s'ils les eussent entendus. Une peur panique eut fait tomber les vins de cinquante pour cent.

—Vous avez mille pieces cette annee, mon pere? dit Eugenie.

—Oui, *fifille*.

Ce mot etait l'expression superlative de la joie du vieux tonnelier.

—Cela fait deux cent mille pieces de vingt sous.

—Oui, mademoiselle Grandet.

—Eh! bien, mon pere, vous pouvez facilement secourir Charles.

L'etonnement, la colere, la stupefaction de Balthazar en apercevant le *Mane-Tekel-Phares* ne sauraient se comparer au froid courroux de Grandet qui, ne pensant plus a son neveu, le retrouvait loge au coeur et dans les calculs de sa fille.

—Ah! ca, depuis que ce mirliflor a mis le pied dans *ma* maison, tout y va de travers. Vous vous donnez des airs d'acheter des dragees, de faire des noces et des festins. Je ne veux pas de ces choses-la. Je sais, a mon age, comment je dois me conduire, peut-etre! D'ailleurs je n'ai de lecons a prendre ni de ma fille ni de personne. Je ferai pour mon neveu ce qu'il sera convenable de faire, vous n'avez pas a y fourrer le nez. Quant a toi, Eugenie, ajouta-t-il en se tournant vers elle, ne m'en parle plus, sinon je t'envoie a l'abbaye de Noyers avec Nanon voir si j'y suis; et pas plus tard que demain, si tu bronches. Ou est-il donc, ce garcon, est-il descendu?

—Non, mon ami, repondit madame Grandet.

—Eh! bien, que fait-il donc?

—Il pleure son pere, repondit Eugenie.

Grandet regarda sa fille sans trouver un mot a dire. Il etait un peu pere, lui. Apres avoir fait un ou deux tours dans la salle, il monta promptement a son cabinet pour y mediter un placement dans les fonds publics. Ses deux mille arpents de foret coupes a blanc lui avaient donne six cent mille francs; en joignant a cette somme l'argent de ses peupliers, ses revenus de l'annee derniere et de l'annee courante, outre les deux cent mille francs du marche qu'il venait de conclure, il pouvait faire une masse de neuf cent mille francs. Les vingt pour cent a gagner en peu de temps sur les rentes, qui etaient a 80 francs, le tentaient. Il chiffra sa speculation sur le journal ou la mort de son frere etait annoncee, en entendant, sans les ecouter, les gemittements de son neveu. Nanon vint cogner au mur pour inviter son maitre a descendre: le diner etait servi. Sous la voute et a la derniere marche de l'escalier, Grandet disait en lui-meme:

—Puisque je toucherai mes interets a huit, je ferai cette affaire. En deux ans, j'aurai quinze cent mille francs que je retirerai de Paris en bon or.

—Eh! bien, ou donc est mon neveu?

—Il dit qu'il ne veut pas manger, repondit Nanon. Ca n'est pas sain.

—Autant d'economise, lui replica son maitre.

—Dame, *voui*, dit-elle.

—Bah! il ne pleurera pas toujours. La faim chasse le loup hors du bois.

Le diner fut etrangement silencieux.

—Mon bon ami, dit madame Grandet lorsque la nappe fut otee, il faut que nous prenions le deuil.

—En verite, madame Grandet, vous ne savez quoi vous inventer pour depenser de l'argent. Le deuil est dans le coeur et non dans les habits.

—Mais le deuil d'un frere est indispensable, et l'Eglise nous ordonne de ...

—Achetez votre deuil sur vos six louis. Vous me donnerez un crepe, cela me suffira.

Eugenie leva les yeux au ciel sans mot dire. Pour la premiere fois dans sa vie, ses genereux penchants endormis, comprimés, mais subitement eveilles, etaient a tout moment froisses. Cette soiree fut semblable en apparence a mille soirees de leur existence monotone, mais ce fut certes la plus horrible. Eugenie travailla sans lever la tete, et ne se servit point du necessaire que Charles avait dedaigne la veille. Madame Grandet tricota ses manches. Grandet tourna ses pouces pendant quatre heures, abime dans des calculs dont les resultats devaient, le lendemain, etonner Saumur. Personne ne vint, ce jour-la, visiter la famille. En ce moment, la ville entiere retentissait du tour de force de Grandet, de la faillite de son frere et de l'arrivee de son neveu. Pour obeir au besoin de bavarder sur leurs interets communs, tous les proprietaires de vignobles des hautes et moyennes societes de Saumur etaient chez monsieur des Grassins, ou se fulminerent de terribles imprecations contre l'ancien maire. Nanon filait, et le bruit de son rouet fut la seule voix qui se fit entendre sous les planchers grisatres de la salle.

—Nous n'usons point nos langues, dit-elle en montrant ses dents blanches et grosses comme des amandes pelees.

—Ne faut rien user, repondit Grandet en se reveillant de ses meditations. Il se voyait en perspective huit millions dans trois ans, voguait sur cette longue nappe d'or.

—Couchons-nous. J'irai dire bonsoir a mon neveu pour tout le monde, et voir s'il veut prendre quelque chose.

Madame Grandet resta sur le palier du premier etage pour entendre la conversation qui allait avoir lieu entre Charles et le bonhomme. Eugenie, plus hardie que sa mere, monta deux marches.

—He! bien, mon neveu, vous avez du chagrin. Oui, pleurez, c'est naturel. Un pere est un pere. Mais faut prendre notre mal en patience. Je m'occupe de vous pendant que vous pleurez. Je suis un bon parent, voyez-vous. Allons, du courage. Voulez-vous boire un petit verre de vin? Le vin ne coute rien a Saumur, on y offre du vin comme dans les Indes une tasse de the.

—Mais, dit Grandet en continuant, vous etes sans lumiere. Mauvais, mauvais! faut voir clair a ce que l'on fait. Grandet marcha vers la cheminee.

—Tiens! s'ecria-t-il, voila de la bougie. Ou diable a-t-on peche de la bougie? Les garces demoliraient le plancher de ma maison pour cuire des oeufs a ce garçon-la.

En entendant ces mots, la mere et la fille rentrerent dans leurs chambres et se fourrerent dans leurs lits avec la celerite de souris effrayees qui rentrent dans leurs trous.

—Madame Grandet, vous avez donc un tresor? dit l'homme en entrant dans la chambre de sa femme.

—Mon ami, je fais mes prieres, attendez, repondit d'une voix alteree la pauvre mere.

—Que le diable emporte ton bon Dieu! repliqua Grandet en grommelant.

Les avarés ne croient point a une vie a venir, le present est tout pour eux. Cette reflexion jette une horrible clarte sur l'epoque actuelle, ou, plus qu'en aucun autre temps, l'argent domine les lois, la politique et les moeurs. Institutions, livres, hommes et doctrines, tout conspire a miner la croyance d'une vie future sur laquelle l'edifice social est appuye depuis dix-huit cents ans. Maintenant le cercueil est une transition peu

redoutée. L'avenir, qui nous attendait par delà le requiem, a été transposé dans le présent. Arriver *per fas et nefas* au paradis terrestre du luxe et des jouissances vaniteuses, pétrifier son cœur et se macérer le corps en vue de possessions passagères, comme on souffrait jadis le martyr de la vie en vue de biens éternels, est la pensée générale! pensée d'ailleurs écrite partout, jusque dans les lois, qui demandent au législateur: Que payes-tu? au lieu de lui dire: Que penses-tu? Quand cette doctrine aura passé de la bourgeoisie au peuple, que deviendra le pays?

—Madame Grandet, as-tu fini? dit le vieux tonnelier.

—Mon ami, je prie pour toi.

—Très bien! bonsoir. Demain matin, nous causerons.

La pauvre femme s'endormit comme l'écolier qui, n'ayant pas appris ses leçons, craint de trouver à son réveil le visage irrité du maître. Au moment où, par frayeur, elle se roulait dans ses draps pour ne rien entendre, Eugénie se coula près d'elle, en chemise, pieds nus, et vint la baiser au front.

—Oh! bonne mère, dit-elle, demain, je lui dirai que c'est moi.

—Non, il t'enverrait à Noyers. Laisse-moi faire, il ne me mangera pas.

—Entends-tu, maman?

—Quoi?

—He! bien, *il* pleure toujours.

—Va donc te coucher, ma fille. Tu gagneras froid aux pieds. Le carreau est humide.

Ainsi se passa la journée solennelle qui devait peser sur toute la vie de la riche et pauvre héritière dont le sommeil ne fut plus aussi complet ni aussi pur qu'il l'avait été jusqu'alors. Assez souvent certaines actions de la vie humaine paraissent, littéralement parlant, invraisemblables, quoique vraies. Mais ne serait-ce pas qu'on omet presque toujours de répandre sur nos déterminations spontanées une sorte de lumière psychologique, en n'expliquant pas les raisons mystérieusement conçues qui les ont nécessitées? Peut-être la profonde passion d'Eugénie devrait-elle être analysée dans ses fibrilles les plus délicates; car elle devint, diraient quelques railleurs, une maladie, et influença toute son existence. Beaucoup de gens aiment mieux nier les dénouements, que de mesurer la force des liens, des nœuds, des attaches qui soudent secrètement un fait à un autre dans l'ordre moral. Ici donc le passé d'Eugénie servira, pour les observateurs de la nature humaine, de garantie à la naïveté de son irreflexion et à la soudaineté des effusions de son âme. Plus sa vie avait été tranquille, plus vivement la pitié féminine, le plus ingénieux des sentiments, se déploya dans son âme. Aussi, troublée par les événements de la journée, s'éveilla-t-elle, à plusieurs reprises, pour écouter son cousin, croyant en avoir entendu les soupirs qui depuis la veille lui retentissaient au cœur. Tantôt elle le voyait expirant de chagrin, tantôt elle le revait mourant de faim. Vers le matin, elle entendit certainement une terrible exclamation. Aussitôt elle se vêtit, et accourut au petit jour, d'un pied léger, auprès de son cousin qui avait laissé sa porte ouverte. La bougie avait brûlé dans la bobeche du flambeau. Charles, vaincu par la nature, dormait habillé, assis dans un fauteuil, la tête renversée sur le lit; il revait comme revent les gens qui ont l'estomac vide. Eugénie put pleurer à son aise; elle put admirer ce jeune et beau visage, marbré par la douleur, ces yeux gonflés par les larmes, et qui tout endormis semblaient encore verser des pleurs. Charles devina sympathiquement la présence d'Eugénie, il ouvrit les yeux, et la vit attendrie.

—Pardonne-moi, ma cousine, dit-il, ne sachant évidemment ni l'heure qu'il était ni le lieu où il se trouvait.

—Il y a des coeurs qui vous entendent ici, mon cousin, et nous avons cru que vous aviez besoin de quelque chose. Vous devriez vous coucher, vous vous fatiguez en restant ainsi.

—Cela est vrai.

—He! bien, adieu.

Elle se sauva, honteuse et heureuse d'être venue. L'innocence ose seule de telles hardiesses. Instruite, la Vertu calcule aussi bien que le Vice. Eugenie, qui, pres de son cousin, n'avait pas tremble, put a peine se tenir sur ses jambes quand elle fut dans sa chambre. Son ignorante vie avait cesse tout a coup, elle raisonna, se fit mille reproches. Quelle idee va-t-il prendre de moi? Il croira que je l'aime. C'était precisement ce qu'elle desirait le plus de lui voir croire. L'amour franc a sa prescience et sait que l'amour excite l'amour. Quel evenement pour cette jeune fille solitaire, d'être ainsi entree furtivement chez un jeune homme! N'y a-t-il pas des pensees, des actions qui, en amour, equivalent, pour certaines ames, a de saintes fiancailles! Une heure apres, elle entra chez sa mere, et l'habilla suivant son habitude. Puis elles vinrent s'asseoir a leurs places devant la fenetre et attendirent Grandet avec cette anxiété qui glace le coeur ou l'échauffe, le serre ou le dilate suivant les caracteres, alors que l'on redoute une scene, une punition; sentiment d'ailleurs si naturel, que les animaux domestiques l'éprouvent au point de crier pour le faible mal d'une correction, eux qui se taisent quand ils se blessent par inadvertance. Le bonhomme descendit, mais il parla d'un air distrait a sa femme, embrassa Eugenie, et se mit a table sans paraître penser a ses menaces de la veille.

—Que devient mon neveu? l'enfant n'est pas genant.

—Monsieur, il dort, repondit Nanon.

—Tant mieux, il n'a pas besoin de bougie, dit Grandet d'un ton goguenard.

Cette clemence insolite, cette amere gaiete frapperent madame Grandet qui regarda son mari fort attentivement. Le bonhomme ... Ici peut-être est-il convenable de faire observer qu'en Touraine, en Anjou, en Poitou, dans la Bretagne, le mot bonhomme, deja souvent employe pour designer Grandet, est decerne aux hommes les plus cruels comme aux plus bonasses, aussitot qu'ils sont arrives a un certain age. Ce titre ne prejugé rien sur la mansuetude individuelle. Le bonhomme, donc, prit son chapeau, ses gants, et dit:

—Je vais muser sur la place pour rencontrer nos Cruchot.

—Eugenie, ton pere a deciderement quelque chose.

En effet, peu dormeur, Grandet employait la moitie de ses nuits aux calculs preliminaires qui donnaient a ses vues, a ses observations, a ses plans, leur etonnante justesse et leur assuraient cette constante reussite de laquelle s'emeillaient les Saumurois. Tout pouvoir humain est un compose de patience et de temps. Les gens puissants veulent et veillent. La vie de l'avare est un constant exercice de la puissance humaine mise au service de la personnalite. Il ne s'appuie que sur deux sentiments: l'amour-propre et l'interet; mais l'interet etant en quelque sorte l'amour-propre solide et bien entendu, l'attestation continue d'une superiorite reelle, l'amour-propre et l'interet sont deux parties d'un meme tout, l'egoisme. De la vient peut-être la prodigieuse curiosite qu'excitent les avarés habilement mis en scene. Chacun tient par un fil a ces personnages qui s'attaquent a tous les sentiments humains, en les resumant tous. Ou est l'homme sans desir, et quel desir social se resoudra sans argent? Grandet avait bien reellement quelque chose, suivant l'expression de sa femme. Il se rencontrait en lui, comme chez tous les avarés, un persistant besoin de jouer une partie avec les autres hommes, de leur gagner legalement leurs ecus. Imposer autrui, n'est-ce pas faire acte de pouvoir, se donner perpetuellement le droit de mepriser ceux qui, trop faibles, se laissent ici-bas devorer? Oh! qui a bien compris l'agneau paisiblement couche aux pieds de Dieu, le plus touchant embleme de toutes les victimes terrestres,

celui de leur avenir, enfin la Souffrance et la Faiblesse glorifiees? Cet agneau, l'avare le laisse s'engraisser, il le parque, le tue, le cuit, le mange et le meprise. La pasture des avares se compose d'argent et de dedain. Pendant la nuit, les idees du bonhomme avaient pris un autre cours: de la, sa clemence. Il avait ourdi une trame pour se moquer des Parisiens, pour les tordre, les rouler, les petrir, les faire aller, venir, suer, esperer, palir; pour s'amuser d'eux, lui, ancien tonnelier au fond de sa salle grise, en montant l'escalier vermoulu de sa maison de Saumur. Son neveu l'avait occupe. Il voulait sauver l'honneur de son frere mort sans qu'il en coutat un sou ni a son neveu ni a lui. Ses fonds allaient etre places pour trois ans, il n'avait plus qu'a gerer ses biens, il fallait donc un aliment a son activite malicieuse et il l'avait trouve dans la faillite de son frere. Ne se sentant rien entre les pattes a pressurer, il voulait concasser les Parisiens au profit de Charles, et se montrer excellent frere a bon marche. L'honneur de la famille entrait pour si peu de chose dans son projet, que sa bonne volonte doit etre comparee au besoin qu'eprouvent les joueurs de voir bien jouer une partie dans laquelle ils n'ont pas d'enjeu. Et les Cruchot lui etaient necessaires, et il ne voulait pas les aller chercher, et il avait decide de les faire arriver chez lui, et d'y commencer ce soir meme la comedie dont le plan venait d'etre concu, afin d'etre le lendemain, sans qu'il lui en coutat un denier, l'objet de l'admiration de sa ville. *Promesses d'avare, serments d'amour* En l'absence de son pere, Eugenie eut le bonheur de pouvoir s'occuper ouvertement de son bien-aime cousin, d'epancher sur lui sans crainte les tresors de sa pitie, l'une des sublimes superiorites de la femme, la seule qu'elle veuille faire sentir, la seule qu'elle pardonne a l'homme de lui laisser prendre sur lui. Trois ou quatre fois, Eugenie alla ecouter la respiration de son cousin; savoir s'il dormait, s'il se reveillait; puis, quand il se leva, la creme, le cafe, les oeufs, les fruits, les assiettes, le verre, tout ce qui faisait partie du déjeuner, fut pour elle l'objet de quelque soin. Elle grimpa lestement dans le vieil escalier pour ecouter le bruit que faisait son cousin. S'habillait-il? pleurait-il encore? Elle vint jusqu'a la porte.

—Mon cousin?

—Ma cousine.

—Voulez-vous déjeuner dans la salle ou dans votre chambre?

—Ou vous voudrez.

—Comment vous trouvez-vous?

—Ma chere cousine, j'ai honte d'avoir faim.

Cette conversation a travers la porte etait pour Eugenie tout un episode de roman.

—Eh! bien, nous vous apporterons a déjeuner dans votre chambre, afin de ne pas contrarier mon pere. Elle descendit dans la cuisine avec la legerete d'un oiseau.

—Nanon, va donc faire sa chambre.

Cet escalier si souvent monte, descendu, ou retentissait le moindre bruit, semblait a Eugenie avoir perdu son caractere de vetuste; elle le voyait lumineux, il parlait, il etait jeune comme elle, jeune comme son amour auquel il servait. Enfin sa mere, sa bonne et indulgente mere, voulut bien se preter aux fantaisies de son amour, et lorsque la chambre de Charles fut faite, elles allerent toutes deux tenir compagnie au malheureux: la charite chretienne n'ordonnait-elle pas de le consoler? Ces deux femmes puiserent dans la religion bon nombre de petits sophismes pour se justifier leurs deportements. Charles Grandet se vit donc l'objet des soins les plus affectueux et les plus tendres. Son coeur endolori sentit vivement la douceur de cette amitie veloutee, de cette exquise sympathie, que ces deux ames toujours contraintes surent deployer en se trouvant libres un moment dans la region des souffrances, leur sphere naturelle. Autorisee par la parente, Eugenie se mit a ranger le linge, les objets de toilette que son cousin avait apportés, et put s'merveiller a son aise de chaque luxueuse

babiole, des colifichets d'argent, d'or travaille qui lui tombaient sous la main, et qu'elle tenait longtemps sous pretexte de les examiner. Charles ne vit pas sans un attendrissement profond l'interet genereux que lui portaient sa tante et sa cousine; il connaissait assez la societe de Paris pour savoir que dans sa position il n'y eut trouve que des coeurs indifferents ou froids. Eugenie lui apparut dans toute la splendeur de sa beaute speciale.

Il admira des lors l'innocence de ces moeurs dont il se moquait la veille. Aussi, quand Eugenie prit des mains de Nanon le bol de faience plein de cafe a la creme pour le lui servir avec toute l'ingenuite du sentiment, et en lui jetant un bon regard, ses yeux se mouillerent-ils de larmes, il lui prit la main et la baisa.

—He! bien, qu'avez-vous encore? demanda-t-elle.

—C'est des larmes de reconnaissance, repondit-il. Eugenie se tourna brusquement vers la cheminee pour prendre les flambeaux.

—Nanon, tenez, emportez, dit-elle.

Quand elle regarda son cousin, elle etait bien rouge encore, mais au moins ses regards purent mentir et ne pas peindre la joie excessive qui lui inondait le coeur; mais leurs yeux exprimerent un meme sentiment, comme leurs ames se fondirent dans une meme pensee: l'avenir etait a eux. Cette douce emotion fut d'autant plus delicieuse pour Charles au milieu de son immense chagrin, qu'elle etait moins attendue. Un coup de marteau rappela les deux femmes a leurs places. Par bonheur, elles purent redescendre assez rapidement l'escalier pour se trouver a l'ouvrage quand Grandet entra; s'il les eut rencontrees sous la voute, il n'en aurait pas fallu davantage pour exciter ses soupcons. Apres le dejeuner, que le bonhomme fit sur le pouce, le garde, auquel l'indemnité promise n'avait pas encore ete donnee, arriva de Froidfond, d'ou il apportait un lievre, des perdreaux tues dans le parc, des anguilles et deux brochets dus par les meuniers.

—Eh! eh! ce pauvre Cornoiller, il vient comme maree en careme. Est-ce bon a manger, ca?

—Oui, mon cher genereux monsieur, c'est tue depuis deux jours.

—Allons, Nanon, haut le pied, dit le bonhomme. Prends-moi cela, ce sera pour le diner, je regale deux Cruchot.

Nanon ouvrit des yeux betes et regarda tout le monde.

—Eh! bien, dit-elle, ou que je trouverai du lard et des epices?

—Ma femme, dit Grandet, donne six francs a Nanon, et fais-moi souvenir d'aller a la cave chercher du bon vin.

—Eh! bien, donc, monsieur Grandet, reprit le garde qui avait prepare sa harangue afin de faire decider la question de ses appointements, monsieur Grandet ...

—Ta, ta, ta, dit Grandet, je sais ce que tu veux dire, tu es un bon diable, nous verrons cela demain, je suis trop presse aujourd'hui.

—Ma femme, donne-lui cent sous, dit-il a madame Grandet.

Il decampa. La pauvre femme fut trop heureuse d'acheter la paix pour onze francs. Elle savait que Grandet se taisait pendant quinze jours, apres avoir ainsi repris, piece a piece, l'argent qu'il lui donnait.

—Tiens, Cornoiller, dit-elle en lui glissant dix francs dans la main, quelque jour nous reconnaitrons tes services.

Cornoiller n'eut rien a dire. Il partit.

—Madame, dit Nanon, qui avait mis sa coiffe noire et pris son panier, je n'ai besoin que de trois francs, gardez le reste. Allez, ca ira tout de meme.

—Fais un bon diner, Nanon, mon cousin descendra, dit Eugenie.

—Decidement, il se passe ici quelque chose d'extraordinaire, dit madame Grandet. Voici la troisieme fois que, depuis notre mariage, ton pere donne a diner.

Vers quatre heures, au moment ou Eugenie et sa mere avaient fini de mettre un couvert pour six personnes, et ou le maitre du logis avait monte quelques bouteilles de ces vins exquis que conservent les provinciaux avec amour, Charles vint dans la salle. Le jeune homme etait pale. Ses gestes, sa contenance, ses regards et le son de sa voix eurent une tristesse pleine de grace. Il ne jouait pas la douleur, il souffrait veritablement, et le voile etendu sur ses traits par la peine lui donnait cet air interessant qui plait tant aux femmes. Eugenie l'en aimait bien davantage. Peut-etre aussi le malheur l'avait-il rapproche d'elle. Charles n'etait plus ce riche et beau jeune homme place dans une sphere inabordable pour elle; mais un parent plonge dans une effroyable misere. La misere enfante l'egalite. La femme a cela de commun avec l'ange que les etres souffrants lui appartiennent. Charles et Eugenie s'entendirent et se parlerent des yeux seulement; car le pauvre dandy dechu, l'orphelin se mit dans un coin, s'y tint muet, calme et fier; mais, de moment en moment, le regard doux et caressant de sa cousine venait luire sur lui, le contraignait a quitter ses tristes pensees, a s'elancer avec elle dans les champs de l'Esperance et de l'Avenir ou elle aimait a s'engager avec lui. En ce moment, la ville de Saumur etait plus emue du diner offert par Grandet aux Cruchot qu'elle ne l'avait ete la veille par la vente de sa recolte qui constituait un crime de haute trahison envers le vignoble. Si le politique vigneron eut donne son diner dans la meme pensee qui coula la queue au chien d'Alcibiade, il aurait ete peut-etre un grand homme; mais trop superieur a une ville de laquelle il se jouait sans cesse, il ne faisait aucun cas de Saumur. Les des Grassins apprirent bientot la mort violente et la faillite probable du pere de Charles, ils resolurent d'aller des le soir meme chez leur client afin de prendre part a son malheur et lui donner des signes d'amitie, tout en s'informant des motifs qui pouvaient l'avoir determine a inviter, en semblable occurrence, les Cruchot a diner. A cinq heures precises, le president G. de Bonfons et son oncle le notaire arriverent endimanches jusqu'aux dents. Les convives se mirent a table et commencerent par manger notablement bien. Grandet etait grave, Charles silencieux, Eugenie muette, madame Grandet ne parla pas plus que de coutume, en sorte que ce diner fut un veritable repas de condoleance. Quand on se leva de table, Charles dit a sa tante et a son oncle:

—Permettez-moi de me retirer. Je suis oblige de m'occuper d'une longue et triste correspondance.

—Faites, mon neveu.

Lorsque apres son depart le bonhomme put presumer que Charles ne pouvait rien entendre, et devait etre plonge dans ses ecritures, il regarda sournoisement sa femme.

—Madame Grandet, ce que nous avons a dire serait du latin pour vous, il est sept heures et demie, vous devriez allez vous serrer dans votre portefeuille. Bonne nuit, ma fille.

Il embrassa Eugenie, et les deux femmes sortirent. La commenca la scene ou le pere Grandet, plus qu'en aucun autre moment de sa vie, employa l'adresse qu'il avait acquise dans le commerce des hommes, et qui lui valait souvent, de la part de ceux dont il mordait un peu trop rudement la peau, le surnom de *vieux chien*. Si le maire de Saumur eut porte son ambition plus haut, si d'heureuses circonstances, en le faisant arriver vers les

spheres superieures de la Societe, l'eussent envoye dans les congres ou se traitaient les affaires des nations, et qu'il s'y fut servi du genie dont l'avait dote son interet personnel, nul doute qu'il n'y eut ete glorieusement utile a la France. Neanmoins, peut-etre aussi serait-il egalement probable que, sorti de Saumur, le bonhomme n'aurait fait qu'une pauvre figure. Peut-etre en est-il des esprits comme de certains animaux, qui n'engendrent plus transplantés hors des climats ou ils naissent.

—Mon ... on ... on ... on ... sieur le pre ... pre ... pre ... president, vouououous di ... di ... di ... disiiieez que la faaaaiillite ...

Le bredouillement affecte depuis si longtemps par le bonhomme et qui passait pour naturel, aussi bien que la surdité dont il se plaignait par les temps de pluie, devint, en cette conjoncture, si fatigant pour les deux Cruchot, qu'en écoutant le vigneron ils grimacaient à leur insu, en faisant des efforts comme s'ils voulaient achever les mots dans lesquels il s'empêtrait à plaisir. Ici, peut-être, devient-il nécessaire de donner l'histoire du begayement et de la surdité de Grandet. Personne, dans l'Anjou, n'entendait mieux et ne pouvait prononcer plus nettement le français angevin que le ruse vigneron. Jadis, malgré toute sa finesse, il avait été dupe par un Israélite qui, dans la discussion, appliquait sa main à son oreille en guise de cornet, sous prétexte de mieux entendre, et baragouinait si bien en cherchant ses mots, que Grandet, victime de son humanité, se crut obligé de suggérer à ce malin Juif les mots et les idées que paraissait chercher le Juif, d'achever lui-même les raisonnements dudit Juif, de parler comme devait parler le damné Juif, d'être enfin le Juif et non Grandet. Le tonnelier sortit de ce combat bizarre, ayant conclu le seul marché dont il ait eu à se plaindre pendant le cours de sa vie commerciale. Mais s'il y perdit pécuniairement parlant, il y gagna moralement une bonne leçon, et, plus tard, il en recueillit les fruits. Aussi le bonhomme finit-il par bénir le Juif qui lui avait appris l'art d'impatiser son adversaire commercial; et, en l'occupant à exprimer sa pensée, de lui faire constamment perdre de vue la sienne. Or, aucune affaire n'exigea, plus que celle dont il s'agissait, l'emploi de la surdité, du bredouillement, et des ambages incompréhensibles dans lesquels Grandet enveloppait ses idées. D'abord, il ne voulait pas endosser la responsabilité de ses idées; puis, il voulait rester maître de sa parole, et laisser en doute ses véritables intentions.

—Monsieur de Bon ... Bon ... Bonfons ... Pour la seconde fois, depuis trois ans, Grandet nommait Cruchot neveu monsieur de Bonfons. Le président put se croire choisi pour gendre par l'artificieux bonhomme.

—Vouououous di ... di ... di ... disiez donc que les faiiillites peu ... peu ... peu ... peuvent, dandans ce ... certains cas, être empê ... pe ... pe ... chées pa ... par ...

—Par les tribunaux de commerce eux-mêmes. Cela se voit tous les jours, dit monsieur C. de Bonfons enfourchant l'idée du père Grandet ou croyant la deviner et voulant affectueusement la lui expliquer. Écoutez?

—J'écoute, répondit humblement le bonhomme en prenant la malicieuse contenance d'un enfant qui rit intérieurement de son professeur tout en paraissant lui prêter la plus grande attention.

—Quand un homme considérable et considère, comme l'était, par exemple, défunt monsieur votre frère à Paris ...

—Mon ... on frère, oui.

—Est menacé d'une déconfiture ...

—Caaaa s'appelle de, de, déconfiture?

—Oui. Que sa faillite devient imminente, le tribunal de commerce, dont il est justiciable (suivez bien), à la faculté, par un jugement, de nommer, à sa maison de commerce, des liquidateurs. Liquidier n'est pas faire

faillite, comprenez-vous? En faisant faillite, un homme est deshonoré; mais en liquidant, il reste honnête homme.

—C'est bien di, di, di, différent, si caaa ne cou, ou, ou, ou, oute pas, pas, pas plus cher, dit Grandet.

—Mais une liquidation peut encore se faire, même sans le secours du tribunal de commerce. Car, dit le président en humant sa prise de tabac, comment se déclare une faillite?

—Oui, je n'y ai jamais pen, pen, pen, pense, répondit Grandet.

—Premièrement, reprit le magistrat, par le dépôt du bilan au greffe du tribunal, que fait le négociant lui-même, ou son fondé de pouvoirs, dûment enregistré. Deuxièmement, à la requête des créanciers. Or, si le négociant ne dépose pas de bilan, si aucun créancier ne requiert du tribunal un jugement qui déclare le susdit négociant en faillite, qu'arriverait-il?

—Oui, i, i, voy, voy ... ons.

—Alors la famille du décédé, ses représentants, son hoirie; ou le négociant, s'il n'est pas mort; ou ses amis, s'il est caché, liquident. Peut-être voulez-vous liquider les affaires de votre frère? demanda le président.

—Ah! Grandet, s'écria le notaire, ce serait bien. Il y a de l'honneur au fond de nos provinces. Si vous sauviez votre nom, car c'est votre nom, vous seriez un homme ...

—Sublime, dit le président en interrompant son oncle.

—Certainement, répliqua le vieux vigneron mon, mon ffr, fr, frère se no, no, ne noommait Grandet tou ... Out comme moi. Ce, ce, c'es, c'est sur et certain. Je, je, je ne ne dis pa pas non. Et, et, et, cette li, li, li, liquidation pou, pou, pourrait dans touous lles cas, être sooons tous lles ra, ra, rapports très avanvantatageuse aux in, in, in, intérêts de mon ne, ne, neveu, que j'ai, j'ai, j'aime. Mais faut voir. Je ne ce, ce, ce, connais pas lles malins de Paris. Je ... suis à Sau, au, aumur, moi, voyez-vous! Mes proovins! mes fooosses, et, en, enfin j'ai mes aaaffaires. Je n'ai jamais fait de bi, bi, billets. Qu'est-ce qu'un billet? J'en, j'en, j'en ai beau, beaucoup reçu, je n'en ai jamais si, si, signe ... C, a, aaa se ssse touche, ça s'essscoomppte. Voilla tooout ce qu, qu, que je sais. J'ai en, en, en, entendu di, di, dire qu'ooooon pou, ou, ouvait rachechecheter les bi, bi, bi ...

—Oui, dit le président. L'on peut acquérir les billets sur la place, moyennant tant pour cent. Comprenez-vous?

Grandet se fit un cornet de sa main, l'appliqua sur son oreille, et le président lui répéta sa phrase.

—Mais, répondit le vigneron, il y a ddddonc à boire et à manger dan, dans tout cela. Je, je, je ne sais rien, à mon aage, de toooutes ce, ce, ces chooses-la. Je doi, dois re, ester i, i, ici pour ve, ve, veiller au grain. Le grain, s'aama, masse, et c'e, c'e, c'est aaavec le grain qu'on pai, paye. Aavant, tout, faut, ve, ve, veiller aux, aux re, re, récoltes. J'ai des aaaffaires ma, ma, majeures à Froidfond et des inte, te, teressantes. Je ne puis pas a, a, abandonner ma, ma, ma, maison pooor des *em, em, embrrrrrououillllami gentes* de, de, de tooous les di, diabolles, ou je ne coomppe, prends rien. Voous dites que, que je devrais, pour li, li, li, liquider, pour arrêter la déclaration de faillite, être à Paris. On ne peut pas se troou, ouvrir à la fois en, en, en deux endroits, à moins d'être pe, pe, pe, petit oiseau ... Et ...

—Et, je vous entends, s'écria le notaire. Eh! bien, mon vieil, ami, vous avez des amis, de vieux amis, capables de dévouement pour vous.

—Allons donc, pensait en lui-même le vigneron, décidez-vous donc!

—Et si quelqu'un partait pour Paris, y cherchait le plus fort créancier de votre frère Guillaume, lui disait ...

—Mi, min, minute, ici, reprit le bonhomme, lui disait. Quoi? Quelque, que cho, chooo, chose ce, ce, comme ça:

—Monsieur Grandet de Saumur pa, pa, par ci, monsieur Grandet, det, det de Saumur par là. Il aime son frère, il aime son ne, ne, neveu. Grandet est un bon pa, pa, parent, et il a de très bonnes intentions. Il a bien vendu sa re, re, récolte. Ne déclarez pas la fa, fa, fa, fa, faillite, aaassemblez-vous, no, no, nommez des li, li, liquidateurs. Aaalors Grandet ve, ee, erra. Vooous au, au, aurez ez bien davantage en liquidant qu'en lai, lai, laissant les gens de justice y mettre le ne, ne, nez ... Hein! pas vrai?

—Juste! dit le président.

—Parce que, voyez-vous, monsieur de Bon, Bon, Bon, fons, faut voir, avant de se de, décider. Qui ne, ne, ne, peut, ne, ne peut. En toute af, af, affaire ooonenereuse, poour ne pas se ru, ru, rui, ruiner, il faut connaître les ressources et les charges. Hein! pas vrai?

—Certainement, dit le président. Je suis d'avis, moi, qu'en quelques mois de temps l'on pourra racheter les créances pour une somme de, et payer intégralement par arrangement. Ha! ha! l'on mène les chiens bien loin en leur montrant un morceau de lard. Quand il n'y a pas eu de déclaration de faillite et que vous tenez les titres de créances, vous devenez blanc comme neige.

—Comme ne, ne, neige, repéta Grandet en refaisant un cornet de sa main. Je ne comprends pas la ne, ne, neige.

—Mais, cria le président, écoutez-moi donc, alors.

—J'e, j'e, j'écoute.

—Un effet est une marchandise qui peut avoir sa hausse et sa baisse. Ceci est une deduction du principe de Jeremie Bentham sur l'usure. Ce publiciste a prouvé que le préjugé qui frappait de réprobation les usuriers était une sottise.

—Ouais! fit le bonhomme.

—Attendu qu'en principe, selon Bentham, l'argent est une marchandise, et que ce qui représente l'argent devient également marchandise, reprit le président; attendu qu'il est notoire que, soumise aux variations habituelles qui régissent les choses commerciales, la marchandise— billet, portant telle ou telle signature, comme tel ou tel article, abonde ou manque sur la place, qu'elle est chère ou tombe à rien, le tribunal ordonne ... (tiens! que je suis bête, pardon), je suis d'avis que vous pourrez racheter votre frère pour vingt-cinq du cent.

—Vooous le no, no, no, nommez Je, Je, Je, Jeremie Ben ...

—Bentham, un Anglais.

—Ce Jeremie—la nous fera éviter bien des lamentations dans les affaires, dit le notaire en riant.

—Ces Anglais ont que, que, quelquefois du bon, bon sens, dit Grandet. Ainsi, se, se, se, selon Ben, Ben, Ben, Bentham, si les effets de mon frère ... va, va, va, va, valent ... ne valent pas. Si. Je, je, je, dis bien, n'est-ce

pas? Cela me paraît clair ... Les créanciers seraient ... Non, ne seraient pas. Je m'en, entends.

—Laissez-moi vous expliquer tout ceci, dit le président. En Droit, si vous possédez les titres de toutes les créances dues par la maison Grandet, votre frère ou ses héritiers ne doivent rien à personne. Bien.

—Bien, répéta le bonhomme.

—En équité, si les effets de votre frère se négocient (négocient, entendez-vous bien ce terme?) sur la place à tant pour cent de perte; si l'un de vos amis a passé par là; s'il les a rachetés, les créanciers n'ayant été contraints par aucune violence à les donner, la succession de feu Grandet de Paris se trouve loyalement quitte.

—C'est vrai, les affaires sont les affaires, dit le tonnelier. Cela poooooose ... Mais, néanmoins, vous comprenez, ne, ne, ne, ne, que c'est difficile ... Je, je, je n'ai pas d'argent, ni, ni, ni le temps, ni le temps, ni ...

—Oui, vous ne pouvez pas vous déranger. Hé! bien, je vous offre d'aller à Paris (vous me tiendriez compte du voyage, c'est une misère). J'y vois les créanciers, je leur parle, j'atterme, et tout s'arrange avec un supplément de paiement que vous ajoutez aux valeurs de la liquidation, afin de rentrer dans les titres de créances.

—Mais nous verrons cela, je ne, ne, ne peux pas, je, je, je ne veux pas m'en, en, en, engager sans, sans, que ... Qui, qui, qui, ne, ne peut, ne peut. Vous comprenez?

—Cela est juste.

—J'ai la tête ça, ça, cassée de ce que, que vous, vous m'a, a, a, avez de, de, déclique là. Voilà là, là, première fois de ma vie que je, je suis forcé de son, songer à de ...

—Oui, vous n'êtes pas jurisconsulte.

—Je, je suis un pau, pau, pauvre vigneron, et ne sais rien de ce que vous, vous, vous venez de dire; il faut, faut, faut que j'en, j'en, j'étudie ça.

—Hé! bien, reprit le président en se posant comme pour résumer la discussion.

—Mon neveu?... fit le notaire d'un ton de reproche en l'interrompant.

—Hé! bien, mon oncle, répondit le président.

—Laisse donc monsieur Grandet t'expliquer ses intentions. Il s'agit en ce moment d'un mandat important. Notre cher ami doit le définir congru ...

Un coup de marteau qui annonça l'arrivée de la famille des Grassins, leur entrée et leurs salutations empêchèrent Cruchot d'achever sa phrase. Le notaire fut content de cette interruption; déjà Grandet le regardait de travers, et sa loupe indiquait un orage intérieur; mais d'abord le prudent notaire ne trouvait pas convenable à un président de tribunal de première instance d'aller à Paris pour y faire capituler des créanciers et y prêter les mains à un tripotage qui froissait les lois de la stricte probité; puis, n'ayant pas encore entendu le père Grandet exprimant la moindre velléité de payer quoi que ce fut, il tremblait instinctivement de voir son neveu engagé dans cette affaire. Il profita donc du moment où les des Grassins entraient pour prendre le président par le bras et l'attirer dans l'embrasure de la fenêtre.

—Tu t'es bien suffisamment montre mon neveu; mais assez de devouement comme ca. L'envie d'avoir la fille t'aveugle. Diable! il n'y faut pas aller comme une corneille qui abat des noix. Laisse-moi maintenant conduire la barque, aide seulement a la manoeuvre. Est-ce bien ton role de compromettre ta dignite de magistrat dans une pareille ...

Il n'acheva pas; il entendait monsieur des Grassins disant au vieux tonnelier en lui tendant la main:

—Grandet nous avons appris l'affreux malheur arrive dans votre famille, le desastre de la maison Guillaume Grandet et la mort de votre frere; nous venons vous exprimer toute la part que nous prenons a ce triste evenement.

—Il n'y a d'autre malheur, dit le notaire en interrompant le banquier, que la mort de monsieur Grandet junior. Encore ne se serait-il pas tue s'il avait eu l'idee d'appeler son frere a son secours. Notre vieil ami qui a de l'honneur jusqu'au bout des ongles compte liquider les dettes de la maison Grandet de Paris. Mon neveu le president pour lui eviter les tracas d'une affaire tout judiciaire lui offre de partir sur-le-champ pour Paris afin de transiger avec les creanciers et les satisfaire convenablement.

Ces paroles confirmees par l'attitude du vigneron qui se caressait le menton surprirent etrangement les trois des Grassins qui pendant le chemin avaient medite tout a loisir de l'avarice de Grandet en l'accusant presque d'un fraticide.

—Ah! je le savais bien s'ecria le banquier en regardant sa femme. Que te disais-je en route, madame des Grassins? Grandet a de l'honneur jusqu'au bout des cheveux, et ne souffrira pas que son nom recoive la plus legere atteinte! L'argent sans l'honneur est une maladie. Il y a de l'honneur dans nos provinces! Cela est bien, tres bien Grandet. Je suis un vieux militaire, je ne sais pas deguiser ma pensee; je la dis rudement: cela est, mille tonnerres! sublime.

—Aalors llle su ... su ... sub ... sublime est bi ... bi ... bien cher, repondit le bonhomme pendant que le banquier lui secouait chaleureusement la main.

—Mais ceci, mon brave Grandet, n'en deplaise a monsieur le president, reprit des Grassins, est une affaire purement commerciale, et veut un negociant consomme. Ne faut-il pas se connaitre aux comptes de retour, debours, calculs d'interets? Je dois aller a Paris pour mes affaires, et je pourrais alors me charger de ...

—Nous verrions donc a ta ... ta ... tacher de nous aaaarranger tou ... tous deux dans les po ... po ... po ... possibilites relatives et sans m'en ... m'en ... m'engager a quelque chose que je ... je ... je ne vooooo ... oudrais pas faire, dit Grandet en begayant. Parce que, voyez-vous, monsieur le president me demandait naturellement les frais du voyage.

Le bonhomme ne bredouilla plus ces derniers mots.

—Eh! dit madame des Grassins, mais c'est un plaisir que d'etre a Paris. Je payerais volontiers pour y aller, moi.

Et elle fit un signe a son mari comme pour l'encourager a souffler cette commission a leurs adversaires coute que coute; puis elle regarda fort ironiquement les deux Cruchot, qui prirent une mine piteuse. Grandet saisit alors le banquier par un des boutons de son habit et l'attira dans un coin.

—J'aurais bien plus de confiance en vous que dans le president, lui dit-il. Puis il y a des anguilles sous roche, ajouta-t-il en remuant sa loupe. Je veux me mettre dans la rente; j'ai quelques milliers de francs de rente a faire acheter, et je ne veux placer qu'a quatre-vingts francs. Cette mecanique baisse, dit-on, a la fin des mois.

Vous vous connaissez a ca, pas vrai?

—Pardieu! Eh! bien, j'aurais donc quelques mille livres de rente a lever pour vous?

—Pas grand'chose pour commencer. *Motus!* Je veux jouer ce jeu-la sans qu'on n'en sache rien. Vous me concluriez un marche pour la fin du mois; mais n'en dites rien aux Cruchot, ca les taquinerait. Puisque vous allez a Paris, nous y verrons en meme temps, pour mon pauvre neveu, de quelle couleur sont les atouts.

—Voila qui est entendu. Je partirai demain en poste, dit a haute voix des Grassins, et je viendrai prendre vos dernieres instructions a ... a quelle heure?

—A cinq heures, avant le diner, dit le vigneron en se frottant les mains.

Les deux partis resterent encore quelques instants en presence.

Des Grassins dit apres une pause en frappant sur l'epaule de Grandet:

—Il fait bon avoir de bons parents comme ca ...

—Oui, oui, sans que ca paraisse, repondit Grandet, je suis un bon pa ... parent. J'aimais mon frere, et je le prouverai bien si si ca ne ne coute pas ...

—Nous allons vous quitter, Grandet, lui dit le banquier en l'interrompant heureusement avant qu'il n'achevat sa phrase. Si j'avance mon depart, il faut mettre en ordre quelques affaires.

—Bien, bien. Moi-meme, raa ... apport a ce que vouvous savez je je vais me rereretirer dans ma cham ... ambre des dedeliberations, comme dit le president Cruchot.

—Peste! je ne suis plus monsieur de Bonfons, pensa tristement le magistrat dont la figure prit l'expression de celle d'un juge ennuye par une plaidoirie.

Les chefs des deux familles rivales s'en allerent ensemble. Ni les uns ni les autres ne songeaient plus a la trahison dont s'etait rendu coupable Grandet le matin envers le pays vignoble, et se sonderent mutuellement, mais en vain, pour connaitre ce qu'ils pensaient sur les intentions reelles du bonhomme en cette nouvelle affaire.

—Venez-vous chez madame Dorsonval avec nous? dit des Grassins au notaire.

—Nous irons plus tard, repondit le president. Si mon oncle le permet, j'ai promis a mademoiselle de Gribeaucourt de lui dire un petit bonsoir, et nous nous y rendrons d'abord.

—Au revoir donc, messieurs, dit madame des Grassins. Et, quand les des Grassins furent a quelques pas des deux Cruchot, Adolphe dit a son pere:

—Ils fument joliment, hein?

—Tais-toi donc, mon fils, lui repliqua sa mere, ils peuvent encore nous entendre. D'ailleurs ce que tu dis n'est pas de bon gout et sent l'Ecole de Droit.

—Eh! bien, mon oncle, s'ecria le magistrat quand il vit les des Grassins eloignes, j'ai commence par etre le president de Bonfons, et j'ai fini par etre tout simplement un Cruchot.

—J'ai bien vu que ca te contrariait; mais le vent etait aux des Grassins. Es-tu bete, avec tout ton esprit?... Laisse-les s'embarquer sur un *nous verrons* du pere Grandet, et tiens-toi tranquille, mon petit: Eugenie n'en sera pas moins ta femme.

En quelques instants la nouvelle de la magnanime resolution de Grandet se repandit dans trois maisons a la fois, et il ne fut plus question dans toute la ville que de ce devouement fraternel. Chacun pardonnait a Grandet sa vente faite au mepris de la foi juree entre les proprietaires, en admirant son honneur, en vantant une generosite dont on ne le croyait pas capable. Il est dans le caractere francais de s'enthousiasmer, de se colerer, de se passionner pour le meteore du moment, pour les batons flottants de l'actualite. Les etres collectifs, les peuples, seraient-ils donc sans memoire?

Quand le pere Grandet eut ferme sa porte, il appela Nanon.

—Ne lache pas le chien et ne dors pas, nous avons a travailler ensemble. A onze heures Cornoiller doit se trouver a ma porte avec le berlingot de Froidfond. Ecoute-le venir afin de l'empecher de cogner, et dis-lui d'entrer tout bellement. Les lois de police defendent le tapage nocturne. D'ailleurs le quartier n'a pas besoin de savoir que je vais me mettre en route.

Ayant dit, Grandet remonta dans son laboratoire, ou Nanon l'entendit remuant, fouillant, allant, venant, mais avec precaution. Il ne voulait evidemment reveiller ni sa femme ni sa fille, et surtout ne point exciter l'attention de son neveu, qu'il avait commence par maudire en apercevant de la lumiere dans sa chambre. Au milieu de la nuit, Eugenie, preoccupee de son cousin, crut avoir entendu la plainte d'un mourant, et pour elle ce mourant etait Charles: elle l'avait quitte si pale, si desesperé! peut-etre s'etait-il tue. Soudain elle s'enveloppa d'une coiffe, espece de pelisse a capuchon, et voulut sortir. D'abord une vive lumiere qui passait par les fentes de sa porte lui donna peur du feu; puis elle se rassura bientot en entendant les pas pesants de Nanon et sa voix melee au hennissement de plusieurs chevaux.

—Mon pere enleverait-il mon cousin? se dit-elle en entr'ouvrant sa porte avec assez de precaution pour l'empecher de crier, mais de maniere a voir ce qui se passait dans le corridor.

Tout a coup son oeil rencontra celui de son pere, dont le regard, quelque vague et insouciant qu'il fut, la glaca de terreur. Le bonhomme et Nanon etaient accouples par un gros gourdin dont chaque bout reposait sur leur epaule droite et soutenait un cable auquel etait attache un barillet semblable a ceux que le pere Grandet s'amusait a faire dans son fournil a ses moments perdus.

—Sainte Vierge! monsieur, ca pese-t-il?... dit a voix basse la Nanon.

—Quel malheur que ce ne soit que des gros sous! repondit le bonhomme. Prends garde de heurter le chandelier.

Cette scene etait eclairee par une seule chandelle placee entre deux barreaux de la rampe.

—Cornoiller, dit Grandet a son garde *in partibus*, as-tu pris tes pistolets?

—Non, monsieur. Parde! quoi qu'il y a donc a craindre pour vos gros sous?...

—Oh! rien, dit le pere Grandet.

—D'ailleurs nous irons vite, reprit le garde, vos fermiers ont choisi pour vous leurs meilleurs chevaux.

—Bien, bien. Tu ne leur as pas dit ou j'allais?

—Je ne le savais point.

—Bien. La voiture est solide?

—Ca, notre maitre? ha! ben, ca porterait trois mille. Qu'est-ce que ca pese donc vos mechants barils?

—Tiens, dit Nanon, je le savons bien! Y a ben pres de dix-huit cents.

—Veux-tu te taire, Nanon! Tu diras a ma femme que je suis alle a la campagne. Je serai revenu pour diner. Va bon train, Cornoiller, faut etre a Angers avant neuf heures.

La voiture partit. Nanon verrouilla la grande porte, lacha le chien, se coucha l'épaule meurtrie, et personne dans le quartier ne soupçonna ni le depart de Grandet ni l'objet de son voyage. La discretion du bonhomme etait complete. Personne ne voyait jamais un sou dans cette maison pleine d'or. Apres avoir appris dans la matinee par les causeries du port que l'or avait double de prix par suite de nombreux armements entrepris a Nantes, et que des speculateurs etaient arrives a Angers pour en acheter, le vieux vigneron par un simple emprunt de chevaux fait a ses fermiers, se mit en mesure d'aller y vendre le sien et d'en rapporter en valeurs du receveur-general sur le tresor la somme necessaire a l'achat de ses rentes apres l'avoir grossie de l'agio.

—Mon pere s'en va, dit Eugenie qui du haut de l'escalier avait tout entendu. Le silence etait retabli dans la maison, et le lointain roulement de la voiture, qui cessa par degres, ne retentissait deja plus dans Saumur endormi. En ce moment, Eugenie entendit en son coeur, avant de l'ecouter par l'oreille, une plainte qui perca les cloisons, et qui venait de la chambre de son cousin. Une bande lumineuse, fine autant que le tranchant d'un sabre, passait par la fente de la porte et coupait horizontalement les balustres du vieil escalier.

—Il souffre, dit-elle en grim pant deux marches. Un second gémissement la fit arriver sur le palier de la chambre. La porte etait entr'ouverte, elle la poussa. Charles dormait la tete penchee en dehors du vieux fauteuil, sa main avait laisse tomber la plume et touchait presque a terre. La respiration saccadee que necessitait la posture du jeune homme effraya soudain Eugenie, qui entra promptement.

—Il doit etre bien fatigue, se dit-elle en regardant une dizaine de lettres cachees, elle en lut les adresses: A messieurs Farry, Breilman et Cie, carrossiers.

—A monsieur Buisson, tailleur, etc.

—Il a sans doute arrange toutes ses affaires pour pouvoir bientot quitter la France, pensa-t-elle. Ses yeux tomberent sur deux lettres ouvertes. Ces mots qui en commencaient une: "Ma chere Annette ..."lui causerent un eblouissement. Son coeur palpita, ses pieds se clouèrent sur le carreau. Sa chere Annette, il aime, il est aime! Plus d'espoir! Que lui dit-il? Ces idees lui traverserent la tete et le coeur. Elle lisait ces mots partout, meme sur les carreaux, en traits de flammes.

—Deja renoncer a lui! Non, je ne lirai pas cette lettre. Je dois m'en aller. Si je la lisais, cependant? Elle regarda Charles, lui prit doucement la tete, la posa sur le dos du fauteuil, et il se laissa faire comme un enfant qui, meme en dormant, connaît encore sa mere et recoit, sans s'eveiller, ses soins et ses baisers. Comme une mere, Eugenie releva la main pendante, et, comme une mere, elle baisa doucement les cheveux. Chere Annette! Un demon lui criait ces deux mots aux oreilles.

—Je sais que je fais peut-etre mal, mais je lirai la lettre, dit-elle. Eugenie detourna la tete, car sa noble probite gronda. Pour la premiere fois de sa vie, le bien et le mal etaient en presence dans son coeur. Jusque-la elle n'avait eu a rougir d'aucune action. La passion, la curiosite l'emporterent. A chaque phrase, son coeur se gonfla davantage, et l'ardeur piquante qui anima sa vie pendant cette lecture lui rendit encore plus friands les

plaisirs du premier amour.

“Ma chere Annette, rien ne devait nous separer, si ce n'est le malheur qui m'accable et qu'aucune prudence humaine n'aurait su prevoir. Mon pere s'est tue, sa fortune et la mienne sont entierement perdues. Je suis orphelin a un age ou, par la nature de mon education, je puis passer pour un enfant; et je dois neanmoins me relever homme de l'abime ou je suis tombe. Je viens d'employer une partie de cette nuit a faire mes calculs. Si je veux quitter la France en honnete homme, et ce n'est pas un doute, je n'ai pas cent francs a moi pour aller tenter le sort aux Indes ou en Amerique. Oui, ma pauvre Anna, j'irai chercher la fortune sous les climats les plus meurtriers. Sous de tels cieux, elle est sure et prompte, m'a-t-on dit. Quant a rester a Paris, je ne saurais. Ni mon ame ni mon visage ne sont faits a supporter les affronts, la froideur, le dedain qui attendent l'homme ruine, le fils du failli! Bon Dieu! devoir deux millions?... J'y serais tue en duel dans la premiere semaine. Aussi n'y retournerai-je point. Ton amour, le plus tendre et le plus devoue qui jamais ait ennobli le coeur d'un homme, ne saurait m'y attirer. Helas! ma bien-aimee, je n'ai point assez d'argent pour aller la ou tu es, donner, recevoir un dernier baiser, un baiser ou je puiserais la force necessaire a mon entreprise. “

—Pauvre Charles, j'ai bien fait de lire! J'ai de l'or, je le lui donnerai, dit Eugenie.

Elle reprit sa lecture apres avoir essuye ses pleurs.

“Je n'avais point encore songe aux malheurs de la misere. Si j'ai les cent louis indispensables au passage, je n'aurai pas un sou pour me faire une pacotille. Mais non, je n'aurai ni cent louis ni un louis, je ne connaîtrai ce qui me restera d'argent qu'apres le reglement de mes dettes a Paris. Si je n'ai rien, j'irai tranquillement a Nantes, je m'y embarquerai simple matelot, et je commencerai la-bas comme ont commence les hommes d'energie qui, jeunes, n'avaient pas un sou, et sont revenus, riches, des Indes. Depuis ce matin, j'ai froidement envisage mon avenir. Il est plus horrible pour moi que pour tout autre, moi choye par une mere qui m'adorait, cheri par le meilleur des peres, et qui, a mon debut dans le monde, ai rencontre l'amour d'une Anna! Je n'ai connu que les fleurs de la vie: ce bonheur ne pouvait pas durer. J'ai neanmoins, ma chere Annette, plus de courage qu'il n'etait permis a un insouciant jeune homme d'en avoir, surtout a un jeune homme habitue aux cajoleries de la plus delicieuse femme de Paris, berce dans les joies de la famille, a qui tout souriait au logis, et dont les desirs etaient des lois pour un pere ... Oh! mon pere, Annette, il est mort ... Eh! bien, j'ai reflechi a ma position, j'ai reflechi a la tienne aussi. J'ai bien vieilli en vingt-quatre heures. Chere Anna, si, pour me garder pres de toi, dans Paris, tu sacrifiais toutes les jouissances de ton luxe, ta toilette, ta loge a l'Opera, nous n'arriverions pas encore au chiffre des depenses necessaires a ma vie dissipee; puis je ne saurais accepter tant de sacrifices. Nous nous quittons donc aujourd'hui pour toujours. “

—Il la quitte, Sainte Vierge! Oh! bonheur!

Eugenie sauta de joie. Charles fit un mouvement, elle en eut froid de terreur; mais, heureusement pour elle, il ne s'eveilla pas. Elle reprit:

“Quand reviendrai-je? je ne sais. Le climat des Indes vieillit promptement un Europeen, et surtout un Europeen qui travaille. Mettons-nous a dix ans d'ici. Dans dix ans, ta fille aura dix-huit ans, elle sera ta compagne, ton espion. Pour toi, le monde sera bien cruel, ta fille le sera peut-etre davantage. Nous avons vu des exemples de ces jugements mondains et de ces ingratitude de jeunes filles; sachons en profiter. Garde au fond de ton ame comme je le garderai moi-meme le souvenir de ces quatre annees de bonheur, et sois fidele, si tu peux, a ton pauvre ami. Je ne saurais toutefois l'exiger, parce que, vois-tu, ma chere Annette, je dois me conformer a ma position, voir bourgeoisement la vie, et la chiffrer au plus vrai. Donc je dois penser au mariage, qui devient une des necessites de ma nouvelle existence; et je t'avouerai que j'ai trouve ici, a Saumur, chez mon oncle, une cousine dont les manieres, la figure, l'esprit et le coeur te plairaient, et qui, en outre, me paraît avoir ... “

—Il devait être bien fatigué, pour avoir cessé de lui écrire, se dit Eugénie en voyant la lettre arrêtée au milieu de cette phrase.

Elle le justifiait! N'était-il pas impossible alors que cette innocente fille s'aperçut de la froideur empreinte dans cette lettre? Aux jeunes filles religieusement élevées, ignorantes et pures, tout est amour des qu'elles mettent le pied dans les régions enchantées de l'amour. Elles y marchent entourées de la céleste lumière que leur âme projette, et qui rejaillit en rayons sur leur amant; elles le colorent des feux de leur propre sentiment et lui prêtent leurs belles pensées. Les erreurs de la femme viennent presque toujours de sa croyance au bien, ou de sa confiance dans le vrai. Pour Eugénie, ces mots: Ma chère Annette, ma bien-aimée, lui ressonnaient au cœur comme le plus joli langage de l'amour, et lui caressaient l'âme comme, dans son enfance, les notes divines du *Venite adoremus*, redites par l'orgue, lui caressaient l'oreille. D'ailleurs, les larmes qui baignaient encore les yeux de Charles lui accusaient toutes les noblesses de cœur par lesquelles une jeune fille doit être séduite. Pouvait-elle savoir que si Charles aimait tant son père et le pleurait si véritablement, cette tendresse venait moins de la bonté de son cœur que des bontés paternelles? Monsieur et madame Guillaume Grandet, en satisfaisant toujours les fantaisies de leur fils, en lui donnant tous les plaisirs de la fortune, l'avaient empêché de faire les horribles calculs dont sont plus ou moins coupables, à Paris, la plupart des enfants quand, en présence des jouissances parisiennes, ils forment des desirs et conçoivent des plans qu'ils voient avec chagrin incessamment ajournés et retardés par la vie de leurs parents. La prodigalité du père alla donc jusqu'à semer dans le cœur de son fils un amour filial vrai, sans arrière-pensée. Néanmoins, Charles était un enfant de Paris, habitué par les mœurs de Paris, par Annette elle-même, à tout calculer, déjà vieillard sous le masque du jeune homme. Il avait reçu l'épouvantable éducation de ce monde, ou, dans une soirée, il se commet en pensées, en paroles, plus de crimes que la Justice n'en punit aux Cours d'assises, ou les bons mots assassinent les plus grandes idées, ou l'on ne passe pour fort qu'autant que l'on voit juste; et là, voir juste, c'est ne croire à rien, ni aux sentiments, ni aux hommes, ni même aux événements: on y fait de faux événements. Là, pour voir juste, il faut peser, chaque matin, la bourse d'un ami, savoir se mettre politiquement au-dessus de tout ce qui arrive; provisoirement, ne rien admirer, ni les œuvres d'art, ni les nobles actions, et donner pour mobile à toute chose l'intérêt personnel. Après mille folies, la grande dame, la belle Annette, forçait Charles à penser gravement; elle lui parlait de sa position future, en lui passant dans les cheveux une main parfumée; en lui refaisant une boucle, elle lui faisait calculer la vie: elle le féminisait et le matérialisait. Double corruption, mais corruption élégante et fine, de bon goût.

—Vous êtes naïfs, Charles, lui disait-elle. J'aurai bien de la peine à vous apprendre le monde. Vous avez été très mal pour monsieur des Lupeaulx. Je sais bien que c'est un homme peu honorable; mais attendez qu'il soit sans pouvoir, alors vous le mépriserez à votre aise. Savez-vous ce que madame Campan nous disait?

—Mes enfants, tant qu'un homme est au Ministère, adorez-le; tombe-t-il, aidez à le trainer à la voirie. Puissant, il est une espèce de dieu; détruit, il est au-dessous de Marat dans son égout, parce qu'il vit et que Marat était mort. La vie est une suite de combinaisons, et il faut les étudier, les suivre, pour arriver à se maintenir toujours en bonne position.

Charles était un homme trop à la mode, il avait été trop constamment heureux par ses parents, trop adule par le monde pour avoir de grands sentiments. Le grain d'or que sa mère lui avait jeté au cœur s'était étendu dans la filière parisienne, il l'avait employé en superficie et devait l'user par le frottement. Mais Charles n'avait encore que vingt et un ans. À cet âge, la fraîcheur de la vie semble inséparable de la candeur de l'âme. La voix, le regard, la figure paraissent en harmonie avec les sentiments. Aussi le juge le plus dur, l'avoue le plus incrédule, l'usurier le moins facile hésitent-ils toujours à croire à la vieillesse du cœur, à la corruption des calculs, quand les yeux nagent encore dans un fluide pur, et qu'il n'y a point de rides sur le front. Charles n'avait jamais eu l'occasion d'appliquer les maximes de la morale parisienne, et jusqu'à ce jour il était beau d'inexpérience. Mais, à son insu, l'égoïsme lui avait été inoculé. Les germes de l'économie politique à l'usage du Parisien, latents en son cœur, ne devaient pas tarder à y fleurir, aussitôt que de spectateur oisif il deviendrait acteur dans le drame de la vie réelle. Presque toutes les jeunes filles s'abandonnent aux douces

promesses de ces dehors; mais Eugenie eut-elle ete prudente et observatrice autant que le sont certaines filles en province, aurait-elle pu se defier de son cousin, quand, chez lui, les manieres, les paroles et les actions s'accordaient encore avec les inspirations du coeur? Un hasard, fatal pour elle, lui fit essuyer les dernieres effusions de sensibilité vraie qui fut en ce jeune coeur, et entendre, pour ainsi dire, les derniers soupirs de la conscience. Elle laissa donc cette lettre pour elle pleine d'amour, et se mit complaisamment a contempler son cousin endormi: les fraiches illusions de la vie jouaient encore pour elle sur ce visage, elle se jura d'abord a elle-meme de l'aimer toujours. Puis elle jeta les yeux sur l'autre lettre sans attacher beaucoup d'importance a cette indiscretion, et, si elle commença de la lire, ce fut pour acquérir de nouvelles preuves des nobles qualites que, semblable a toutes les femmes, elle pretait a celui qu'elle choisissait.

“Mon cher, Alphonse, au moment ou tu liras cette lettre je n'aurai plus d'amis; mais je t'avoue qu'en doutant de ces gens du monde habitues a prodiguer ce mot, je n'ai pas doute de ton amitie. Je te charge donc d'arranger mes affaires, et compte sur toi, pour tirer un bon parti de tout ce que je possede. Tu dois maintenant connaître ma position. Je n'ai plus rien, et veux partir pour les Indes. Je viens d'ecrire a toutes les personnes auxquelles je crois devoir quelque argent, et tu en trouveras ci-joint la liste aussi exacte qu'il m'est possible de la donner de memoire. Ma bibliotheque, mes meubles, mes voitures, mes chevaux, etc., suffiront, je crois, a payer mes dettes. Je ne veux me reserver que les babioles sans valeur qui seront susceptibles de me faire un commencement de pacotille. Mon cher Alphonse, je t'envoierai d'ici, pour cette vente, une procuration reguliere, en cas de contestations. Tu m'adresseras toutes mes armes. Puis tu garderas pour toi Briton. Personne ne voudrait donner le prix de cette admirable bete, j'aime mieux te l'offrir, comme la bague d'usage que legue un mourant a son executeur testamentaire. On m'a fait une tres *confortable* voiture de voyage chez les Farry, Breilman et Cie, mais ils ne l'ont pas livree, obtiens d'eux qu'ils la gardent sans me demander d'indemnité; s'ils se refusaient a cet arrangement, evite tout ce qui pourrait entacher ma loyauté, dans les circonstances ou je me trouve. Je dois six louis a l'insulaire, perdus au jeu, ne manque pas de les lui ... “

—Cher cousin, dit Eugenie en laissant la lettre, et se sauvant a petits pas chez elle avec une des bougies allumees. La ce ne fut pas sans une vive emotion de plaisir qu'elle ouvrit le tiroir d'un vieux meuble en chene, l'un des plus beaux ouvrages de l'epoque nommée la *Renaissance*, et sur lequel se voyait encore, a demi effacee, la fameuse Salamandre royale. Elle y prit une grosse bourse en velours rouge a glands d'or, et borde de cannetille usee, provenant de la succession de sa grand'mere. Puis elle pesa fort orgueilleusement cette bourse, et se plut a verifier le compte oublie de son petit pecule. Elle separa d'abord vingt portugaises encore neuves, frappees sous le regne de Jean V, en 1725, valant reellement au change cinq lisbonines ou chacune cent soixante-huit francs soixante-quatre centimes, lui disait son pere, mais dont la valeur conventionnelle etait de cent quatre-vingts francs, attendu la rarete, la beaute desdites pieces qui reluisaient comme des soleils. ITEM, cinq genovines ou pieces de cent livres de Genes, autre monnaie rare et valant quatre-vingt-sept francs au change, mais cent francs pour les amateurs d'or. Elles lui venaient du vieux monsieur La Bertelliere. ITEM, trois quadruples d'or espagnols de Philippe V, frappees en 1729, donnees par madame Gentillet, qui, en les lui offrant, lui disait toujours la meme phrase:

—Ce cher serin-la, ce petit jaunet, vaut quatre-vingt-dix-huit livres! Gardez-le bien, ma mignonne, ce sera la fleur de votre tresor. ITEM, ce que son pere estimait le plus (l'or de ces pieces etait a vingt-trois carats et une fraction), cent ducats de Hollande, fabriques en l'an 1756, et valant pres de treize francs. ITEM, une grande curiosité!... des especes de medailles precieuses aux avarés, trois roupies au signe de la Balance, et cinq roupies au signe de Vierge, toutes d'or pur a vingt-quatre carats, la magnifique monnaie du Grand-Mogol, et dont chacune valait trente-sept francs quarante centimes au poids; mais au moins cinquante francs pour les connaisseurs qui aiment a manier l'or. ITEM, le napoleon de quarante francs recu l'avant-veille, et qu'elle avait negligemment mis dans sa bourse rouge. Ce tresor contenait des pieces neuves et vierges, de veritables morceaux d'art desquels le pere Grandet s'informait parfois et qu'il voulait revoir, afin de detailler a sa fille les vertus intrinseques, comme la beaute du cordon, la clarte du plat, la richesse des lettres dont les vives aretes n'etaient pas encore rayees. Mais elle ne pensait ni a ces raretes, ni a la manie de son pere, ni au danger qu'il y avait pour elle de se demunir d'un tresor si cher a son pere; non, elle songeait a

son cousin, et parvint enfin a comprendre, apres quelques fautes de calcul, qu'elle possedait environ cinq mille huit cents francs en valeurs reelles, qui, conventionnellement, pouvaient se vendre pres de deux mille ecus. A la vue de ses richesses, elle se mit a applaudir en battant des mains, comme un enfant force de perdre son trop plein de joie dans les naifs mouvements du corps. Ainsi le pere et la fille avaient compte chacun leur fortune: lui, pour aller vendre son or; Eugenie, pour jeter le sien dans un ocean d'affection. Elle remit les pieces dans la vieille bourse, la prit et remonta sans hesitation. La misere secrete de son cousin lui faisait oublier la nuit, les convenances; puis, elle etait forte de sa conscience, de son devouement, de son bonheur. Au moment ou elle se montra sur le seuil de la porte, en tenant d'une main la bougie, de l'autre sa bourse, Charles se reveilla, vit sa cousine et resta beant de surprise. Eugenie s'avanca, posa le flambeau sur la table et dit d'une voix emue:

—Mon cousin, j'ai a vous demander pardon d'une faute grave que j'ai commise envers vous; mais Dieu me le pardonnera, ce peche, si vous voulez l'effacer.

—Qu'est-ce donc? dit Charles en se frottant les yeux.

—J'ai lu ces deux lettres.

Charles rougit.

—Comment cela s'est-il fait? reprit-elle, pourquoi suis-je montee? En verite, maintenant je ne le sais plus. Mais, je suis tentee de ne pas trop me repentir d'avoir lu ces lettres, puisqu'elles m'ont fait connaitre votre coeur, votre ame et ...

—Et quoi? demanda Charles.

—Et vos projets, la necessite ou vous etes d'avoir une somme ...

—Ma chere cousine ...

—Chut, chut, mon cousin, pas si haut, n'eveillons personne. Voici, dit-elle en ouvrant la bourse, les economies d'une pauvre fille qui n'a besoin de rien. Charles, acceptez-les. Ce matin, j'ignorais ce qu'etait l'argent, vous me l'avez appris, ce n'est qu'un moyen, voila tout. Un cousin est presque un frere, vous pouvez bien emprunter la bourse de votre soeur.

Eugenie, autant femme que jeune fille, n'avait pas prevu des refus, et son cousin restait muet.

—Eh! bien, vous refuseriez? demanda Eugenie dont les palpitations retentirent au milieu du profond silence.

L'hesitation de son cousin l'humilia; mais la necessite dans laquelle il se trouvait se representa plus vivement a son esprit, et elle plia le genou.

—Je ne me releverai pas que vous n'ayez pris cet or! dit-elle. Mon cousin, de grace, une reponse?... que je sache si vous m'honorez, si vous etes genereux, si ...

En entendant le cri d'un noble desespoir, Charles laissa tomber des larmes sur les mains de sa cousine, qu'il saisit afin de l'empecher de s'agenouiller. En recevant ces larmes chaudes, Eugenie sauta sur la bourse, la lui versa sur la table.

—Eh! bien, oui, n'est-ce pas? dit-elle en pleurant de joie. Ne craignez rien, mon cousin, vous serez riche. Cet or vous portera bonheur; un jour vous me le rendrez; d'ailleurs, nous nous associerons; enfin je passerai par toutes les conditions que vous m'imposerez. Mais vous devriez ne pas donner tant de prix a ce don.

Charles put enfin exprimer ses sentiments.

—Oui, Eugenie, j'aurais l'ame bien petite, si je n'acceptais pas. Cependant, rien pour rien, confiance pour confiance.

—Que voulez-vous, dit-elle effrayee.

—Ecoutez, ma chere cousine, j'ai la ... Il s'interrompit pour montrer sur la commode une caisse carree enveloppee d'un surtout de cuir.

—La, voyez-vous, une chose qui m'est aussi precieuse que la vie. Cette boite est un present de ma mere. Depuis ce matin je pensais que, si elle pouvait sortir de sa tombe, elle vendrait elle-meme l'or que sa tendresse lui a fait prodiguer dans ce necessaire; mais, accomplie par moi, cette action me paraissait un sacrilege. Eugenie serra convulsivement la main de son cousin en entendant ces derniers mots.

—Non, reprit-il apres une legere pause, pendant laquelle tous deux ils se jeterent un regard humide, non, je ne veux ni le detruire, ni le risquer dans mes voyages. Chere Eugenie, vous en serez depositaire. Jamais ami n'aura confie quelque chose de plus sacre a son ami. Soyez-en juge. Il alla prendre la boite, la sortit du fourreau, l'ouvrit et montra tristement a sa cousine emerveillee un necessaire ou le travail donnait a l'or un prix bien superieur a celui de son poids.

—Ce que vous admirez n'est rien, dit-il en poussant un ressort qui fit partir un double fond. Voila ce qui, pour moi, vaut la terre entiere. Il tira deux portraits, deux chefs-d'oeuvre de madame de Mirbel, richement entoures de perles.

—Oh! la belle personne, n'est-ce pas cette dame a qui vous ecriv ...

—Non, dit-il en souriant. Cette femme est ma mere, et voici mon pere, qui sont votre tante et votre oncle. Eugenie, je devrais vous supplier a genoux de me garder ce tresor. Si je perissais en perdant votre petite fortune, cet or vous dedommagerait; et, a vous seule, je puis laisser les deux portraits, vous etes digne de les conserver; mais detruisez-les, afin qu'apres vous ils n'aillent pas en d'autres mains ... Eugenie se taisait.

—He! bien, oui, n'est-ce pas? ajouta-t-il avec grace.

En entendant les mots qu'elle venait de dire a son cousin, elle lui jeta son premier regard de femme aimante, un de ces regards ou il y a presque autant de coquetterie que de profondeur; il lui prit la main et la baisa.

—Ange de purete! entre nous, n'est-ce pas?... l'argent ne sera jamais rien. Le sentiment, qui en fait quelque chose, sera tout desormais.

—Vous ressemblez a votre mere. Avait-elle la voix aussi douce que la votre?

—Oh! bien plus douce ...

—Oui, pour vous, dit-elle en abaissant ses paupieres. Allons, Charles, couchez-vous, je le veux, vous etes fatigue. A demain.

Elle degagea doucement sa main d'entre celles de son cousin, qui la reconduisit en l'eclairant. Quand ils furent tous deux sur le seuil de la porte:

—Ah! pourquoi suis-je ruine, dit-il.

—Bah! mon pere est riche, je le crois, repondit-elle.

—Pauvre enfant, reprit Charles en avançant un pied dans la chambre et s'appuyant le dos au mur, il n'aurait pas laisse mourir le mien, il ne vous laisserait pas dans ce denuement, enfin il vivrait autrement.

—Mais il a Froidfond.

—Et que vaut Froidfond?

—Je ne sais pas; mais il a Noyers.

—Quelque mauvaise ferme!

—Il a des vignes et des pres ...

—Des miseres, dit Charles d'un air dedaigneux. Si votre pere avait seulement vingt-quatre mille livres de rente, habiteriez-vous cette chambre froide et nue? ajouta-t-il en avançant le pied gauche.

—La seront donc mes tresors, dit-il en montrant le vieux bahut pour voiler sa pensee.

—Allez dormir, dit-elle en l'empechant d'entrer dans une chambre en desordre.

Charles se retira, et ils se dirent bonsoir par un mutuel sourire.

Tous deux ils s'endormirent dans le meme reve, et Charles commença des lors a jeter quelques roses sur son deuil. Le lendemain matin, madame Grandet trouva sa fille se promenant avant le dejeuner en compagnie de Charles. Le jeune homme etait encore triste comme devait l'etre un malheureux descendu pour ainsi dire au fond de ses chagrins, et qui, en mesurant la profondeur de l'abime ou il etait tombe, avait senti tout le poids de sa vie future.

—Mon pere ne reviendra que pour le diner, dit Eugenie en voyant l'inquietude peinte sur le visage de sa mere.

Il etait facile de voir dans les manieres, sur la figure d'Eugenie et dans la singuliere douceur que contracta sa voix, une conformite de pensee entre elle et son cousin. Leurs ames s'etaient ardemment epousees avant peut-etre meme d'avoir bien eprouve la force des sentiments par lesquels ils s'unissaient l'un a l'autre. Charles resta dans la salle, et sa melancolie y fut respectee. Chacune des trois femmes eut a s'occuper. Grandet ayant oublie ses affaires, il vint un assez grand nombre de personnes. Le couvreur, le plombier, le macon, les terrassiers, le charpentier, des closiers, des fermiers, les uns pour conclure des marches relatifs a des reparations, les autres pour payer des fermages ou recevoir de l'argent. Madame Grandet et Eugenie furent donc obligees d'aller et de venir, de repondre aux interminables discours des ouvriers et des gens de la campagne. Nanon encaissait les redevances dans sa cuisine. Elle attendait toujours les ordres de son maitre pour savoir ce qui devait etre garde pour la maison ou vendu au marche. L'habitude du bonhomme etait, comme celle d'un grand nombre de gentilshommes campagnards, de boire son mauvais vin et de manger ses fruits gates. Vers cinq heures du soir, Grandet revint d'Angers ayant eu quatorze mille francs de son or, et tenant dans son portefeuille des bons royaux qui lui portaient interet jusqu'au jour ou il aurait a payer ses rentes. Il avait laisse Cornoiller a Angers, pour y soigner les chevaux a demi fourbus, et les ramener lentement apres les avoir bien fait reposer.

—Je reviens d'Angers, ma femme, dit-il. J'ai faim.

Nanon lui cria de la cuisine:

—Est-ce que vous n'avez rien mangé depuis hier?

—Rien, répondit le bonhomme.

Nanon apporta la soupe. Des Grassins vint prendre les ordres de son client au moment où la famille était à table. Le père Grandet n'avait seulement pas vu son neveu.

—Mangez tranquillement, Grandet, dit le banquier. Nous causerons. Savez-vous ce que vaut l'or à Angers ou l'on en est venu chercher pour Nantes? Je vais en envoyer.

—N'en envoyez pas, répondit le bonhomme, il y en a déjà suffisamment. Nous sommes trop bons amis pour que je ne vous évite pas une perte de temps.

—Mais l'or y vaut treize francs cinquante centimes.

—Dites donc valait.

—D'où diable en serait-il venu?

—Je suis allé cette nuit à Angers, lui répondit Grandet à voix basse.

Le banquier tressaillit de surprise. Puis une conversation s'établit entre eux d'oreille à oreille, pendant laquelle des Grassins et Grandet regarderent Charles à plusieurs reprises. Au moment où sans doute l'ancien tonnelier dit au banquier de lui acheter cent mille livres de rente, des Grassins laissa d'abord échapper un geste d'étonnement.

—Monsieur Grandet, dit-il à Charles, je pars pour Paris; et, si vous aviez des commissions à me donner ...

—Aucune, monsieur. Je vous remercie, répondit Charles.

—Remerciez-le mieux que ça, mon neveu. Monsieur va pour arranger les affaires de la maison Guillaume Grandet.

—Y aurait-il donc quelque espoir, demanda Charles.

—Mais, s'écria le tonnelier avec un orgueil bien joué, n'êtes-vous pas mon neveu? votre honneur est le notre. Ne vous nommez-vous pas Grandet?

Charles se leva, saisit le père Grandet, l'embrassa, palta et sortit. Eugénie contemplait son père avec admiration.

—Allons, adieu, mon bon des Grassins, tout à vous, et emboisez-moi bien ces gens-là! Les deux diplomates se donnerent une poignée de main, l'ancien tonnelier reconduisit le banquier jusqu'à la porte; puis, après l'avoir fermée, il revint et dit à Nanon en se plongeant dans son fauteuil:

—Donne-moi du cassis? Mais trop ému pour rester en place, il se leva, regarda le portrait de monsieur de La Bertellière et se mit à chanter, en faisant ce que Nanon appelait des pas de danse:

Dans les gardes françaises

J'avais un bon papa.

Nanon, madame Grandet, Eugenie s'examinèrent mutuellement et en silence. La joie du vigneron les epouvantait toujours quand elle arrivait a son apogee. La soiree fut bientot finie. D'abord le pere Grandet voulut se coucher de bonne heure; et, lorsqu'il se couchait, chez lui tout devait dormir; de meme que quand Auguste buvait la Pologne etait ivre. Puis Nanon, Charles et Eugenie n'etaient pas moins las que le maitre. Quant a madame Grandet, elle dormait, mangeait, buvait, marchait suivant les desirs de son mari. Neanmoins, pendant les deux heures accordees a la digestion, le tonnelier, plus facetieux qu'il ne l'avait jamais ete, dit beaucoup de ses apophtegmes particuliers, dont un seul donnera la mesure de son esprit. Quand il eut avale son cassis, il regarda le verre.

—On n'a pas plutot mis les levres a un verre qu'il est deja vide! Voila notre histoire. On ne peut pas etre et avoir ete. Les ecus ne peuvent pas rouler et rester dans votre bourse, autrement la vie serait trop belle.

Il fut jovial et clement. Lorsque Nanon vint avec son rouet:

—Tu dois etre lasse, lui dit-il. Laisse ton chanvre.

—Ah! ben!... quien, je m'ennuierais, repondit la servante.

—Pauvre Nanon! Veux-tu du cassis?

—Ah! pour du cassis, je ne dis pas non; madame le fait ben mieux que les apothicaires. Celui qu'i vendent est de la drogue.

—Ils y mettent trop de sucre, ca ne sent plus rien, dit le bonhomme.

Le lendemain la famille, reunie a huit heures pour le dejeuner, offrit le tableau de la premiere scene d'une intimite bien reelle. Le malheur avait promptement mis en rapport madame Grandet, Eugenie et Charles; Nanon elle-meme sympathisait avec eux sans le savoir. Tous quatre commencerent a faire une meme famille. Quant au vieux vigneron, son avarice satisfaite et la certitude de voir bientot partir le mirliflor sans avoir a lui payer autre chose que son voyage a Nantes, le rendirent presque indifferent a sa presence au logis. Il laissa les deux enfants, ainsi qu'il nomma Charles et Eugenie, libres de se comporter comme bon leur semblerait sous l'oeil de madame Grandet, en laquelle il avait d'ailleurs une entiere confiance en ce qui concernait la morale publique et religieuse. L'alignement de ses pres et des fosses jouxtant la route, ses plantations de peupliers en Loire et les travaux d'hiver dans ses clos et a Froidfond l'occupèrent exclusivement. Des lors commença pour Eugenie le primevere de l'amour. Depuis la scene de nuit pendant laquelle la cousine donna son tresor au cousin, son coeur avait suivi le tresor. Complices tous deux du meme secret, ils se regardaient en s'exprimant une mutuelle intelligence qui approfondissait leurs sentiments et les leur rendait mieux communs, plus intimes, en les mettant pour ainsi dire, tous deux en dehors de la vie ordinaire. La parente n'autorisait-elle pas une certaine douceur dans l'accent, une tendresse dans les regards: aussi Eugenie se plut-elle a endormir les souffrances de son cousin dans les joies enfantines d'un naissant amour. N'y a-t-il pas de gracieuses similitudes entre les commencements de l'amour et ceux de la vie? Ne berce-t-on pas l'enfant par de doux chants et de gentils regards? Ne lui dit-on pas de merveilleuses histoires qui lui dorent l'avenir? Pour lui l'esperance ne déploie-t-elle pas incessamment ses ailes radieuses? Ne verse-t-il pas tour a tour des larmes de joie et de douleur? Ne se querelle-t-il pas pour des riens, pour des cailloux avec lesquels il essaie de se batir un mobile palais, pour des bouquets aussitot oublies que coupes? N'est-il pas avide de saisir le temps, d'avancer dans la vie? L'amour est notre seconde transformation. L'enfance et l'amour furent meme chose entre Eugenie et Charles: ce fut la passion premiere avec tous ses enfantillages, d'autant plus caressants pour leurs coeurs qu'ils etaient enveloppes de melancolie. En se debattant a sa naissance sous les crepes du deuil, cet amour n'en etait d'ailleurs que mieux en harmonie avec la simplicité provinciale de cette maison en ruines. En échangeant quelques mots avec sa cousine au bord du puits, dans cette cour muette; en restant dans ce jardinet, assis sur un banc moussu jusqu'a l'heure ou le soleil se couchait, occupes a se dire de grands riens ou

recueillis dans le calme qui regnait entre le rempart et la maison, comme on l'est sous les arcades d'une eglise, Charles comprit la saintete de l'amour; car sa grande dame, sa chere Annette ne lui en avait fait connaitre que les troubles orageux. Il quittait en ce moment la passion parisienne, coquette, vaniteuse, eclatante, pour l'amour pur et vrai. Il aimait cette maison, dont les moeurs ne lui semblerent plus si ridicules. Il descendait des le matin afin de pouvoir causer avec Eugenie quelques moments avant que Grandet ne vint donner les provisions; et, quand les pas du bonhomme retentissaient dans les escaliers, il se sauvait au jardin. La petite criminalite de ce rendez-vous matinal, secret meme pour la mere d'Eugenie, et que Nanon faisait semblant de ne pas apercevoir, imprimait a l'amour le plus innocent du monde la vivacite des plaisirs defendus. Puis, quand, apres le dejeuner, le pere Grandet etait parti pour aller voir ses proprietes et ses exploitations, Charles demeurait entre la mere et la fille, eprouvant des delices inconnues a leur preter les mains pour devider du fil, a les voir travaillant, a les entendre jaser. La simplicité de cette vie presque monastique, qui lui revela les beautés de ces ames auxquelles le monde etait inconnu, le toucha vivement. Il avait cru ces moeurs impossibles en France, et n'avait admis leur existence qu'en Allemagne, encore n'était-ce que fabuleusement et dans les romans d'Auguste Lafontaine. Bientot pour lui Eugenie fut l'ideal de la Marguerite de Goethe, moins la faute. Enfin de jour en jour ses regards, ses paroles ravirent la pauvre fille, qui s'abandonna delicieusement au courant de l'amour; elle saisissait sa felicite comme un nageur saisit la branche de saule pour se tirer du fleuve et se reposer sur la rive. Les chagrins d'une prochaine absence n'attristaient-ils pas deja les heures les plus joyeuses de ces fuyardes journees? Chaque jour un petit evenement leur rappelait la prochaine separation. Ainsi, trois jours apres le depart de des Grassins, Charles fut emmene par Grandet au Tribunal de Premiere Instance avec la solennite que les gens de province attachent a de tels actes, pour y signer une renonciation a la succession de son pere. Repudiation terrible! espece d'apostasie domestique. Il alla chez maitre Cruchot faire faire deux procurations, l'une pour des Grassins, l'autre pour l'ami charge de vendre son mobilier. Puis il fallut remplir les formalites necessaires pour obtenir un passeport a l'etranger. Enfin, quand arriverent les simples vetements de deuil que Charles avait demandes a Paris, il fit venir un tailleur de Saumur et lui vendit sa garde-robe inutile. Cet acte plut singulierement au pere Grandet.

—Ah! vous voila comme un homme qui doit s'embarquer et qui veut faire fortune, lui dit-il en le voyant vetu d'une redingote de gros drap noir. Bien, tres bien!

—Je vous prie de croire, monsieur, lui repondit Charles, que je saurai bien avoir l'esprit de ma situation.

—Qu'est-ce que c'est que cela? dit le bonhomme dont les yeux s'animerent a la vue d'une poignee d'or que lui montra Charles.

—Monsieur, j'ai reuni mes boutons, mes anneaux, toutes les superfluites que je possede et qui pouvaient avoir quelque valeur; mais, ne connaissant personne a Saumur, je voulais vous prier ce matin de ...

—De vous acheter cela? dit Grandet en l'interrompant.

—Non, mon oncle, de m'indiquer un honnete homme qui ...

—Donnez-moi cela, mon neveu; j'irai vous estimer cela la-haut, et je reviendrai vous dire ce que cela vaut, a un centime pres. Or de bijou, dit-il en examinant une longue chaine, dix-huit a dix-neuf carats.

Le bonhomme tendit sa large main et emporta la masse d'or.

—Ma cousine, dit Charles, permettez-moi de vous offrir ces deux boutons qui pourront vous servir a attacher des rubans a vos poignets. Cela fait un bracelet fort a la mode en ce moment.

—J'accepte sans hesiter, mon cousin, dit-elle en lui jetant un regard d'intelligence.

—Ma tante, voici le de de ma mere, je le gardais precieusement dans ma toilette de voyage, dit Charles en presentant un joli de d'or a madame Grandet qui depuis dix ans en desirait un.

—Il n'y a pas de remerciements possibles, mon neveu, dit la vieille mere dont les yeux se mouillerent de larmes. Soir et matin dans mes prieres j'ajouterai la plus pressante de toutes pour vous, en disant celle des voyageurs. Si je mourais, Eugenie vous conserverait ce bijou.

—Cela vaut neuf cent quatre-vingt-neuf francs soixante-quinze centimes, mon neveu, dit Grandet en ouvrant la porte. Mais, pour vous eviter la peine de vendre cela, je vous en compterai l'argent ... en livres.

Le mot en livres signifie sur le littoral de la Loire que les ecus de six livres doivent etre acceptes pour six francs sans deduction.

—Je n'osais vous le proposer, repondit Charles; mais il me repugnait de brocanter mes bijoux dans la ville que vous habitez. Il faut laver son linge sale en famille, disait Napoleon. Je vous remercie donc de votre complaisance. Grandet se gratta l'oreille, et il y eut un moment de silence.

—Mon cher oncle, reprit Charles en le regardant d'un air inquiet comme s'il eut craint de blesser sa susceptibilite, ma cousine et ma tante ont bien voulu accepter un faible souvenir de moi; veuillez a votre tour agreer des boutons de manche qui me deviennent inutiles: ils vous rappelleront un pauvre garcon qui, loin de vous, pensera certes a ceux qui desormais seront toute sa famille.

—Mon garcon! mon garcon, faut pas te denuer comme ca ... Qu'as-tu donc, ma femme? dit-il en se tournant avec avidite vers elle, ah! un de d'or. Et toi, fille, tiens, des agrafes de diamants. Allons, je prends tes boutons, mon garcon, reprit-il en serrant la main de Charles. Mais ... tu me permettras de ... te payer ... ton, oui ... ton passage aux Indes. Oui, je veux te payer ton passage. D'autant, vois-tu, garcon, qu'en estimant tes bijoux, je n'en ai compte que l'or brut, il y a peut-etre quelque chose a gagner sur les facons. Ainsi, voila qui est dit. Je te donnerai quinze cents francs ... en livres, que Cruchot me pretera; car je n'ai pas un rouge liard ici, a moins que Perrottet, qui est en retard de son fermage, ne me le paye. Tiens, tiens, je vais l'aller voir.

Il prit son chapeau, mit ses gants et sortit.

—Vous vous en irez donc, dit Eugenie en lui jetant un regard de tristesse melee d'admiration.

—Il le faut, dit-il en baissant la tete.

Depuis quelques jours, le maintien, les manieres, les paroles de Charles etaient devenus ceux d'un homme profondement afflige, mais qui, sentant peser sur lui d'immenses obligations, puise un nouveau courage dans son malheur. Il ne soupirait plus, il s'etait fait homme. Aussi jamais Eugenie ne presuma-t-elle mieux du caractere de son cousin, qu'en le voyant descendre dans ses habits de gros drap noir, qui allaient bien a sa figure palie et a sa sombre contenance. Ce jour-la le deuil fut pris par les deux femmes, qui assisterent avec Charles a un Requiem celebre a la paroisse pour l'ame de feu Guillaume Grandet.

Au second dejeuner, Charles recut des lettres de Paris, et les lut.

—He! bien, mon cousin, etes-vous content de vos affaires? dit Eugenie a voix basse.

—Ne fais donc jamais de ces questions-la, ma fille, repondit Grandet. Que diable, je ne te dis pas les miennes, pourquoi fourres-tu le nez dans celles de ton cousin? Laisse-le donc, ce garcon.

—Oh! je n'ai point de secrets, dit Charles.

—Ta, ta, ta, mon neveu, tu sauras qu'il faut tenir sa langue en bride dans le commerce.

Quand les deux amants furent seuls dans le jardin, Charles dit a Eugenie en l'attirant sur le vieux banc ou ils s'assirent sous le noyer:

—J'avais bien presume d'Alphonse, il s'est conduit a merveille. Il a fait mes affaires avec prudence et loyauté. Je ne dois rien a Paris, tous mes meubles sont bien vendus, et il m'annonce avoir, d'apres les conseils d'un capitaine au long-cours, employe trois mille francs qui lui restaient en une pacotille composee de curiosites europeennes desquelles on tire un excellent parti aux Indes. Il a dirige mes colis sur Nantes, ou se trouve un navire en charge pour Java. Dans cinq jours, Eugenie, il faudra nous dire adieu pour toujours peut-etre, mais au moins pour longtemps. Ma pacotille et dix mille francs que m'envoient deux de mes amis sont un bien petit commencement. Je ne puis songer a mon retour avant plusieurs annees. Ma chere cousine, ne mettez pas en balance ma vie et la votre, je puis perir, peut-etre se presentera-t-il pour vous un riche etablissement ...

—Vous m'aimez?... dit-elle.

—Oh! oui, bien, repondit-il avec une profondeur d'accent qui revelait une egale profondeur dans le sentiment.

—J'attendrai, Charles. Dieu! mon pere est a sa fenetre, dit-elle en repoussant son cousin qui s'approchait pour l'embrasser.

Elle se sauva sous la voute, Charles l'y suivit; en le voyant, elle se retira au pied de l'escalier et ouvrit la porte battante; puis, sans trop savoir ou elle allait, Eugenie se trouva pres du bouge de Nanon, a l'endroit le moins clair du couloir; la Charles, qui l'avait accompagnee, lui prit la main, l'attira sur son coeur, la saisit par la taille, et l'appuya doucement sur lui. Eugenie ne resista plus; elle recut et donna le plus pur, le plus suave, mais aussi le plus entier de tous les baisers.

—Chere Eugenie, un cousin est mieux qu'un frere, il peut t'epouser, lui dit Charles.

—Ainsi soit-il! cria Nanon en ouvrant la porte de son taudis.

Les deux amants, effrayes, se sauverent dans la salle, ou Eugenie reprit son ouvrage, et ou Charles se mit a lire les litanies de la Vierge dans le paroissien de madame Grandet.

—Quien! dit Nanon, nous faisons tous nos prieres.

Des que Charles eut annonce son depart, Grandet se mit en mouvement pour faire croire qu'il lui portait beaucoup d'interet; il se montra liberal de tout ce qui ne coutait rien, s'occupa de lui trouver un emballleur, et dit que cet homme pretendait vendre ses caisses trop cher; il voulut alors a toute force les faire lui-meme, et y employa de vieilles planches; il se leva des le matin pour raboter, ajuster, planer, clouer ses voliges et en confectionner de tres belles caisses dans lesquelles il emballa tous les effets de Charles; il se chargea de les faire descendre par bateau sur la Loire, de les assurer, et de les expedier en temps utile a Nantes.

Depuis le baiser pris dans le couloir, les heures s'enfuyaient pour Eugenie avec une effrayante rapidite. Parfois elle voulait suivre son cousin. Celui qui a connu la plus attachante des passions, celle dont la duree est chaque jour abregee par l'age, par le temps, par une maladie mortelle, par quelques-unes des fatalites humaines, celui-la comprendra les tourments d'Eugenie. Elle pleurait souvent en se promenant dans ce jardin, maintenant trop etroit pour elle, ainsi que la cour, la maison, la ville: elle s'elancait par avance sur la vaste etendue des mers. Enfin la veille du depart arriva. Le matin, en l'absence de Grandet et de Nanon, le precieux coffret ou se trouvaient les deux portraits fut solennellement installe dans le seul tiroir du bahut qui fermait a clef et ou etait la bourse maintenant vide. Le depot de ce tresor n'alla pas sans bon nombre de baisers et de

larmes. Quand Eugenie mit la clef dans son sein, elle n'eut pas le courage de defendre a Charles d'y baisser la place.

—Elle ne sortira pas de la, mon ami.

—Eh! bien, mon coeur y sera toujours aussi.

—Ah! Charles, ce n'est pas bien, dit-elle d'un accent peu grondeur.

—Ne sommes-nous pas maries, repondit-il; j'ai ta parole, prends la mienne.

—A toi, pour jamais! fut dit deux fois de part et d'autre.

Aucune promesse faite sur cette terre ne fut plus pure: la candeur d'Eugenie avait momentanement sanctifie l'amour de Charles. Le lendemain matin le dejeuner fut triste. Malgre la robe d'or et une croix a la Jeannette que lui donna Charles, Nanon elle-meme, libre d'exprimer ses sentiments, eut la larme a l'oeil.

—Ce pauvre mignon, monsieur, qui s'en va sur mer. Que Dieu le conduise.

A dix heures et demie, la famille se mit en route pour accompagner Charles a la diligence de Nantes. Nanon avait lache le chien, ferme la porte, et voulut porter le sac de nuit de Charles. Tous les marchands de la vieille rue etaient sur le seuil de leurs boutiques pour voir passer ce cortege, auquel se joignit sur la place maitre Cruchot.

—Ne va pas pleurer, Eugenie, lui dit sa mere.

—Mon neveu, dit Grandet sous la porte de l'auberge, en embrassant Charles sur les deux joues, partez pauvre, revenez riche, vous trouverez l'honneur de votre pere sauf. Je vous en reponds, moi, Grandet; car, alors, il ne tiendra qu'a vous de ...

—Ah! mon oncle, vous adoucissez l'amertume de mon depart. N'est-ce pas le plus beau present que vous puissiez me faire?

Ne comprenant pas les paroles du vieux tonnelier, qu'il avait interrompu, Charles repandit sur le visage tanne de son oncle des larmes de reconnaissance, tandis qu'Eugenie serrait de toutes ses forces la main de son cousin et celle de son pere. Le notaire seul souriait en admirant la finesse de Grandet, car lui seul avait bien compris le bonhomme. Les quatre Saumurois, environnes de plusieurs personnes, resterent devant la voiture jusqu'a ce qu'elle partit; puis, quand elle disparut sur le pont et ne retentit plus que dans le lointain:

—Bon voyage! dit le vigneron. Heureusement maitre Cruchot fut le seul qui entendit cette exclamation. Eugenie et sa mere etaient allees a un endroit du quai d'ou elles pouvaient encore voir la diligence, et agitaient leurs mouchoirs blancs, signe auquel repondit Charles en deployant le sien.

—Ma mere, je voudrais avoir pour un moment la puissance de Dieu, dit Eugenie au moment ou elle ne vit plus le mouchoir de Charles.

Pour ne point interrompre le cours des evenements qui se passerent au sein de la famille Grandet, il est necessaire de jeter par anticipation un coup d'oeil sur les operations que le bonhomme fit a Paris par l'entremise de des Grassins. Un mois apres le depart du banquier, Grandet possedait une inscription de cent mille livres de rente achete a quatre-vingts francs net. Les renseignements donnes a sa mort par son inventaire n'ont jamais fourni la moindre lumiere sur les moyens que sa defiance lui suggera pour echanger le

prix de l'inscription contre l'inscription elle-même. Maître Cruchot pensa que Nanon fut, à son insu, l'instrument fidèle du transport des fonds. Vers cette époque, la servante fit une absence de cinq jours, sous prétexte d'aller ranger quelque chose à Froidfond, comme si le bonhomme était capable de laisser trainer quelque chose. En ce qui concerne les affaires de la maison Guillaume Grandet, toutes les prévisions du tonnelier se réalisèrent.

À la Banque de France se trouvent, comme chacun sait, les renseignements les plus exacts sur les grandes fortunes de Paris et des départements. Les noms de des Grassins et de Félix Grandet de Saumur y étaient connus et y jouissaient de l'estime accordée aux célébrités financières qui s'appuient sur d'immenses propriétés territoriales libres d'hypothèques. L'arrivée du banquier de Saumur, chargé, disait-on, de liquider par honneur la maison Grandet de Paris, suffit donc pour éviter à l'ombre du négociant la honte des protêts. La levée des scelles se fit en présence des créanciers, et le notaire de la famille se mit à procéder régulièrement à l'inventaire de la succession. Bientôt des Grassins réunirent les créanciers, qui, d'une voix unanime, élurent pour liquidateurs le banquier de Saumur, conjointement avec François Keller, chef d'une riche maison, l'un des principaux intéressés, et leur confièrent tous les pouvoirs nécessaires pour sauver à la fois l'honneur de la famille et les créances. Le crédit du Grandet de Saumur, l'espérance qu'il répandit au cœur des créanciers par l'organe de des Grassins, facilitèrent les transactions; il ne se rencontra pas un seul recalitrant parmi les créanciers. Personne ne pensait à passer sa créance au compte de Profits et Pertes, et chacun se disait:

—Grandet de Saumur payera! Six mois s'écouleront. Les Parisiens avaient remboursé les effets en circulation et les conservaient au fond de leurs portefeuilles. Premier résultat que voulait obtenir le tonnelier. Neuf mois après la première assemblée, les deux liquidateurs distribuèrent quarante-sept pour cent à chaque créancier. Cette somme fut produite par la vente des valeurs, possessions, biens et choses généralement quelconques appartenant à feu Guillaume Grandet, et qui fut faite avec une fidélité scrupuleuse. La plus exacte probité présidait à cette liquidation. Les créanciers se plurent à reconnaître l'admirable et incontestable honneur des Grandet. Quand ces louanges eurent circulé convenablement, les créanciers demandèrent le reste de leur argent. Il leur fallut écrire une lettre collective à Grandet.

—Nous y voilà, dit l'ancien tonnelier en jetant la lettre au feu; patience, mes petits amis.

En réponse aux propositions contenues dans cette lettre, Grandet de Saumur demanda le dépôt chez un notaire de tous les titres de créance existants contre la succession de son frère, en les accompagnant d'une quittance des paiements déjà faits, sous prétexte d'apurer les comptes, et de correctement établir l'état de la succession. Ce dépôt souleva mille difficultés. Généralement, le créancier est une sorte de maniaque. Aujourd'hui prêt à conclure, demain il veut tout mettre à feu et à sang; plus tard il se fait ultra-débonnaire. Aujourd'hui sa femme est de bonne humeur, son petit dernier a fait ses dents, tout va bien au logis, il ne veut pas perdre un sou; demain il pleut, il ne peut pas sortir, il est mélancolique, il dit oui à toutes les propositions qui peuvent terminer une affaire; le surlendemain il lui faut des garanties, à la fin du mois il prétend vous exécuter, le bourreau! Le créancier ressemble à ce moineau franc à la queue duquel on engage les petits enfants à tacher de poser un grain de sel; mais le créancier retorque cette image contre sa créance, de laquelle il ne peut rien saisir. Grandet avait observé les variations atmosphériques des créanciers, et ceux de son frère obéirent à tous ses calculs. Les uns se fâchèrent et se refusèrent *net* au dépôt.

—Bon! ça va bien, disait Grandet en se frottant les mains à la lecture des lettres que lui écrivait à ce sujet des Grassins. Quelques autres ne consentirent audit dépôt que sous la condition de faire bien constater leurs droits, ne renoncer à aucuns, et se réserver même celui de faire déclarer la faillite. Nouvelle correspondance, après laquelle Grandet de Saumur consentit à toutes les réserves demandées. Moyennant cette concession, les créanciers benins firent entendre raison aux créanciers durs. Le dépôt eut lieu, non sans quelques plaintes.

—Ce bonhomme, dit-on à des Grassins, se moque de vous et de nous. Vingt-trois mois après la mort de Guillaume Grandet, beaucoup de commerçants, entraînés par le mouvement des affaires de Paris, avaient

oublie leurs recouvrements Grandet, ou n'y pensaient que pour se dire:

—Je commence a croire que les quarante-sept pour cent sont tout ce que je tirerai de cela. Le tonnelier avait calcule sur la puissance du temps, qui, disait-il, est un bon diable A la fin de la troisieme annee, des Grassins ecrivit a Grandet que, moyennant dix pour cent des deux millions quatre cent mille francs restant dus par la maison Grandet, il avait amene les creanciers a lui rendre leurs titres. Grandet repondit que le notaire et l'agent de change dont les epouvantables faillites avaient cause la mort de son frere, vivaient, *eux!* pouvaient etre devenus bons, et qu'il fallait les actionner afin d'en tirer quelque chose et diminuer le chiffre du deficit. A la fin de la quatrieme annee, le deficit fut bien et dument arrete a la somme de douze cent mille francs. Il y eut des pourparlers qui durerent six mois entre les liquidateurs et les creanciers, entre Grandet et les liquidateurs. Bref, vivement presse de s'executer, Grandet de Saumur repondit aux deux liquidateurs, vers le neuvieme mois de cette annee, que son neveu, qui avait fait fortune aux Indes, lui avait manifeste l'intention de payer integralement les dettes de son pere; il ne pouvait pas prendre sur lui de les solder frauduleusement sans l'avoir consulte; il attendait une reponse. Les creanciers, vers le milieu de la cinquieme annee, etaient encore tenus en echec avec le mot *integralement*, de temps en temps lache par le sublime tonnelier, qui riait dans sa barbe, et ne disait jamais, sans laisser echapper un fin sourire et un juron, le mot:

—Ces PARISIENS! Mais les creanciers furent reserves a un sort inoui dans les fastes du commerce. Ils se retrouveront dans la position ou les avait maintenus Grandet au moment ou les evenements de cette histoire les obligeront a y reparaitre. Quand les rentes atteignirent a 115, le pere Grandet vendit, retira de Paris environ deux millions quatre cent mille francs en or, qui rejoignirent dans ses barillets les six cent mille francs d'interets composes que lui avaient donnees ses inscriptions. Des Grassins demeurait a Paris. Voici pourquoi. D'abord il fut nomme depute; puis il s'amouracha, lui pere de famille, mais ennuye par l'ennuyeuse vie saumuroise, de Florine, une des plus jolies actrices du theatre de Madame, et il y eut recrudescence du quartier-maitre chez le banquier. Il est inutile de parler de sa conduite; elle fut jugee a Saumur profondement immorale. Sa femme se trouva tres heureuse d'etre separee de biens et d'avoir assez de tete pour mener la maison de Saumur, dont les affaires se continuerent sous son nom, afin de reparer les breches faites a sa fortune par les folies de monsieur des Grassins. Les Cruchotins empiraient si bien la situation fausse de la quasi-veuve, qu'elle maria fort mal sa fille, et dut renoncer a l'alliance d'Eugenie Grandet pour son fils. Adolphe rejoignit des Grassins a Paris, et y devint, dit-on, fort mauvais sujet. Les Cruchot triompherent.

—Votre mari n'a pas de bon sens, disait Grandet en pretant une somme a madame des Grassins, moyennant suretes. Je vous plains beaucoup, vous etes une bonne petite femme.

—Ah! monsieur, repondit la pauvre dame, qui pouvait croire que le jour ou il partit de chez vous pour aller a Paris, il courait a sa ruine.

—Le ciel m'est temoin, madame, que j'ai tout fait jusqu'au dernier moment pour l'empêcher d'y aller. Monsieur le president voulait a toute force l'y remplacer; et, s'il tenait tant a s'y rendre, nous savons maintenant pourquoi.

Ainsi Grandet n'avait aucune obligation a des Grassins.

Chagrins de famille En toute situation, les femmes ont plus de causes de douleur que n'en a l'homme, et souffrent plus que lui. L'homme a sa force, et l'exercice de sa puissance: il agit, il va, il s'occupe, il pense, il embrasse l'avenir et y trouve des consolations. Ainsi faisait Charles. Mais la femme demeure, elle reste face a face avec le chagrin dont rien ne la distrait, elle descend jusqu'au fond de l'abime qu'il a ouvert, le mesure et souvent le comble de ses vœux et de ses larmes. Ainsi faisait Eugenie. Elle s'initiait a sa destinee. Sentir, aimer, souffrir, se devouer, sera toujours le texte de la vie des femmes. Eugenie devait etre toute la femme, moins ce qui la console. Son bonheur, amasse comme les clous semes sur la muraille, suivant la sublime expression de Bossuet, ne devait pas un jour lui remplir le creux de la main. Les chagrins ne se font jamais

attendre, et pour elle ils arriverent bientôt. Le lendemain du depart de Charles, la maison Grandet reprit sa physionomie pour tout le monde, excepte pour Eugenie qui la trouva tout a coup bien vide. A l'insu de son pere, elle voulut que la chambre de Charles restat dans l'etat ou il l'avait l'aissee. Madame Grandet et Nanon furent volontiers complices de ce *statu quo*.

—Qui sait s'il ne reviendra pas plus tot que nous ne le croyons, dit-elle.

—Ah! je le voudrais voir ici, repondit Nanon. Je m'accoutumais ben a lui! C'etait un ben doux, un ben parfait monsieur, quasiment joli, moutonne comme une fille. Eugenie regarda Nanon.

—Sainte Vierge, mademoiselle, vous avez les yeux a la perdition de votre ame! Ne regardez donc pas le monde comme ca.

Depuis ce jour, la beaute de mademoiselle Grandet prit un nouveau caractere. Les graves pensees d'amour par lesquelles son ame etait lentement envahie, la dignite de la femme aimee donnerent a ses traits cette espece d'eclat que les peintres figurent par l'aureole. Avant la venue de son cousin, Eugenie pouvait etre comparee a la Vierge avant la conception, quand il fut parti elle ressemblait a la Vierge mere: elle avait concu l'amour. Ces deux Maries, si differentes et si bien representees par quelques peintres espagnols, constituent l'une des plus brillantes figures qui abondent dans le christianisme. En revenant de la messe ou elle alla le lendemain du depart de Charles, et ou elle avait fait voeu d'aller tous les jours, elle prit, chez le libraire de la ville, une mappemonde qu'elle cloua pres de son miroir, afin de suivre son cousin dans sa route vers les Indes, afin de pouvoir se mettre un peu, soir et matin, dans le vaisseau qui l'y transportait, de le voir, de lui adresser mille questions, de lui dire:

—Es-tu bien? ne souffres-tu pas? penses-tu bien a moi, en voyant cette etoile dont tu m'as appris a connaitre les beautes et l'usage?

Puis, le matin, elle restait pensive sous le noyer, assise sur le banc de bois rongé par les vers et garni de mousse grise ou ils s'étaient dit tant de bonnes choses, de niaiseries, ou ils avaient bâti les châteaux en Espagne de leur joli ménage. Elle pensait à l'avenir en regardant le ciel par le petit espace que les murs lui permettaient d'embrasser; puis le vieux pan de muraille, et le toit sous lequel était la chambre de Charles. Enfin ce fut l'amour solitaire, l'amour vrai qui persiste, qui se glisse dans toutes les pensées, et devient la substance, ou, comme eussent dit nos peres, l'étoffe de la vie. Quand les soi-disant amis du pere Grandet venaient faire la partie le soir, elle était gaie, elle dissimulait; mais, pendant toute la matinee, elle causait de Charles avec sa mere et Nanon. Nanon avait compris qu'elle pouvait compatir aux souffrances de sa jeune maitresse sans manquer a ses devoirs envers son vieux patron, elle qui disait a Eugenie:

—Si j'avais eu un homme a moi, je l'aurais ... suivi dans l'enfer. Je l'aurais ... quoi ... Enfin, j'aurais voulu m'exterminer pour lui; mais ... rien. Je mourrai sans savoir ce que c'est que la vie. Croiriez-vous, mademoiselle, que ce vieux Cornoiller, qu'est un bon homme tout de meme, tourne autour de ma jupe, rapport a mes rentes, tout comme ceux qui viennent ici flairer le magot de monsieur, en vous faisant la cour? Je vois ca, parce que je suis encore fine, quoique je sois grosse comme une tour; he! bien, mam'zelle, ca me fait plaisir, quoique ca ne soye pas de l'amour.

Deux mois se passerent ainsi. Cette vie domestique, jadis si monotone, s'était animee par l'immense interet du secret qui liait plus intimement ces trois femmes. Pour elles, sous les planchers grisâtres de cette salle, Charles vivait, allait, venait encore. Soir et matin Eugenie ouvrait la toilette et contemplait le portrait de sa tante. Un dimanche matin elle fut surprise par sa mere au moment ou elle était occupee a chercher les traits de Charles dans ceux du portrait. Madame Grandet fut alors initiee au terrible secret de l'echange fait par le voyageur contre le tresor d'Eugenie.

—Tu lui as tout donne, dit la mere epouvantee. Que diras-tu donc a ton pere, au jour de l'an, quand il voudra voir ton or?

Les yeux d'Eugenie devinrent fixes, et ces deux femmes demeurerent dans un effroi mortel pendant la moitie de la matinee. Elles furent assez troublees pour manquer la grand'messe, et n'allerent qu'a la messe militaire. Dans trois jours l'annee 1819 finissait. Dans trois jours devait commencer une terrible action, une tragedie bourgeoise sans poison, ni poignard, ni sang repandu; mais, relativement aux acteurs, plus cruelle que tous les drames accomplis dans l'illustre famille des Atrides.

—Qu'allons-nous devenir? dit madame Grandet a sa fille en laissant son tricot sur ses genoux.

La pauvre mere subissait de tels troubles depuis deux mois que les manches de laine dont elle avait besoin pour son hiver n'etaient pas encore finies. Ce fait domestique, minime en apparence, eut de tristes resultats pour elle. Faute de manches, le froid la saisit d'une facon facheuse au milieu d'une sueur causee par une epouvantable colere de son mari.

—Je pensais, ma pauvre enfant, que, si tu m'avais confie ton secret, nous aurions eu le temps d'ecrire a Paris a monsieur des Grassins. Il aurait pu nous envoyer des pieces d'or semblables aux tiennes; et, quoique Grandet les connaisse bien, peut-etre ...

—Mais ou donc aurions-nous pris tant d'argent?

—J'aurais engage mes propres. D'ailleurs monsieur des Grassins nous eut bien ...

—Il n'est plus temps, repondit Eugenie d'une voix sourde et alteree en interrompant sa mere. Demain matin ne devons-nous pas aller lui souhaiter la bonne annee dans sa chambre?

—Mais, ma fille, pourquoi n'irais-je donc pas voir les Cruchot?

—Non, non, ce serait me livrer a eux et nous mettre sous leur dependance. D'ailleurs j'ai pris mon parti. J'ai bien fait, je ne me repens de rien. Dieu me protegera. Que sa sainte volonte se fasse. Ah! si vous aviez lu sa lettre, vous n'auriez pense qu'a lui, ma mere.

Le lendemain matin, premier janvier 1820, la terreur flagrante a laquelle la mere et la fille etaient en proie leur suggera la plus naturelle des excuses pour ne pas venir solennellement dans la chambre de Grandet. L'hiver de 1819 a 1820 fut un des plus rigoureux de l'epoque. La neige encombra les toits.

Madame Grandet dit a son mari, des qu'elle l'entendit se remuant dans sa chambre:

—Grandet, fais donc allumer par Nanon un peu de feu chez moi; le froid est si vif que je gele sous ma couverture. Je suis arrivee a un age ou j'ai besoin de menagements. D'ailleurs, reprit-elle apres une legere pause, Eugenie viendra s'habiller la. Cette pauvre fille pourrait gagner une maladie a faire sa toilette chez elle par un temps pareil. Puis nous irons te souhaiter le bon an pres du feu, dans la salle.

—Ta, ta, ta, quelle langue! comme tu commences l'annee, madame Grandet? Tu n'as jamais tant parle. Cependant tu n'as pas mange de pain trempé dans du vin, je pense. Il y eut un moment de silence. Eh! bien, reprit le bonhomme que sans doute la proposition de sa femme arrangeait, je vais faire ce que vous voulez, madame Grandet. Tu es vraiment une bonne femme, et je ne veux pas qu'il t'arrive malheur a l'echance de ton age, quoique en general les La Bertelliere soient faits de vieux ciment. Hein! pas vrai? cria-t-il apres une pause. Enfin, nous en avons herite, je leur pardonne. Et il toussa.

—Vous etes gai ce matin, monsieur, dit gravement la pauvre femme.

—Toujours gai, moi,

Gai, gai, gai, le tonnelier,

Raccommodez votre cuvier!

ajouta-t-il en entrant chez sa femme tout habille. Oui, nom d'un petit bonhomme, il fait solidement froid tout de meme. Nous déjeunerons bien, ma femme. Des Grassins m'a envoye un pate de foies gras truffe! Je vais aller le chercher a la diligence. Il doit y avoir joint un double napoleon pour Eugenie, vint lui dire le tonnelier a l'oreille. Je n'ai plus d'or, ma femme. J'avais bien encore quelques vieilles pieces, je puis te dire cela a toi; mais il a fallu les lacher pour les affaires. Et, pour celebrer lever jour de l'an, il l'embrassa sur le front.

—Eugenie, cria la bonne mere, je ne sais sur quel cote ton pere a dormi, mais il est bon homme, ce matin. Bah! nous nous en tirerons.

—Quoi qu'il a donc, notre maitre? dit Nanon en entrant chez sa maitresse pour y allumer du feu. D'abord, il m'a dit: "Bonjour, bon an, grosse bete! Va faire du feu chez ma femme, elle a froid." Ai-je ete sotte quand je l'ai vu me tendant la main pour me donner un ecu de six francs qui n'est quasi point rogne du tout! tenez, madame, regardez-le donc? Oh! le brave homme. C'est un digne homme, tout de meme. Il y en a qui, pus y deviennent vieux, pus y durcissent; mais lui, il se fait doux comme votre cassis, et y rabonit. C'est un ben parfait, un ben bon homme ...

Le secret de cette joie etait dans une entiere reussite de la speculation de Grandet. Monsieur des Grassins, apres avoir deduit les sommes que lui devait le tonnelier pour l'escompte des cent cinquante mille francs d'effets hollandais, et pour le surplus qu'il lui avait avance afin de completer l'argent necessaire a l'achat des cent mille livres de rente, lui envoyait, par la diligence, trente mille francs en ecus, restant sur le semestre de ses interets, et lui avait annonce la hausse des fonds publics. Ils etaient alors a 89, les plus celebres capitalistes en achetaient, fin janvier, a 92. Grandet gagnait, depuis deux mois, douze pour cent sur ses capitaux, il avait apure ses comptes, et allait desormais toucher cinquante mille francs tous les six mois sans avoir a paver ni impositions, ni reparations. Il concevait enfin la rente, placement pour lequel les gens de province manifestent une repugnance invincible, et il se voyait, avant cinq ans, maitre d'un capital de six millions grossi sans beaucoup de soins, et qui, joint a la valeur territoriale de ses proprietes, composerait une fortune colossale. Les six francs donnees a Nanon etaient peut-etre le solde d'un immense service que la servante avait a son insu rendu a son maitre.

—Oh! oh! ou va donc le pere Grandet, qu'il court des le matin comme au feu? se dirent les marchands occupees a ouvrir leurs boutiques. Puis, quand ils le virent revenant du quai suivi d'un facteur des messageries transportant sur une brouette des sacs pleins:

—L'eau va toujours a la riviere, le bonhomme allait a ses ecus, disait l'un.

—Il lui en vient de Paris, de Froidfond, de Hollande! disait un autre.

—Il finira par acheter Saumur, s'ecriait un troisieme.

—Il se moque du froid, il est toujours a son affaire, disait une femme a son mari.

—Eh! eh! monsieur Grandet, si ca vous genait, lui dit un marchand de drap, son plus proche voisin, je vous en debarrasserais.

—Ouin! ce sont des sous, repondit le vigneron.

—D'argent, dit le facteur a voix basse.

—Si tu veux que je te soigne, mets une bride a ta *margoulette*, dit le bonhomme au facteur en ouvrant sa porte.

—Ah! le vieux renard, je le croyais sourd, pensa le facteur; il parait que quand il fait froid il entend.

—Voila vingt sous pour tes etrennes, et *motus*! Detale! lui dit Grandet. Nanon te reportera ta brouette.

—Nanon, les linottes sont-elles a la messe?

—Oui, monsieur.

—Allons, haut la patte! a l'ouvrage, cria-t-il en la chargeant de sacs. En un moment les ecus furent transportes dans sa chambre ou il s'enferma.

—Quand le déjeuner sera pret, tu me cogneras au mur. Reporte la brouette aux Messageries.

La famille ne dejeuna qu'a dix heures.

—Ici ton pere ne demandera pas a voir ton or, dit madame Grandet a sa fille en rentrant de la messe. D'ailleurs tu feras la frileuse. Puis nous aurons le temps de remplir ton tresor pour le jour de ta naissance ...

Grandet descendait l'escalier en pensant a metamorphoser promptement ses ecus parisiens en bon or et a son admirable speculation des rentes sur l'Etat. Il etait decide a placer ainsi ses revenus jusqu'a ce que la rente atteignit le taux de cent francs. Meditation funeste a Eugenie. Aussitot qu'il entra, les deux femmes lui souhaiterent une bonne annee, sa fille en lui sautant au cou et le calinant, madame Grandet gravement et avec dignite.

—Ah! ah! mon enfant, dit-il en baisant sa fille sur les joues, je travaille pour toi, vois-tu?... je veux ton bonheur. Il faut de l'argent pour etre heureux. Sans argent, bernique. Tiens, voila un napoleon tout neuf, je l'ai fait venir de Paris. Nom d'un petit bonhomme, il n'y a pas un grain d'or ici. Il n'y a que toi qui as de l'or. Montre-moi ton or, fifille.

—Bah! il fait trop froid; dejeunons, lui repondit Eugenie.

—He! bien, apres, hein? Ca nous aidera tous a digerer. Ce gros des Grassins, il nous a envoye ca tout de meme, reprit-il. Ainsi mangez, mes enfants, ca ne nous coute rien. Il va bien des Grassins, je suis content de lui. Le merluchon rend service a Charles, et gratis encore. Il arrange tres bien les affaires de ce pauvre defunt Grandet.

—Ououh! ououh! fit-il, la bouche pleine, apres une pause, cela est bon! Manges-en donc, ma femme? ca nourrit au moins pour deux jours.

—Je n'ai pas faim. Je suis tout malingre, tu le sais bien.

—Ah! ouin! Tu peux te bourrer sans crainte de faire crever ton coffre; tu es une La Bertelliere, une femme solide. Tu es bien un petit brin jaunette, mais j'aime le jaune.

L'attente d'une mort ignominieuse et publique est moins horrible peut-être pour un condamné que ne l'était pour madame Grandet et pour sa fille l'attente des événements qui devaient terminer ce déjeuner de famille. Plus gaiement parlait et mangeait le vieux vigneron, plus le cœur de ces deux femmes se serrait. La fille avait néanmoins un appui dans cette conjoncture: elle puisait de la force en son amour.

—Pour lui, pour lui, se disait-elle, je souffrirais mille morts.

A cette pensée, elle jetait à sa mère des regards flamboyants de courage.

—Ote tout cela, dit Grandet à Nanon quand, vers onze heures le déjeuner fut achevé; mais laisse-nous la table. Nous serons plus à l'aise pour voir ton petit trésor, dit-il en regardant Eugénie. Petit, ma foi, non. Tu possèdes, valeur intrinsèque, cinq mille neuf cent cinquante-neuf francs, et quarante de ce matin, cela fait six mille francs moins un. Eh! bien, je te donnerai, moi, ce franc pour compléter la somme, parce que, vois-tu, fifille ... He! bien, pourquoi nous écoutes-tu? Montre-moi tes talons, Nanon, et va faire ton ouvrage, dit le bonhomme. Nanon disparut.

—Écoute, Eugénie, il faut que tu me donnes ton or. Tu ne le refuseras pas à ton pépère, ma petite fifille, hein? Les deux femmes étaient muettes.

—Je n'ai plus d'or, moi. J'en avais, je n'en ai plus. Je te rendrai six mille francs en livres, et tu vas les placer comme je vais te le dire. Il ne faut plus penser au douzain. Quand je te marierai, ce qui sera bientôt, je te trouverai un futur qui pourra t'offrir le plus beau douzain dont on aura jamais parlé dans la province. Écoute donc, fifille. Il se présente une belle occasion: tu peux mettre tes six mille francs dans le gouvernement, et tu en auras tous les six mois près de deux cents francs d'intérêts, sans impôts, ni réparations, ni grele, ni gelée, ni marée, ni rien de ce qui tracasse les revenus. Tu repugnes peut-être à te séparer de ton or, hein, fifille? Apporte-le-moi tout de même. Je te ramasserai des pièces d'or, des hollandaises, des portugaises, des roupies du Mogol, des genovines; et, avec celles que je te donnerai à tes fêtes, en trois ans tu auras rétabli la moitié de son joli petit trésor en or. Que dis-tu, fifille? Lève donc le nez. Allons, va le chercher, le mignon. Tu devrais me baiser sur les yeux pour te dire ainsi des secrets et des mystères de vie et de mort pour les écus. Vraiment les écus vivent et grouillent comme des hommes: ça va, ça vient, ça sue, ça produit.

Eugénie se leva; mais, après avoir fait quelques pas vers la porte, elle se retourna brusquement, regarda son père en face et lui dit:

—Je n'ai plus *mon* or.

—Tu n'as plus ton or! s'écria Grandet en se dressant sur ses jarrets comme un cheval qui entend tirer le canon à dix pas de lui.

—Non, je ne l'ai plus.

—Tu te trompes, Eugénie.

—Non.

—Par la serpette de mon père!

Quand le tonnelier jurait ainsi, les planchers tremblaient.

—Bon saint bon Dieu! voilà madame qui palit, cria Nanon.

—Grandet, ta colere me fera mourir, dit la pauvre femme.

—Ta, ta, ta, ta, vous autres, vous ne mourez jamais dans votre famille!

—Eugenie, qu'avez-vous fait de vos pieces? cria-t-il en fondant sur elle.

—Monsieur, dit la fille aux genoux de madame Grandet, ma mere souffre beaucoup. Voyez, ne la tuez pas.

Grandet fut epouvante de la paleur repandue sur le teint de sa femme, naguere si jaune.

—Nanon, venez m'aider a me coucher, dit la mere d'une voix faible. Je meurs.

Aussitot Nanon donna le bras a sa maitresse, autant en fit Eugenie, et ce ne fut pas sans des peines infinies qu'elles purent la monter chez elle, car elle tombait en defaillance de marche en marche. Grandet resta seul. Neanmoins, quelques moments apres, il monta sept ou huit marches, et cria:

—Eugenie, quand votre mere sera couchee, vous descendrez.

—Oui, mon pere.

Elle ne tarda pas a venir, apres avoir rassure sa mere.

—Ma fille, lui dit Grandet, vous allez me dire ou est votre tresor.

—Mon pere, si vous me faites des presents dont je ne sois pas entierement maitresse, reprenez-les, repondit froidement Eugenie en cherchant le napoleon sur la cheminee et le lui presentant.

Grandet saisit vivement le napoleon et le coula dans son gousset.

—Je crois bien que je ne te donnerai plus rien. Pas seulement ca! dit-il en faisant claquer l'ongle de son pouce sous sa maitresse dent. Vous meprisez donc votre pere, vous n'avez donc pas confiance en lui, vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un pere. S'il n'est pas tout pour vous, il n'est rien. Ou est votre or?

—Mon pere, je vous aime et vous respecte, malgre votre colere; mais je vous ferai fort humblement observer que j'ai vingt-deux ans. Vous m'avez assez souvent dit que je suis majeure, pour que je le sache. J'ai fait de mon argent ce qu'il m'a plu d'en faire, et soyez sur qu'il est bien place ...

—Ou?

—C'est un secret inviolable, dit-elle. N'avez-vous pas vos secrets?

—Ne suis-je pas le chef de ma famille, ne puis-je avoir mes affaires?

—C'est aussi mon affaire.

—Cette affaire doit etre mauvaise, si vous ne pouvez pas la dire a votre pere, mademoiselle Grandet.

—Elle est excellente, et je ne puis pas la dire a mon pere.

—Au moins, quand avez-vous donne votre or? Eugenie fit un signe de tete negatif.

—Vous l'aviez encore le jour de votre fête, hein? Eugenie, devenue aussi rusée par amour que son père l'était par avarice, reitèra le même signe de tête.

—Mais l'on n'a jamais vu pareil entêtement, ni vol pareil, dit Grandet d'une voix qui alla *crescendo* et qui fit graduellement retentir la maison. Comment! ici, dans ma propre maison, chez moi, quelqu'un aura pris ton or! le seul or qu'il y avait! et je ne saurai pas qui? L'or est une chose chère. Les plus honnêtes filles peuvent faire des fautes, donner je ne sais quoi, cela se voit chez les grands seigneurs et même chez les bourgeois; mais donner de l'or, car vous l'avez donné à quelqu'un, hein? Eugenie fut impassible. A-t-on vu pareille fille! Est-ce moi qui suis votre père? Si vous l'avez placé, vous en avez un reçu ...

—Étais-je libre, oui ou non, d'en faire ce que bon me semblait? Était-ce à moi?

—Mais tu es un enfant.

—Majeure.

Abasourdi par la logique de sa fille, Grandet palit, trepigna, jura; puis trouvant enfin des paroles, il cria:

—Maudit serpent de fille! ah! mauvaise graine, tu sais bien que je t'aime, et tu en abuses. Elle égorge son père! Pardieu, tu auras jeté notre fortune aux pieds de ce va-nu-pieds qui a des bottes de maroquin. Par la serpette de mon père, je ne peux pas te déshériter, nom d'un tonneau! mais je te maudis, toi, ton cousin, et tes enfants! Tu ne verras rien arriver de bon de tout cela, entends-tu? Si c'était à Charles, que ... Mais, non, ce n'est pas possible. Quoi! ce méchant mirliflor m'aurait dévalisé ... Il regarda sa fille qui restait muette et froide.

—Elle ne bougera pas, elle ne sourcillera pas, elle est plus Grandet que je ne suis Grandet. Tu n'as pas donné ton or pour rien, au moins. Voyons, dis? Eugenie regarda son père, en lui jetant un regard ironique qui l'offensa. Eugenie, vous êtes chez moi, chez votre père. Vous devez, pour y rester, vous soumettre à ses ordres. Les prêtres vous ordonnent de m'obéir. Eugenie baissa la tête. Vous m'offensez dans ce que j'ai de plus cher, reprit-il, je ne veux vous voir que soumise. Allez dans votre chambre. Vous y demeurerez jusqu'à ce que je vous permette d'en sortir. Nanon vous y portera du pain et de l'eau. Vous m'avez entendu, marchez!

Eugenie fondit en larmes et se sauva près de sa mère. Après avoir fait un certain nombre de fois le tour de son jardin dans la neige, sans s'apercevoir du froid, Grandet se douta que sa fille devait être chez sa femme; et, charmé de la prendre en contravention à ses ordres, il grimpa les escaliers avec l'agilité d'un chat, et apparut dans la chambre de madame Grandet au moment où elle caressait les cheveux d'Eugenie dont le visage était plongé dans le sein maternel.

—Console-toi, ma pauvre enfant, ton père s'apaisera.

—Elle n'a plus de père, dit le tonnelier. Est-ce bien vous et moi, madame Grandet, qui avons fait une fille désobéissante comme l'est celle-là? Jolie éducation, et religieuse surtout. He! bien, vous n'êtes pas dans votre chambre. Allons, en prison, en prison, mademoiselle.

—Voulez-vous me priver de ma fille, monsieur? dit madame Grandet en montrant un visage rougi par la fièvre.

—Si vous la voulez garder, emportez-la, videz-moi toutes deux la maison. Tonnerre, où est l'or, qu'est devenu l'or?

Eugenie se leva, lança un regard d'orgueil sur son père, et rentra dans sa chambre à laquelle le bonhomme donna un tour de clef.

—Nanon, cria-t-il, eteins le feu de la salle. Et il vint s'asseoir sur un fauteuil au coin de la cheminee de sa femme, en lui disant:

—Elle l'a donne sans doute a ce miserable seducteur de Charles qui n'en voulait qu'a notre argent.

Madame Grandet trouva, dans le danger qui menacait sa fille et dans son sentiment pour elle, assez de force pour demeurer en apparence froide, muette et sourde.

—Je ne savais rien de tout ceci, repondit-elle en se tournant du cote de la ruelle du lit pour ne pas subir les regards etincelants de son mari. Je souffre tant de votre violence, que si j'en crois mes pressentiments, je ne sortirai d'ici que les pieds en avant. Vous auriez du m'epargner en ce moment, monsieur, moi qui ne vous ai jamais cause de chagrin, du moins, je le pense. Votre fille vous aime, je la crois innocente autant que l'enfant qui nait; ainsi ne lui faites pas de peine, revoquez votre arret. Le froid est bien vif, vous pouvez etre cause de quelque grave maladie.

—Je ne la verrai ni ne lui parlerai. Elle restera dans sa chambre au pain et a l'eau jusqu'a ce qu'elle ait satisfait son pere. Que diable, un chef de famille doit savoir ou va l'or de sa maison. Elle possedait les seules roupies qui fussent en France peut-etre, puis des genovines, des ducats de Hollande.

—Monsieur, Eugenie est notre unique enfant, et quand meme elle les aurait jetes a l'eau ...

—A l'eau? cria le bonhomme, a l'eau! Vous etes folle, madame Grandet. Ce que j'ai dit est dit, vous le savez. Si vous voulez avoir la paix au logis, confessez votre fille, tirez-lui les vers du nez? les femmes s'entendent mieux entre elles a ca que nous autres. Quoi qu'elle ait pu faire, je ne la mangerai point. A-t-elle peur de moi? Quand elle aurait dore son cousin de la tete aux pieds, il est en pleine mer, hein! nous ne pouvons pas courir apres ...

—Eh! bien, monsieur? Excitee par la crise nerveuse ou elle se trouvait, ou par le malheur de sa fille qui developpait sa tendresse et son intelligence, la perspicacite de madame Grandet lui fit apercevoir un mouvement terrible dans la loupe de son mari, au moment ou elle repondait; elle changea d'idee sans changer de ton.

—Eh! bien, monsieur, ai-je plus d'empire sur elle que vous n'en avez? Elle ne m'a rien dit, elle tient de vous.

—Tudieu! comme vous avez la langue pendue ce matin! Ta, ta, ta, ta, vous me narguez, je crois. Vous vous entendez peut-etre avec elle.

Il regarda sa femme fixement.

—En verite, monsieur Grandet, si vous voulez me tuer, vous n'avez qu'a continuer ainsi. Je vous le dis, monsieur, et, dut-il m'en couter la vie, je vous le repeterais encore: vous avez tort envers votre fille, elle est plus raisonnable que vous ne l'etes. Cet argent lui appartenait, elle n'a pu qu'en faire un bel usage, et Dieu seul a le droit de connaitre nos bonnes oeuvres. Monsieur, je vous en supplie, rendez vos bonnes graces a Eugenie?... Vous amoindrirez ainsi l'effet du coup que m'a porte votre colere, et vous me sauverez peut-etre la vie. Ma fille, monsieur, rendez-moi ma fille.

—Je decampe, dit-il. Ma maison n'est pas tenable, la mere et la fille raisonnent et parlent comme si ... Brooouh! Pouah! Vous m'avez donne de cruelles etrennes, Eugenie, cria-t-il. Oui, oui, pleurez! Ce que vous faites vous causera des remords, entendez-vous. A quoi donc vous sert de manger le bon Dieu six fois tous les trois mois, si vous donnez l'or de votre pere en cachette a un faineant qui vous devorera votre coeur quand vous n'aurez plus que ca a lui preter? Vous verrez ce que vaut votre Charles avec ses bottes de maroquin et

son air de n'y pas toucher. Il n'a ni coeur ni ame, puisqu'il ose emporter le tresor d'une pauvre fille sans l'agrement des parents.

Quand la porte de la rue fut fermee, Eugenie sortit de sa chambre et vint pres de sa mere.

—Vous avez eu bien du courage pour votre fille, lui dit-elle.

—Vois-tu, mon enfant, ou nous menent les choses illicites?... tu m'as fait faire un mensonge.

—Oh! je demanderai a Dieu de m'en punir seule.

—C'est-y vrai, dit Nanon effaree en arrivant, que voila mademoiselle au pain et a l'eau pour le reste des jours?

—Qu'est-ce que cela fait, Nanon? dit tranquillement Eugenie.

—Ah! pus souvent que je mangerai de la frippe quand la fille de la maison mange du pain sec. Non, non.

—Pas un mot de tout ca, Nanon, dit Eugenie.

—J'aurai la goule morte, mais vous verrez.

Grandet dina seul pour la premiere fois depuis vingt-quatre ans.

—Vous voila donc veuf, monsieur, lui dit Nanon. C'est bien desagreable d'etre veuf avec deux femmes dans sa maison.

—Je ne te parle pas a toi. Tiens ta margoulette ou je te chasse. Qu'est-ce que tu as dans ta casserole que j'entends bouilloter sur le fourneau?

—C'est des graisses que je fonds ...

—Il viendra du monde ce soir, allume le feu.

Les Cruchot, madame des Grassins et son fils arriverent a huit heures, et s'etonnerent de ne voir ni madame Grandet ni sa fille.

—Ma femme est un peu indisposee. Eugenie est aupres d'elle, repondit le vieux vigneron dont la figure ne trahit aucune emotion.

Au bout d'une heure employee en conversations insignifiantes, madame des Grassins, qui etait montee faire sa visite a madame Grandet, descendit, et chacun lui demanda:

—Comment va madame Grandet?

—Mais, pas bien du tout, du tout, dit-elle. L'etat de sa sante me parait vraiment inquietant. A son age, il faut prendre les plus grandes precautions, papa Grandet.

—Nous verrons cela, repondit le vigneron d'un air distrait.

Chacun lui souhaita le bonsoir. Quand les Cruchot furent dans la rue, madame des Grassins leur dit:

—Il y a quelque chose de nouveau chez les Grandet. La mere est tres mal sans seulement qu'elle s'en doute. La fille a les yeux rouges comme quelqu'un qui a pleure longtemps. Voudraient-ils la marier contre son gre?

Lorsque le vigneron fut couche, Nanon vint en chaussons a pas muets chez Eugenie, et lui decouvrit un pate fait a la casserole.

—Tenez, mademoiselle, dit la bonne fille, Cornoiller m'a donne un lievre. Vous mangez si peu, que ce pate vous durera bien huit jours; et, par la gelee, il ne risquera point de se gater. Au moins, vous ne demeurerez pas au pain sec. C'est que ca n'est point sain du tout.

—Pauvre Nanon, dit Eugenie en lui serrant la main.

—Je l'ai fait ben bon, ben delicat, et il ne s'en est point apercu. J'ai pris le lard, le laurier, tout sur mes six francs; j'en suis ben la maitresse. Puis la servante se sauva, croyant entendre Grandet.

Pendant quelques mois, le vigneron vint voir constamment sa femme a des heures differentes dans la journee, sans prononcer le nom de sa fille, sans la voir, ni faire a elle la moindre allusion Madame Grandet ne quitta point sa chambre, et, de jour en jour, son etat empira. Rien ne fit plier le vieux tonnelier. Il restait inebranlable, apre et froid comme une pile de granit. Il continua d'aller et venir selon ses habitudes; mais il ne begaya plus, causa moins, et se montra dans les affaires plus dur qu'il ne l'avait jamais ete. Souvent il lui echappait quelque erreur dans ses chiffres.

—Il s'est passe quelque chose chez les Grandet, disaient les Cruchotins et les Grassinistes.

—Qu'est-il donc arrive dans la maison Grandet? fut une question convenue que l'on s'adressait generalement dans toutes les soirees a Saumur. Eugenie allait aux offices sous la conduite de Nanon. Au sortir de l'eglise, si madame des Grassins lui adressait quelques paroles, elle y repondait d'une maniere evasive et sans satisfaire sa curiosite. Neanmoins il fut impossible au bout de deux mois de cacher, soit aux trois Cruchot, soit a madame des Grassins, le secret de la reclusion d'Eugenie. Il y eut un moment ou les pretextes manquerent pour justifier sa perpetuelle absence. Puis, sans qu'il fut possible de savoir par qui le secret avait ete trahi, toute la ville apprit que depuis le premier jour de l'an mademoiselle Grandet etait, par l'ordre de son pere, enfermee dans sa chambre, au pain et a l'eau, sans feu; que Nanon lui faisait des friandises, les lui apportait pendant la nuit; et l'on savait meme que la jeune personne ne pouvait voir et soigner sa mere que pendant le temps ou son pere etait absent du logis. La conduite de Grandet fut alors jugee tres severement. La ville entiere le mit pour ainsi dire hors la loi, se souvint de ses trahisons, de ses duretes, et l'excommunia. Quand il passait, chacun se le montrait en chuchotant. Lorsque sa fille descendait la rue tortueuse pour aller a la messe ou a vepres, accompagnee de Nanon, tous les habitants se mettaient aux fenetres pour examiner avec curiosite la contenance de la riche heritiere et son visage, ou se peignaient une melancolie et une douceur angeliques. Sa reclusion, la disgrace de son pere, n'etaient rien pour elle. Ne voyait-elle pas la mappemonde, le petit banc, le jardin, le pan de mur, et ne reprenait-elle pas sur ses levres le miel qu'y avaient laisse les baisers de l'amour? Elle ignora pendant quelque temps les conversations dont elle etait l'objet en ville, tout aussi bien que les ignorait son pere. Religieuse et pure devant Dieu, sa conscience et l'amour l'aidaient a patiemment supporter la colere et la vengeance paternelles. Mais une douleur profonde faisait taire toutes les autres douleurs. Chaque jour, sa mere, douce et tendre creature, qui s'embellissait de l'eclat que jetait son ame en approchant de la tombe, sa mere deperissait de jour en jour. Souvent Eugenie se reprochait d'avoir ete la cause innocente de la cruelle, de la lente maladie qui la devorait. Ces remords, quoique calmes par sa mere, l'attachaient encore plus etroitement a son amour. Tous les matins, aussitot que son pere etait sorti, elle venait au chevet du lit de sa mere, et la, Nanon lui apportait son dejeuner. Mais la pauvre Eugenie, triste et souffrante des souffrances de sa mere, en montrait le visage a Nanon par un geste muet, pleurait et n'osait parler de son cousin. Madame Grandet, la premiere, etait forcee de lui dire:

—Ou est-*il*? pourquoi n'*ecrit-il* pas?

La mere et la fille ignoraient completement les distances.

—Pensons a lui, ma mere, repondait Eugenie, et n'en parlons pas. Vous souffrez, vous avant tout.

Tout c'etait lui.

—Mes enfants, disait madame Grandet, je ne regrette point la vie. Dieu m'a protegee en me faisant envisager avec joie le terme de mes miseres.

Les paroles de cette femme etaient constamment saintes et chretiennes. Quand, au moment de dejeuner pres d'elle, son mari venait se promener dans sa chambre, elle lui dit, pendant les premiers mois de l'annee, les memes discours, repetes avec une douceur angelique, mais avec la fermete d'une femme a qui une mort prochaine donnait le courage qui lui avait manque pendant sa vie.

—Monsieur, je vous remercie de l'interet que vous prenez a ma sante, lui repondait-elle quand il lui avait fait la plus banale des demandes; mais si vous voulez rendre mes derniers moments moins amers et allger mes douleurs, rendez vos bonnes graces a notre fille; montrez-vous chretien, epoux et pere.

En entendant ces mots, Grandet s'asseyait pres du lit et agissait comme un homme qui, voyant venir une averse, se met tranquillement a l'abri sous une porte cochere: il ecoutait silencieusement sa femme, et ne repondait rien. Quand les plus touchantes, les plus tendres, les plus religieuses supplications lui avaient ete adressees, il disait:

—Tu es un peu palotte aujourd'hui, ma pauvre femme. L'oubli le plus complet de sa fille semblait etre grave sur son front de gres, sur ses levres serrees. Il n'etait meme pas emu par les larmes que ses vagues reponses, dont les termes etaient a peine varies, faisaient couler le long du blanc visage de sa femme.

—Que Dieu vous pardonne, monsieur, disait-elle, comme je vous pardonne moi-meme. Vous aurez un jour besoin d'indulgence.

Depuis la maladie de sa femme, il n'avait plus ose se servir de son terrible: ta, ta, ta, ta, ta! Mais aussi son despotisme n'etait-il pas desarme par cet ange de douceur, dont la laideur disparaissait de jour en jour, chassée par l'expression des qualites morales qui venaient fleurir sur sa face. Elle etait tout ame. Le genie de la priere semblait purifier, amoindrir les traits les plus grossiers de sa figure, et la faisait resplendir. Qui n'a pas observe le phenomene de cette transfiguration sur de saints visages ou les habitudes de l'ame finissent par triompher des traits les plus rudement contournes, en leur imprimant l'animation particuliere due a la noblesse et a la purete des pensees elevees! Le spectacle de cette transformation accomplie par les souffrances qui consumaient les lambeaux de l'etre humain dans cette femme agissait, quoique faiblement, sur le vieux tonnelier dont le caractere resta de bronze. Si sa parole ne fut plus dedaigneuse, un imperturbable silence, qui sauvait sa superiorite de pere de famille, domina sa conduite. Sa fidele Nanon paraissait-elle au marche, soudain quelques lazzis, quelques plaintes sur son maitre lui sifflaient aux oreilles; mais, quoique l'opinion publique condamnat hautement le pere Grandet, la servante le defendait par orgueil pour la maison.

—Eh! bien, disait-elle aux detracteurs du bonhomme, est-ce que nous ne devenons pas tous plus durs en vieillissant? pourquoi ne voulez-vous pas qu'il se racornisse un peu, cet homme? Taisez donc vos menageries. Mademoiselle vit comme une reine. Elle est seule, eh! bien, c'est son gout. D'ailleurs, mes maitres ont des raisons majeures.

Enfin, un soir, vers la fin du printemps, madame Grandet, devoree par le chagrin, encore plus que par la maladie, n'ayant pas reussi, malgre ses prieres, a reconcilier Eugenie et son pere, confia ses peines secretes aux Cruchot.

—Mettre une fille de vingt-trois ans au pain et a l'eau?... s'ecria le president de Bonfons, et sans motifs; mais cela constitue *des sevices tortionnaires; elle peut protester contre, et tant dans que sur ...*

—Allons, mon neveu; dit le notaire, laissez votre baragouin de palais. Soyez tranquille, madame, je ferai finir cette reclusion des demain.

En entendant parler d'elle, Eugenie sortit de sa chambre.

—Messieurs, dit-elle en s'avancant par un mouvement plein de fierte, je vous prie de ne pas vous occuper de cette affaire. Mon pere est maitre chez lui. Tant que j'habiterai sa maison, je dois lui obeir. Sa conduite ne saurait etre soumise a l'approbation ni a la desapprobation du monde, il n'en est comptable qu'a Dieu. Je reclame de votre amitie le plus profond silence a cet egard. Blamer mon pere serait attaquer notre propre consideration. Je vous sais gre, messieurs, de l'interet que vous me temoignez; mais vous m'obligeriez davantage si vous vouliez faire cesser les bruits offensants qui courent par la ville, et desquels j'ai ete instruite par hasard.

—Elle a raison, dit madame Grandet.

—Mademoiselle, la meilleure maniere d'empêcher le monde de jaser est de vous faire rendre la liberte, lui repondit respectueusement le vieux notaire frappe de la beaute que la retraite, la melancolie et l'amour avaient imprimee a Eugenie.

—Eh! bien, ma fille, laisse a monsieur Cruchot le soin d'arranger cette affaire, puisqu'il repond du succes. Il connait ton pere et sait comment il faut le prendre. Si tu veux me voir heureuse pendant le peu de temps qui me reste a vivre, il faut, a tout prix, que ton pere et toi vous soyez reconcilies.

Le lendemain, suivant une habitude prise par Grandet depuis la reclusion d'Eugenie, il vint faire un certain nombre de tours dans son petit jardin. Il avait pris pour cette promenade le moment ou Eugenie se peignait. Quand le bonhomme arrivait au gros noyer, il se cachait derriere le tronc de l'arbre, restait pendant quelques instants a contempler les longs cheveux de sa fille, et flottait sans doute entre les pensees que lui suggerait la tenacite de son caractere et le desir d'embrasser son enfant. Souvent il demeurait assis sur le petit banc de bois pourri ou Charles et Eugenie s'etaient jure un eternel amour, pendant qu'elle regardait aussi son pere a la derobee ou dans son miroir. S'il se levait et recommençait sa promenade, elle s'asseyait complaisamment a la fenetre et se mettait a examiner le pan de mur ou pendaient les plus jolies fleurs, d'ou sortaient, d'entre les crevasses, des Cheveux de Venus, des liserons et une plante grasse, jaune ou blanche, un *Sedum* tres abondant dans les vignes a Saumur et a Tours. Maitre Cruchot vint de bonne heure et trouva le vieux vigneron assis par un beau jour de juin sur le petit banc, le dos appuye au mur mitoyen, occupe a voir sa fille.

—Qu'y a-t-il pour votre service, maitre Cruchot? dit-il en apercevant le notaire.

—Je viens vous parler d'affaires.

—Ah! ah! avez-vous un peu d'or a me donner contre des ecus?

—Non, non, il ne s'agit pas d'argent, mais de votre fille Eugenie. Tout le monde parle d'elle et de vous.

—De quoi se mele-t-on? Charbonnier est maitre chez lui.

—D'accord, le charbonnier est maitre de se tuer aussi, ou, ce qui est pis, de jeter son argent par les fenetres.

—Comment cela?

—Eh! mais votre femme est tres malade, mon ami. Vous devriez meme consulter monsieur Bergerin, elle est en danger de mort. Si elle venait a mourir sans avoir ete soignee comme il faut, vous ne seriez pas tranquille, je le crois.

—Ta! ta! ta! ta! vous savez ce qu'a ma femme! Ces medecins, une fois qu'ils ont mis le pied chez vous, ils viennent des cinq a six fois par jour.

—Enfin, Grandet, vous ferez comme vous l'entendrez. Nous sommes de vieux amis; il n'y a pas, dans tout Saumur, un homme qui prenne plus que moi d'interet a ce qui vous concerne; j'ai donc du vous dire cela. Maintenant, arrive qui plante, vous etes majeur, vous savez vous conduire, allez. Ceci n'est d'ailleurs pas l'affaire qui m'amene. Il s'agit de quelque chose de plus grave pour vous, peut-etre. Apres tout, vous n'avez pas envie de tuer votre femme, elle vous est trop utile. Songez donc a la situation ou vous seriez, vis-a-vis votre fille, si madame Grandet mourait. Vous devriez des comptes a Eugenie, puisque vous etes commun en biens avec votre femme. Votre fille sera en droit de reclamer le partage de votre fortune, de faire vendre Froidfond. Enfin, elle succede a sa mere, de qui vous ne pouvez pas heriter.

Ces paroles furent un coup de foudre pour le bonhomme, qui n'etait pas aussi fort en legislation qu'il pouvait l'etre en commerce. Il n'avait jamais pense a une licitation.

—Ainsi je vous engage a la traiter avec douceur, dit Cruchot en terminant.

—Mais savez-vous ce qu'elle a fait, Cruchot?

—Quoi? dit le notaire curieux de recevoir une confidence du pere Grandet et de connaitre la cause de la querelle.

—Elle a donne son or.

—Eh! bien, etait-il a elle? demanda le notaire.

—Ils me disent tous cela! dit le bonhomme en laissant tomber ses bras par un mouvement tragique.

—Allez-vous, pour une misere, reprit Cruchot, mettre des entraves aux concessions que vous lui demanderez de vous faire a la mort de sa mere?

—Ah! vous appelez six mille francs d'or une misere?

—Eh! mon vieil ami, savez-vous ce que coutera l'inventaire et le partage de la succession de votre femme si Eugenie l'exige?

—Quoi?

—Deux, ou trois, quatre cent mille francs peut-etre! Ne faudra-t-il pas liciter, et vendre pour connaitre la veritable valeur? au lieu qu'en vous entendant ...

—Par la serpette de mon pere! s'ecria le vigneron qui s'assit en palissant, nous verrons ca, Cruchot.

Après un moment de silence ou d'agonie, le bonhomme regarda le notaire en lui disant:

—La vie est bien dure! Il s'y trouve bien des douleurs. Cruchot, reprit-il solennellement, vous ne voulez pas me tromper, jurez-moi sur l'honneur que ce que vous me chantez là est fondé en Droit. Montrez-moi le Code, je veux voir le Code!

—Mon pauvre ami, répondit le notaire, ne sais-je pas mon métier?

—Cela est donc bien vrai. Je serai dépouillé, trahi, tué, dévoré par ma fille.

—Elle hérite de sa mère.

—A quoi servent donc les enfants! Ah! ma femme, je l'aime. Elle est solide heureusement. C'est une La Bertellière.

—Elle n'a pas un mois à vivre.

Le tonnelier se frappa le front, marcha, revint, et, jetant un regard effrayant à Cruchot:

—Comment faire? lui dit-il.

—Eugénie pourra renoncer purement et simplement à la succession de sa mère. Vous ne voulez pas la déshériter, n'est-ce pas? Mais, pour obtenir un partage de ce genre, ne la rudoyez pas. Ce que je vous dis là, mon vieux, est contre mon intérêt. Qu'ai-je à faire, moi?... des liquidations, des inventaires, des ventes, des partages ...

—Nous verrons, nous verrons. Ne parlons plus de cela, Cruchot. Vous me tribouillez les entrailles. Avez-vous reçu de l'or?

—Non; mais j'ai quelques vieux louis, une dizaine, je vous les donnerai. Mon bon ami, faites la paix avec Eugénie. Voyez-vous, tout Saumur vous jette la pierre.

—Les droles!

—Allons, les rentes sont à 99. Soyez donc content une fois dans la vie.

—A 99, Cruchot?

—Oui.

—Eh! eh! 99! dit le bonhomme en reconduisant le vieux notaire jusqu'à la porte de la rue. Puis, trop agité par ce qu'il venait d'entendre pour rester au logis, il monta chez sa femme et lui dit:

—Allons, la mère, tu peux passer la journée avec ta fille, je vais à Froidfond. Soyez gentilles toutes deux. C'est le jour de notre mariage, ma bonne femme: tiens, voilà dix écus pour ton reposoir de la Fête-Dieu. Il y a assez longtemps que tu veux en faire un, regale-toi! Amusez-vous, soyez joyeuses, portez-vous bien. Vive la joie! Il jeta dix écus de six francs sur le lit de sa femme et lui prit la tête pour la baiser au front.

—Bonne femme, tu vas mieux, n'est-ce pas?

—Comment pouvez-vous penser a recevoir dans votre maison le Dieu qui pardonne en tenant votre fille exilee de votre coeur? dit-elle avec emotion.

—Ta, ta, ta, ta, dit le pere d'une voix caressante, nous verrons cela.

—Bonte du ciel! Eugenie, cria la mere en rougissant de joie, viens embrasser ton pere? il te pardonne!

Mais le bonhomme avait disparu. Il se sauvait a toutes jambes vers ses closeries en tachant de mettre en ordre ses idees renversees. Grandet commençait alors sa soixante-seizieme annee. Depuis deux ans principalement, son avarice s'etait accrue comme s'accroissent toutes les passions persistantes de l'homme. Suivant une observation faite sur les avares, sur les ambitieux, sur tous les gens dont la vie a ete consacree a une idee dominante, son sentiment avait affectionne plus particulierement un symbole de sa passion. La vue de l'or, la possession de l'or etait devenue sa monomanie. Son esprit de despotisme avait grandi en proportion de son avarice, et abandonner la direction de la moindre partie de ses biens a la mort de sa femme lui paraissait une chose *contre nature*. Declarer sa fortune a sa fille, inventorier l'universalite de ses biens meubles et immeubles pour les liciter?...

—Ce serait a se couper la gorge, dit-il tout haut au milieu d'un clos en examinant les ceps.

Enfin il prit son parti, revint a Saumur a l'heure du diner, resolu de plier devant Eugenie, de la cajoler, de l'amadouer afin de pouvoir mourir royalement en tenant jusqu'au dernier soupir les renes de ses millions. Au moment ou le bonhomme, qui par hasard avait pris son passe-partout, montait l'escalier a pas de loup pour venir chez sa femme, Eugenie avait apporte sur le lit de sa mere le beau necessaire. Toutes deux, en l'absence de Grandet, se donnaient le plaisir de voir le portrait de Charles, en examinant celui de sa mere.

—C'est tout a fait son front et sa bouche! disait Eugenie au moment ou le vigneron ouvrit la porte. Au regard que jeta son mari sur l'or, madame Grandet cria:

—Mon Dieu, ayez pitie de nous!

Le bonhomme sauta sur le necessaire comme un tigre fond sur un enfant endormi.

—Qu'est-ce que c'est que cela? dit-il en emportant le tresor et allant se placer a la fenetre.

—Du bon or! de l'or! s'ecria-t-il ... Beaucoup d'or! ca pese deux livres. Ah! ah! Charles t'a donne cela contre tes belles pieces. Hein! pourquoi ne me l'avoir pas dit? C'est une bonne affaire, fifille! Tu es ma fille, je te reconnais. Eugenie tremblait de tous ses membres.

—N'est-ce pas, ceci est a Charles? reprit le bonhomme.

—Oui, mon pere, ce n'est pas a moi. Ce meuble est un depot sacre.

—Ta! ta! ta! il a pris ta fortune, faut te retablir ton petit tresor.

—Mon pere?...

Le bonhomme voulut prendre son couteau pour faire sauter une plaque d'or, et fut oblige de poser le necessaire sur une chaise. Eugenie s'elanca pour le ressaisir; mais le tonnelier, qui avait tout a la fois l'oeil a sa fille et au coffret, la repoussa si violemment en etendant le bras qu'elle alla tomber sur le lit de sa mere.

—Monsieur, monsieur, cria la mere en se dressant sur son lit.

Grandet avait tire son couteau et s'appretait a soulever l'or.

—Mon pere, cria Eugenie en se jetant a genoux et marchant ainsi pour arriver plus pres du bonhomme et lever les mains vers lui, mon pere, au nom de tous les Saints et de la Vierge, au nom du Christ, qui est mort sur la croix; au nom de votre salut eternel, mon pere, au nom de ma vie, ne touchez pas a ceci! Cette toilette n'est ni a vous ni a moi; elle est a un malheureux parent qui me l'a confiee, et je dois la lui rendre intacte.

—Pourquoi la regardais-tu, si c'est un depot? Voir, c'est pis que toucher.

—Mon pere, ne la detruisez pas, ou vous me deshonnez. Mon pere, entendez-vous?

—Monsieur, grace! dit la mere.

—Mon pere, cria Eugenie d'une voix si eclatante que Nanon effrayee monta. Eugenie sauta sur un couteau qui etait a sa portee et s'en arma.

—Eh! bien? lui dit froidement Grandet en souriant a froid.

—Monsieur, monsieur, vous m'assassinez! dit la mere.

—Mon pere, si votre couteau entame seulement une parcelle de cet or, je me perce de celui-ci. Vous avez deja rendu ma mere mortellement malade, vous tuerez encore votre fille. Allez maintenant, blessure pour blessure?

Grandet tint son couteau sur le necessaire, et regarda sa fille en hesitant.

—En serais-tu donc capable, Eugenie? dit-il.

—Oui, monsieur, dit la mere.

—Elle le ferait comme elle le dit, cria Nanon. Soyez donc raisonnable, monsieur, une fois dans votre vie. Le tonnelier regarda l'or et sa fille alternativement pendant un instant. Madame Grandet s'evanouit.

—La, voyez-vous, mon cher monsieur? madame se meurt, cria Nanon.

—Tiens, ma fille, ne nous brouillons pas pour un coffre. Prends donc! s'ecria vivement le tonnelier en jetant la toilette sur le lit.

—Toi, Nanon, va chercher monsieur Bergerin.

—Allons, la mere, dit-il en baisant la main de sa femme, ce n'est rien; va: nous avons fait la paix. Pas vrai, fifille? Plus de pain sec, tu mangeras tout ce que tu voudras. Ah! elle ouvre les yeux. Eh! bien, la mere, memere, timere, allons donc! Tiens, vois, j'embrasse Eugenie. Elle aime son cousin, elle l'epousera si elle veut, elle lui gardera le petit coffre. Mais vis longtemps, ma pauvre femme. Allons, remue donc! Ecoute, tu auras le plus beau reposoir qui ce soit jamais fait a Saumur.

—Mon Dieu, pouvez-vous traiter ainsi votre femme et votre enfant! dit d'une voix faible madame Grandet.

—Je ne le ferai plus, plus, cria le tonnelier. Tu vas voir, ma pauvre femme. Il alla a son cabinet, et revint avec une poignee de louis qu'il eparpilla sur le lit.

Eugenie Grandet

—Tiens, Eugenie, tiens, ma femme, voila pour vous, dit-il en maniant les louis. Allons, egaie-toi, ma femme; porte-toi bien, tu ne manqueras de rien ni Eugenie non plus. Voila cent louis d'or pour elle. Tu ne les donneras pas, Eugenie, ceux-la, hein?

Madame Grandet et sa fille se regarderent etonnees.

—Reprenez-les, mon pere; nous n'avons besoin que de votre tendresse.

—Eh! bien, c'est ca, dit-il en empochant les louis, vivons comme de bons amis. Descendons tous dans la salle pour diner, pour jouer au loto tous les soirs a deux sous. Faites vos farces! Hein, ma femme?

—Helas! je le voudrais bien, puisque cela peut vous etre agreable, dit la mourante; mais je ne saurais me lever.

—Pauvre mere, dit le tonnelier, tu ne sais pas combien je t'aime. Et toi, ma fille! Il la serra, l'embrassa. Oh! comme c'est bon d'embrasser sa fille apres une brouille! ma fille! Tiens, vois-tu, memere, nous ne faisons qu'un maintenant. Va donc serrer cela, dit-il a Eugenie en lui montrant le coffret. Va, ne crains rien. Je ne t'en parlerai plus, jamais.

Monsieur Bergerin, le plus celebre medecin de Saumur, arriva bientot. La consultation finie, il declara positivement a Grandet que sa femme etait bien mal, mais qu'un grand calme d'esprit, un regime doux et des soins minutieux pourraient reculer l'epoque de sa mort vers la fin de l'automne.

—Ca coutera-t-il cher? dit le bonhomme, faut-il des drogues?

—Peu de drogues, mais beaucoup de soins, repondit le medecin qui ne put retenir un sourire.

—Enfin, monsieur Bergerin, repondit Grandet, vous etes un homme d'honneur, pas vrai? Je me fie a vous, venez voir ma femme toutes et quantes fois vous le jugerez convenable. Conservez-moi ma bonne femme; je l'aime beaucoup, voyez-vous, sans que ca paraisse, parce que, chez moi, tout se passe en dedans et me trifouille l'ame. J'ai du chagrin. Le chagrin est entre chez moi avec la mort de mon frere pour lequel je depense, a Paris, des sommes ... les yeux de la tete, enfin! et ca ne finit point. Adieu, monsieur, si l'on peut sauver ma femme, sauvez-la, quand meme il faudrait depenser pour ca cent ou deux cents francs.

Malgre les souhaits fervents que Grandet faisait pour la sante de sa femme, dont la succession ouverte etait une premiere mort pour lui; malgre la complaisance qu'il manifestait en toute occasion pour les moindres volontes de la mere et de la fille etonnees; malgre les soins les plus tendres prodigues par Eugenie, madame Grandet marcha rapidement vers la mort. Chaque jour elle s'affaiblissait et deperissait comme deperissent la plupart des femmes atteintes, a cet age, par la maladie. Elle etait frele autant que les feuilles des arbres en automne. Les rayons du ciel la faisaient resplendir comme ces feuilles que le soleil traverse et dore. Ce fut une mort digne de sa vie, une mort toute chretienne; n'est-ce pas dire sublime? Au mois d'octobre 1822 eclaterent particulierement ses vertus, sa patience d'ange et son amour pour sa fille; elle s'eteignit sans avoir laisse echapper la moindre plainte. Agneau sans tache, elle allait au ciel, et ne regrettait ici-bas que la douce compagne de sa froide vie, a laquelle ses derniers regards semblaient predire mille maux. Elle tremblait de laisser cette brebis, blanche comme elle, seule au milieu d'un monde egoiste qui voulait lui arracher sa toison, ses tresors.

—Mon enfant, lui dit-elle avant d'expirer, il n'y a de bonheur que dans le ciel, tu le sauras un jour.

Le lendemain de cette mort, Eugenie trouva de nouveaux motifs de s'attacher a cette maison ou elle etait nee, ou elle avait tant souffert, ou sa mere venait de mourir. Elle ne pouvait contempler la croisee et la chaise a

patins dans la salle sans verser des pleurs. Elle crut avoir meconnu l'ame de son vieux pere en se voyant l'objet de ses soins les plus tendres: il venait lui donner le bras pour descendre au déjeuner; il la regardait d'un oeil presque bon pendant des heures entieres; enfin il la couvait comme si elle eut ete d'or. Le vieux tonnelier se ressemblait si peu a lui-meme, il tremblait tellement devant sa fille, que Nanon et les Cruchotins, temoins de sa faiblesse, l'attribuerent a son grand age, et craignirent ainsi quelque affaiblissement dans ses facultes; mais le jour ou la famille prit le deuil, apres le diner auquel fut convie maitre Cruchot, qui seul connaissait le secret de son client, la conduite du bonhomme s'expliqua.

—Ma chere enfant, dit-il a Eugenie lorsque la table fut otee et les portes soigneusement closes, te voila heritiere de ta mere, et nous avons de petites affaires a regler entre nous deux. Pas vrai, Cruchot?

—Oui.

—Est-il donc si necessaire de s'en occuper aujourd'hui, mon pere?

—Oui, oui, fille. Je ne pourrais pas durer dans l'incertitude ou je suis. Je ne crois pas que tu veuilles me faire de la peine.

—Oh! mon pere.

—He! bien, il faut arranger tout cela ce soir.

—Que voulez-vous donc que je fasse?

—Mais, fille, ca ne me regarde pas. Dites-lui donc, Cruchot.

—Mademoiselle, monsieur votre pere ne voudrait ni partager, ni vendre ses biens, ni payer des droits enormes pour l'argent comptant qu'il peut posseder. Donc, pour cela, il faudrait se dispenser de faire l'inventaire de toute la fortune qui aujourd'hui se trouve indivise entre vous et monsieur votre pere ...

—Cruchot, etes-vous bien sur de cela, pour en parler ainsi devant un enfant?

—Laissez-moi dire, Grandet.

—Oui, oui, mon ami. Ni vous ni ma fille ne voulez me depouiller. N'est-ce pas, fille?

—Mais, monsieur Cruchot, que faut-il que je fasse? demanda Eugenie impatientee.

—Eh! bien, dit le notaire, il faudrait signer cet acte par lequel vous renonceriez a la succession de madame votre mere, et laisseriez a votre pere l'usufruit de tous les biens indivis entre vous, et dont il vous assure la nue-proprieite ...

—Je ne comprends rien a tout ce que vous me dites, repondit Eugenie, donnez-moi l'acte, et montrez-moi la place ou je dois signer.

Le pere Grandet regardait alternativement l'acte et sa fille, sa fille et l'acte, en eprouvant de si violentes emotions qu'il s'essuya quelques gouttes de sueur venues sur son front.

—Fille, dit-il, au lieu de signer cet acte qui coutera gros a faire enregistrer, si tu voulais renoncer purement et simplement a la succession de ta pauvre chere mere defunte, et t'en rapporter a moi pour l'avenir, j'aimerais mieux ca. Je te ferais alors tous les mois une bonne grosse rente de cent francs. Vois, tu pourrais payer autant

Eugenie Grandet

de messes que tu voudrais a ceux pour lesquels tu en fais dire ... Hein! cent francs par mois, en livres?

—Je ferai tout ce qu'il vous plaira, mon pere.

—Mademoiselle, dit le notaire, il est de mon devoir de vous faire observer que vous vous depouillez ...

—Eh! mon Dieu, dit-elle, qu'est-ce que cela me fait?

—Tais-toi, Cruchot. C'est dit, c'est dit, s'ecria Grandet en prenant la main de sa fille et y frappant avec la sienne. Eugenie, tu ne te dediras point, tu es une honnete fille, hein?

—Oh! mon pere?...

Il l'embrassa avec effusion, la serra dans ses bras a l'etouffer.

—Va, mon enfant, tu donnes la vie a ton pere; mais tu lui rends ce qu'il t'a donne: nous sommes quittes. Voila comment doivent se faire les affaires. La vie est une affaire. Je te benis! Tu es une vertueuse fille, qui aime bien son papa. Fais ce que tu voudras maintenant. A demain donc, Cruchot, dit-il en regardant le notaire epouvante. Vous verrez a bien preparer l'acte de renonciation au greffe du tribunal.

Le lendemain, vers midi, fut signee la declaration par laquelle Eugenie accomplissait elle-meme sa spoliation. Cependant, malgre sa parole, a la fin de la premiere annee, le vieux tonnelier n'avait pas encore donne un sou des cent francs par mois si solennellement promis a sa fille. Aussi, quand Eugenie lui en parla plaisamment, ne put-il s'empêcher de rougir; il monta vivement a son cabinet, revint, et lui presenta environ le tiers des bijoux qu'il avait pris a son neveu.

—Tiens, petite, dit-il d'un accent plein d'ironie, veux-tu ca pour tes douze cents francs?

—O mon pere! vrai, me les donnez-vous?

—Je t'en rendrai autant l'annee prochaine, dit-il en les lui jetant dans son tablier. Ainsi en peu de temps tu auras toutes ses breloques, ajouta-t-il en se frottant les mains, heureux de pouvoir speculer sur le sentiment de sa fille.

Neanmoins le vieillard, quoique robuste encore, sentit la necessite d'initier sa fille aux secrets du menage. Pendant deux annees consecutives il lui fit ordonner en sa presence le menu de la maison, et recevoir les redevances. Il lui apprit lentement et successivement les noms, la contenance de ses clos, de ses fermes. Vers la troisieme annee il l'avait si bien accoutumee a toutes ses facons d'avarice, il les avait si veritablement tournees chez elle en habitudes, qu'il lui laissa sans crainte les clefs de la depense, et l'institua la maitresse au logis.

Cinq ans se passerent sans qu'aucun evenement marquât dans l'existence monotone d'Eugenie et de son pere. Ce fut les memes actes constamment accomplis avec la regularite chronometrique des mouvements de la vieille pendule. La profonde melancolie de mademoiselle Grandet n'etait un secret pour personne; mais, si chacun put en pressentir la cause, jamais un mot prononce par elle ne justifia les soupçons que toutes les societes de Saumur formaient sur l'etat du coeur de la riche heritiere. Sa seule compagnie se composait des trois Cruchot et de quelques-uns de leurs amis qu'ils avaient insensiblement introduits au logis. Ils lui avaient appris a jouer au whist, et venaient tous les soirs faire la partie. Dans l'annee 1827, son pere, sentant le poids des infirmites fut force de l'initier aux secrets de sa fortune territoriale, et lui disait, en cas de difficultes, de s'en rapporter a Cruchot le notaire, dont la probite lui etait connue. Puis, vers la fin de cette annee, le bonhomme fut enfin, a l'age de quatre-vingt-deux ans, pris par une paralysie qui fit de rapides progres.

Grandet fut condamné par monsieur Bergerin. En pensant qu'elle allait bientôt se trouver seule dans le monde, Eugenie se tint, pour ainsi dire, plus près de son père, et serra plus fortement ce dernier anneau d'affection. Dans sa pensée, comme dans celle de toutes les femmes aimantes, l'amour était le monde entier, et Charles n'était pas là. Elle fut sublime de soins et d'attentions pour son vieux père, dont les facultés commençaient à baisser, mais dont l'avarice se soutenait instinctivement. Aussi la mort de cet homme ne contrasta-t-elle point avec sa vie. Dès le matin il se faisait rouler entre la cheminée de sa chambre et la porte de son cabinet, sans doute plein d'or. Il restait là sans mouvement, mais il regardait tour à tour avec anxiété ceux qui venaient le voir et la porte doublée de fer. Il se faisait rendre compte des moindres bruits qu'il entendait; et, au grand étonnement du notaire, il entendait le baillement de son chien dans la cour. Il se réveillait de sa stupeur apparente au jour et à l'heure où il fallait recevoir des fermages, faire des comptes avec les closiers, ou donner des quittances. Il agitait alors son fauteuil à roulettes jusqu'à ce qu'il se trouvât en face de la porte de son cabinet. Il le faisait ouvrir par sa fille, et veillait à ce qu'elle placât en secret elle-même les sacs d'argent les uns sur les autres, à ce qu'elle fermât la porte. Puis il revenait à sa place silencieusement aussitôt qu'elle lui avait rendu la précieuse clef, toujours placée dans la poche de son gilet, et qu'il tâtait de temps en temps. D'ailleurs son vieil ami le notaire, sentant que la riche héritière épouserait nécessairement son neveu le président si Charles Grandet ne revenait pas, redoubla de soins et d'attentions: il venait tous les jours se mettre aux ordres de Grandet, allait à son commandement à Froidfond, aux terres, aux prés, aux vignes, vendait les récoltes, et transmutait tout en or et en argent qui venait se réunir secrètement aux sacs empilés dans le cabinet. Enfin arrivèrent les jours d'agonie, pendant lesquels la forte charpente du bonhomme fut aux prises avec la destruction. Il voulut rester assis au coin de son feu, devant la porte de son cabinet. Il attirait à lui et roulait toutes les couvertures que l'on mettait sur lui, et disait à Nanon:

—Serre, serre ça, pour qu'on ne me vole pas. Quand il pouvait ouvrir les yeux, ou toute sa vie s'était réfugiée, il les tournait aussitôt vers la porte du cabinet où gisaient ses trésors en disant à sa fille:

—Y sont-ils? y sont-ils? d'un son de voix qui denotait une sorte de peur panique.

—Oui, mon père.

—Veille à l'or, mets de l'or devant moi.

Eugenie lui étendait des louis sur une table, et il demeurait des heures entières les yeux attachés sur les louis, comme un enfant qui, au moment où il commence à voir, contemple stupidement le même objet; et, comme à un enfant, il lui échappait un sourire pénible.

—Ça me rechauffe! disait-il quelquefois en laissant paraître sur sa figure une expression de béatitude.

Lorsque le curé de la paroisse vint l'administrer, ses yeux, morts en apparence depuis quelques heures, se ranimèrent à la vue de la croix, des chandeliers, du bénitier d'argent qu'il regarda fixement, et sa loupe remua pour la dernière fois. Lorsque le prêtre lui approcha des lèvres le crucifix en vermeil pour lui faire baiser le Christ, il fit un épouvantable geste pour le saisir. Ce dernier effort lui coûta la vie. Il appela Eugenie, qu'il ne voyait pas quoiqu'elle fut agenouillée devant lui et qu'elle baignât de ses larmes une main déjà froide.

—Mon père, benissez-moi.

—Aie bien soin de tout. Tu me rendras compte de ça là-bas, dit-il en prouvant par cette dernière parole que le christianisme doit être la religion des avarés.

Eugenie Grandet se trouva donc seule au monde dans cette maison, n'ayant que Nanon à qui elle put jeter un regard avec la certitude d'être entendue et comprise, Nanon, le seul être qui l'aimait pour elle et avec qui elle put causer de ses chagrins. La grande Nanon était une providence pour Eugenie. Aussi ne fut-elle plus une

servante, mais une humble amie. Apres la mort de son pere, Eugenie apprit par maitre Cruchot qu'elle possedait trois cent mille livres de rente en biens-fonds dans l'arrondissement de Saumur, six millions places en trois pour cent a soixante francs, et il valait alors soixante-dix-sept francs; plus deux millions en or et cent mille francs en ecus, sans compter les arrerages a recevoir. L'estimation totale de ses biens allait a dix-sept millions.

—Ou donc est mon cousin? se dit-elle.

Le jour ou maitre Cruchot remit a sa cliente l'etat de la succession, devenue claire et liquide, Eugenie resta seule avec Nanon, assises l'une et l'autre de chaque cote de la cheminee de cette salle si vide, ou tout etait souvenir, depuis la chaise a patins sur laquelle s'asseyait sa mere jusqu'au verre dans lequel avait bu son cousin.

—Nanon, nous sommes seules ...

—Oui, mademoiselle; et, si je savais ou il est, ce mignon, j'irais de mon pied le chercher.

—Il y a la mer entre nous, dit-elle.

Pendant que la pauvre heritiere pleurait ainsi en compagnie de sa vieille servante, dans cette froide et obscure maison, qui pour elle composait tout l'univers, il n'etait question de Nantes a Orleans que des dix-sept millions de mademoiselle Grandet. Un de ses premiers actes fut de donner douze cents francs de rente viagere a Nanon, qui, possedant deja six cents autres francs, devint un riche parti. En moins d'un mois, elle passa de l'etat de fille a celui de femme sous la protection d'Antoine Cornoiller, qui fut nomme garde-general des terres et proprietes de mademoiselle Grandet. Madame Cornoiller eut sur ses contemporaines un immense avantage. Quoiqu'elle eut cinquante-neuf ans, elle ne paraissait pas en avoir plus de quarante. Ses gros traits avaient resiste aux attaques du temps. Grace au regime de sa vie monastique, elle narguait la vieillesse par un teint colore, par une sante de fer. Peut-etre n'avait-elle jamais ete aussi bien qu'elle le fut au jour de son mariage. Elle eut les benefices de sa laideur, et apparut grosse, grasse, forte, ayant sur sa figure indestructible un air de bonheur qui fit envier par quelques personnes le sort de Cornoiller.

—Elle est bon teint, disait le drapier.

—Elle est capable de faire des enfants, dit le marchand de sel; elle s'est conservee comme dans de la saumure, sous votre respect—Elle est riche, et le gars Cornoiller fait un bon coup, disait un autre voisin. En sortant du vieux logis, Nanon, qui etait aimee de tout le voisinage, ne recut que des compliments en descendant la rue tortueuse pour se rendre a la paroisse. Pour present de noce, Eugenie lui donna trois douzaines de couverts. Cornoiller, surpris d'une telle magnificence, parlait de sa maitresse les larmes aux yeux: il se serait fait hacher pour elle. Devenue la femme de confiance d'Eugenie, madame Cornoiller eut desormais un bonheur egal pour elle a celui de posseder un mari. Elle avait enfin une depense a ouvrir, a fermer, des provisions a donner le matin, comme faisait son defunt maitre. Puis elle eut a regir deux domestiques, une cuisiniere et une femme de chambre chargee de raccommoder le linge de la maison, de faire les robes de mademoiselle. Cornoiller cumula les fonctions de garde et de regisseur. Il est inutile de dire que la cuisiniere et la femme de chambre choisies par Nanon etaient de veritables perles. Mademoiselle Grandet eut ainsi quatre serviteurs dont le devouement etait sans bornes. Les fermiers ne s'aperurent donc pas de la mort du bonhomme, tant il avait severement etabli les usages et coutumes de son administration, qui fut soigneusement continuee par monsieur et madame Cornoiller.

Ainsi va le monde A trente ans, Eugenie ne connaissait encore aucune des felicités de la vie. Sa pale et triste enfance s'etait ecoulee aupres d'une mere dont le coeur meconnu, froisse, avait toujours souffert. En quittant avec joie l'existence, cette mere plaignit sa fille d'avoir a vivre, et lui laissa dans l'ame de legers

remords et d'éternels regrets. Le premier, le seul amour d'Eugenie etait, pour elle, un principe de melancolie. Apres avoir entrevu son amant pendant quelques jours, elle lui avait donne son coeur entre deux baisers furtivement acceptes et recus; puis, il etait parti, mettant tout un monde entre elle et lui. Cet amour, maudit par son pere, lui avait presque coute sa mere, et ne lui causait que des douleurs melees de freles esperances. Ainsi jusqu'alors elle s'etait elancee vers le bonheur en perdant ses forces, sans les echanger. Dans la vie morale, aussi bien que dans la vie physique, il existe une aspiration et une respiration: l'ame a besoin d'absorber les sentiments d'une autre ame, de se les assimiler pour les lui restituer plus riches. Sans ce beau phenomene humain, point de vie au coeur; l'air lui manque alors, il souffre, et deperit. Eugenie commencait a souffrir. Pour elle, la fortune n'etait ni un pouvoir ni une consolation; elle ne pouvait exister que par l'amour, par la religion, par sa foi dans l'avenir. L'amour lui expliquait l'eternite. Son coeur et l'Evangile lui signalaient deux mondes a attendre. Elle se plongeait nuit et jour au sein de deux pensees infinies, qui pour elle peut-etre n'en faisaient qu'une seule. Elle se retirait en elle-meme, aimant, et se croyant aimee. Depuis sept ans, sa passion avait tout envahi. Ses tresors n'etaient pas les millions dont les revenus s'entassaient, mais le coffret de Charles, mais les deux portraits suspendus a son lit, mais les bijoux rachetes a son pere, etales orgueilleusement sur une couche de ouate dans un tiroir du bahut; mais le de de sa tante duquel s'etait servi sa mere, et que tous les jours elle prenait religieusement pour travailler a une broderie, ouvrage de Penelope, entrepris seulement pour mettre a son doigt cet or plein de souvenirs. Il ne paraissait pas vraisemblable que mademoiselle Grandet voulut se marier durant son deuil. Sa piete vraie etait connue. Aussi la famille Cruchot, dont la politique etait sagement dirigee par le vieil abbe, se contenta-t-elle de cerner l'heritiere, en l'entourant des soins les plus affectueux. Chez elle, tous les soirs, la salle se remplissait d'une societe composee des plus chauds et des plus devoues Cruchotins du pays qui s'efforcaient de chanter les louanges de la maitresse du logis sur tous les tons. Elle avait le medecin ordinaire de sa chambre, son grand aumonier, son chambellan, sa premiere dame d'atours, son premier ministre, son chancelier surtout, un chancelier qui voulait lui tout dire. L'heritiere eut-elle desire un porte-queue, on lui en aurait trouve un. C'etait une reine, et la plus habilement adulee de toutes les reines. La flatterie n'emane jamais des grandes ames, elle est l'apanage des petits esprits qui reussissent a se rapetisser encore pour mieux entrer dans la sphere vitale de la personne autour de laquelle ils gravitent. La flatterie sous-entend un interet. Aussi les personnes qui venaient meubler tous les soirs la salle de mademoiselle Grandet, nommee par elles mademoiselle de Froidfond, reussissaient-elles merveilleusement a l'accabler de louanges. Ce concert d'eloges, nouveaux pour Eugenie, la fit d'abord rougir; mais insensiblement, et quelque grossiers que fussent les compliments, son oreille s'accoutuma si bien a entendre vanter sa beaute, que si quelque nouveau venu l'eut trouvee laide, ce reproche lui aurait ete beaucoup plus sensible alors que huit ans auparavant. Puis, elle finit par aimer des douceurs qu'elle mettait secretement aux pieds de son idole. Elle s'habitua donc par degres a se laisser traiter en souveraine et a voir sa cour pleine tous les soirs. Monsieur le president de Bonfons etait le heros de ce petit cercle, ou son esprit, sa personne, son instruction, son amabilite sans cesse etaient vantes. L'un faisait observer que, depuis sept ans, il avait beaucoup augmente sa fortune; que Bonfons valait au moins dix mille francs de rente et se trouvait enclave, comme tous les biens des Cruchot, dans les vastes domaines de l'heritiere.

—Savez-vous, mademoiselle, disait un habitue, que les Cruchot ont a eux quarante mille livres de rente.

—Et leurs economies, reprenait une vieille Cruchotine, mademoiselle de Gribaucourt. Un monsieur de Paris est venu dernièrement offrir a monsieur Cruchot deux cent mille francs de son etude. Il doit la vendre, s'il peut etre nomme juge de paix.

—Il veut succeder a monsieur de Bonfons dans la presidence du tribunal, et prend ses precautions, repondit madame d'Orsonval; car monsieur le president deviendra conseiller, puis president a la Cour, il a trop de moyens pour ne pas arriver.

—Oui, c'est un homme bien distingue, disait un autre. Ne trouvez-vous pas, mademoiselle? Monsieur le president avait tache de se mettre en harmonie avec le role qu'il voulait jouer. Malgre ses quarante ans, malgre sa figure brune et rebarbative, fletrie comme le sont presque toutes les physionomies judiciaires, il se mettait

en jeune homme, badinait avec un jonc, ne prenait point de tabac chez mademoiselle de Froidfond, y arrivait toujours en cravate blanche, et en chemise dont le jabot a gros plis lui donnait un air de famille avec les individus du genre dindon. Il parlait familièrement à la belle héritière, et lui disait: Notre chère Eugénie! Enfin, hormis le nombre des personnages, en remplaçant le loto par le whist, et en supprimant les figures de monsieur et de madame Grandet, la scène, par laquelle commence cette histoire, était à peu près la même que par le passé. La meute poursuivait toujours Eugénie et ses millions; mais la meute plus nombreuse aboyait mieux, et cernait sa proie avec ensemble. Si Charles fut arrivé du fond des Indes, il eut donc retrouvé les mêmes personnages et les mêmes intérêts. Madame des Grassins, pour laquelle Eugénie était parfaite de grâce et de bonté, persistait à tourmenter les Cruchot. Mais alors, comme autrefois, la figure d'Eugénie eut dominé le tableau; comme autrefois, Charles eut encore été le souverain. Néanmoins il y avait un progrès. Le bouquet présenté jadis à Eugénie aux jours de sa fête par le président était devenu périodique. Tous les soirs il apportait à la riche héritière un gros et magnifique bouquet que madame Cornoiller mettait ostensiblement dans un bocal, et jetait secrètement dans un coin de la cour, aussitôt les visiteurs partis. Au commencement du printemps, madame des Grassins essaya de troubler le bonheur des Cruchotins en parlant à Eugénie du marquis de Froidfond, dont la maison ruinée pouvait se relever si l'héritière voulait lui rendre sa terre par un contrat de mariage. Madame des Grassins faisait sonner haut la pairie, le titre de marquise, et, prenant le sourire de dédain d'Eugénie pour une approbation, elle allait disant que le mariage de monsieur le président Cruchot n'était pas aussi avancé qu'on le croyait.

—Quoique monsieur de Froidfond ait cinquante ans, disait-elle, il ne paraît pas plus âgé que ne l'est monsieur Cruchot; il est veuf, il a des enfants, c'est vrai; mais il est marquis, il sera pair de France, et par le temps qui court trouvez donc des mariages de cet acabit. Je sais de science certaine que le père Grandet, en réunissant tous ses biens à la terre de Froidfond, avait l'intention de s'enter sur les Froidfond. Il me l'a souvent dit. Il était malin, le bonhomme.

—Comment, Nanon, dit un soir Eugénie en se couchant, il ne m'écrit pas une fois en sept ans?...

Pendant que ces choses se passaient à Saumur, Charles faisait fortune aux Indes. Sa pacotille s'était d'abord très bien vendue. Il avait réalisé promptement une somme de six mille dollars. Le baptême de la Ligne lui fit perdre beaucoup de préjugés; il s'aperçut que le meilleur moyen d'arriver à la fortune était, dans les régions intertropicales, aussi bien qu'en Europe, d'acheter et de vendre des hommes. Il vint donc sur les côtes d'Afrique et fit la traite des nègres, en joignant à son commerce d'hommes celui des marchandises les plus avantageuses à échanger sur les divers marchés ou l'amenaient ses intérêts. Il porta dans les affaires une activité qui ne lui laissait aucun moment de libre. Il était dominé par l'idée de reparaître à Paris dans tout l'éclat d'une haute fortune, et de ressaisir une position plus brillante encore que celle d'où il était tombé. À force de rouler à travers les hommes et les pays, d'en observer les coutumes contraires, ses idées se modifièrent et il devint sceptique. Il n'eut plus de notions fixes sur le juste et l'injuste, en voyant taxer de crime dans un pays ce qui était vertu dans un autre. Au contact perpétuel des intérêts, son cœur se refroidit, se contracta, se dessécha. Le sang des Grandet ne faillit point à sa destinée. Charles devint dur, âpre à la cure. Il vendit des Chinois, des Nègres, des nids d'hirondelles, des enfants, des artistes; il fit l'usure en grand. L'habitude de frauder les droits de douane le rendit moins scrupuleux sur les droits de l'homme. Il allait alors à Saint-Thomas acheter à vil prix les marchandises volées par les pirates, et les portait sur les places où elles manquaient. Si la noble et pure figure d'Eugénie l'accompagna dans son premier voyage comme cette image de Vierge que mettent sur leur vaisseau les marins espagnols, et s'il attribua ses premiers succès à la magique influence des vœux et des prières de cette douce fille; plus tard, les Nègresses, les Mulâtresses, les Blanches, les Javanaises, les Almees, ses orgies de toutes les couleurs, et les aventures qu'il eut en divers pays effacèrent complètement le souvenir de sa cousine, de Saumur, de la maison, du banc, du baiser pris dans le couloir. Il se souvenait seulement du petit jardin encadré de vieux murs, parce que la sa destinée hasardeuse avait commencé; mais il reniait sa famille: son oncle était un vieux chien qui lui avait filouté ses bijoux; Eugénie n'occupait ni son cœur ni ses pensées, elle occupait une place dans ses affaires comme créancière d'une somme de six mille francs. Cette conduite et ces idées expliquent le silence de Charles Grandet. Dans les

Indes, a Saint-Thomas, a la cote d'Afrique, a Lisbonne et aux Etats-Unis, le speculateur avait pris, pour ne pas compromettre son nom, le pseudonyme de Sepherd. Carl Sepherd pouvait sans danger se montrer partout infatigable, audacieux, avide, en homme qui, resolu de faire fortune *quibuscumque viis*, se depeche d'en finir avec l'infamie pour rester honnete homme pendant le restant de ses jours. Avec ce systeme, sa fortune fut rapide et brillante. En 1827 donc il revenait a Bordeaux, sur le Marie-Caroline, joli brick appartenant a une maison de commerce royaliste. Il possedait dix-neuf mille francs en trois tonneaux de poudre d'or bien cercles, desquels il comptait tirer sept ou huit pour cent en les monnayant a Paris. Sur ce brick, se trouvait egalement un gentilhomme ordinaire de la chambre de S. M. le roi Charles X, monsieur d'Aubrion, bon vieillard qui avait fait la folie d'epouser une femme a la mode, et dont la fortune etait aux iles. Pour reparer les prodigalites de madame d'Aubrion, il etait alle realiser ses proprietes. Monsieur et madame d'Aubrion, de la maison d'Aubrion-de-Busch, dont le dernier Captal mourut avant 1789, reduits a une vingtaine de mille livres de rente, avaient une fille assez laide que la mere voulait marier sans dot, sa fortune lui suffisant a peine pour vivre a Paris. C'etait une entreprise dont le succes eut semble problematique a tous les gens du monde malgre l'habilete qu'ils pretent aux femmes a la mode. Aussi madame d'Aubrion elle-meme desesperait-elle presque, en voyant sa fille, d'en embarrasser qui que ce fut, fut-ce meme un homme ivre de noblesse. Mademoiselle d'Aubrion etait une demoiselle longue comme l'insecte, son homonyme, maigre, fluette, a bouche dedaigneuse, sur laquelle descendait un nez trop long, gros du bout, flavescent a l'etat normal, mais completement rouge apres les repas, espece de phenomene vegetal plus desagreceable au milieu d'un visage pale et ennuye que dans tout autre. Enfin, elle etait telle que pouvait la desirer une mere de trente-huit ans qui, belle encore, avait encore des pretentions. Mais, pour contre-balancer de tels desavantages, la marquise d'Aubrion avait donne a sa fille un air tres distingue, l'avait soumise a une hygiene qui maintenait provisoirement le nez a un ton de chair raisonnable, lui avait appris l'art de se mettre avec gout, l'avait dotee de jolies manieres, lui avait enseigne ces regards melancoliques qui interessent un homme et lui font croire qu'il va rencontrer l'ange si vainement cherche; elle lui avait montre la manoeuvre du pied, pour l'avancer a propos et en faire admirer la petitesse, au moment ou le nez avait l'impertinence de rougir; enfin, elle avait tire de sa fille un parti tres satisfaisant. Au moyen de manches larges, de corsages menteurs, de robes bouffantes et soigneusement garnies, d'un corset a haute pression, elle avait obtenu des produits feminins si curieux que, pour l'instruction des meres, elle aurait du les déposer dans un musee. Charles se lia beaucoup avec madame d'Aubrion, qui voulait precisement se lier avec lui. Plusieurs personnes pretendent meme que, pendant la traversee, la belle madame d'Aubrion ne negligea aucun moyen de capturer un gendre si riche. En débarquant a Bordeaux, au mois de juin 1827, monsieur, madame, mademoiselle d'Aubrion et Charles logerent ensemble dans le meme hotel et partirent ensemble pour Paris. L'hotel d'Aubrion etait crible d'hypotheques, Charles devait le liberer. La mere avait deja parle du bonheur qu'elle aurait de ceder son rez-de-chaussee a son gendre et a sa fille. Ne partageant pas les prejuges de monsieur d'Aubrion sur la noblesse, elle avait promis a Charles Grandet d'obtenir du bon Charles X une ordonnance royale qui l'autoriserait, lui Grandet, a porter le nom d'Aubrion, a en prendre les armes, et a succeder, moyennant la constitution d'un majorat de trente-six mille livres de rente, a Aubrion, dans le titre de Captal de Buch et marquis d'Aubrion. En reunissant leurs fortunes, vivant en bonne intelligence, et moyennant des sinecures, on pourrait reunir cent et quelques mille livres de rente a l'hotel d'Aubrion.

—Et quand on a cent mille livres de rente, un nom, une famille, que l'on va a la cour, car je vous ferai nommer gentilhomme de la chambre, on devient tout ce qu'on veut etre, disait-elle a Charles. Ainsi vous serez, a votre choix, maitre des requetes au conseil d'Etat, prefet, secretaire d'ambassade, ambassadeur. Charles X aime beaucoup d'Aubrion, ils se connaissent depuis l'enfance.

Enivre d'ambition par cette femme, Charles avait caresse, pendant la traversee, toutes ces esperances qui lui furent presentees par une main habile, et sous forme de confidences versees de coeur a coeur. Croyant les affaires de son pere arrangees par son oncle, il se voyait ancre tout a coup dans le faubourg Saint-Germain, ou tout le monde voulait alors entrer, et ou, a l'ombre du nez bleu de mademoiselle Mathilde, il reparaitrait en comte d'Aubrion, comme les Dreux reparurent un jour en Breze. Ebloui par la prosperite de la Restauration qu'il avait lailsee chancelante, saisi par l'eclat des idees aristocratiques, son enivrement commence sur le

vaisseau se maintint a Paris ou il resolut de tout faire pour arriver a la haute position que son egoiste belle-mere lui faisait entrevoir. Sa cousine n'etait donc plus pour lui qu'un point dans l'espace de cette brillante perspective. Il revit Annette. En femme du monde, Annette conseilla vivement a son ancien ami de contracter cette alliance, et lui promit son appui dans toutes ses entreprises ambitieuses. Annette etait enchantee de faire epouser une demoiselle laide et ennuyeuse a Charles, que le sejour des Indes avait rendu tres seduisant: son teint avait bruni, ses manieres etaient devenues decidees, hardies, comme le sont celles des hommes habitues a trancher, a dominer, a reussir. Charles respira plus a l'aise dans Paris, en voyant qu'il pouvait y jouer un role. Des Grassins, apprenant son retour, son mariage prochain, sa fortune, le vint voir pour lui parler des trois cent mille francs moyennant lesquels il pouvait acquitter les dettes de son pere. Il trouva Charles en conference avec le joaillier auquel il avait commande des bijoux pour la corbeille de mademoiselle d'Aubrion, et qui lui en montrait les dessins. Malgre les magnifiques diamants que Charles avait rapportes des Indes, les facons, l'argenterie, la joaillerie solide et futile du jeune menage allaient encore a plus de deux cent mille francs. Charles recut des Grassins, qu'il ne reconnut pas, avec l'impertinence d'un jeune homme a la mode, qui, dans les Indes, avait tue quatre hommes en differents duels. Monsieur des Grassins etait deja venu trois fois, Charles l'ecouta froidement; puis il lui repondit, sans l'avoir bien compris:

—Les affaires de mon pere ne sont pas les miennes. Je vous suis oblige, monsieur, des soins que vous avez bien voulu prendre, et dont je ne saurais profiter. Je n'ai pas ramasse presque deux millions a la sueur de mon front pour aller les flanquer a la tete des creanciers de mon pere.

—Et si monsieur votre pere etait, d'ici a quelques jours, declare en faillite?

—Monsieur, d'ici a quelques jours, je me nommerai le comte d'Aubrion. Vous entendez bien que ce me sera parfaitement indifferent. D'ailleurs, vous savez mieux que moi que quand un homme a cent mille livres de rente, son pere n'a jamais fait faillite, ajouta-t-il en poussant poliment le sieur des Grassins vers la porte.

Au commencement du mois d'aout de cette annee, Eugenie etait assise sur le petit banc de bois ou son cousin lui avait jure un eternel amour, et ou elle venait dejeuner quand il faisait beau. La pauvre fille se complaisait en ce moment, par la plus fraiche, la plus joyeuse matinee, a repasser dans sa memoire les grands, les petits evenements de son amour, et les catastrophes dont il avait ete suivi. Le soleil eclairait le joli pan de mur tout fendille, presque en ruines, auquel il etait defendu de toucher, de par la fantasque heritiere, quoique Cornoiller repetat souvent a sa femme qu'on serait ecrase dessous quelque jour. En ce moment, le facteur de poste frappa, remit une lettre a madame Cornoiller, qui vint au jardin en criant:

—Mademoiselle, une lettre!

Elle la donna a sa maitresse en lui disant:

—C'est-y celle que vous attendez?

Ces mots retentirent aussi fortement au coeur d'Eugenie qu'ils retentirent reellement entre les murailles de la cour et du jardin.

—Paris! C'est de lui. Il est revenu.

Eugenie palit, et garda la lettre pendant un moment. Elle palpitait trop vivement pour pouvoir la decacher et la lire. La grande Nanon resta debout, les deux mains sur les hanches, et la joie semblait s'echapper comme une fumees par les crevasses de son brun visage.

—Lisez donc, mademoiselle ...

—Ah! Nanon, pourquoi revient-il par Paris, quand il s'en est alle par Saumur?

—Lisez, vous le saurez.

Eugenie decacheta la lettre en tremblant. Il en tomba un mandat sur la maison *madame des Grassins et Corret* de Saumur. Nanon le ramassa.

“Ma chere cousine ... “

—Je ne suis plus Eugenie, pensa-t-elle. Et son coeur se serra.

“Vous ... “

—Il me disait *tu!*

Elle se croisa les bras, n'osa plus lire la lettre, et de grosses larmes lui vinrent aux yeux.

—Est-il mort? demanda Nanon.

—Il n'ecrirait pas, dit Eugenie.

Elle lut toute la lettre que voici.

“Ma chere cousine, vous apprendrez, je le crois, avec plaisir, le succes de mes entreprises. Vous m'avez porte bonheur, je suis revenu riche, et j'ai suivi les conseils de mon oncle, dont la mort et celle de ma tante viennent de m'etre apprises par monsieur des Grassins. La mort de nos parents est dans la nature, et nous devons leur succeder. J'espere que vous etes aujourd'hui consolee. Rien ne resiste au temps, je l'eprouve. Oui, ma chere cousine, malheureusement pour moi, le moment des illusions est passe. Que voulez-vous! En voyageant a travers de nombreux pays, j'ai reflechi sur la vie. D'enfant que j'etais au depart, je suis devenu homme au retour. Aujourd'hui, je pense a bien des choses auxquelles je ne songeais pas autrefois. Vous etes libre, ma cousine, et je suis libre encore; rien n'empeche, en apparence, la realisation de nos petits projets; mais j'ai trop de loyaute dans le caractere pour vous cacher la situation de mes affaires. Je n'ai point oublie que je ne m'appartiens pas; je me suis toujours souvenu dans mes longues traversees du petit banc de bois ... “

Eugenie se leva comme si elle eut ete sur des charbons ardents, et alla s'asseoir sur une des marches de la cour.

“... du petit banc de bois ou nous nous sommes jure de nous aimer toujours, du couloir, de la salle grise, de ma chambre en mansarde, et de la nuit ou vous m'avez rendu, par votre delicate obligeance, mon avenir plus facile. Oui, ces souvenirs ont soutenu mon courage, et je me suis dit que vous pensiez toujours a moi comme je pensais souvent a vous, a l'heure convenue entre nous. Avez-vous bien regarde les nuages a neuf heures? Oui, n'est-ce pas? Aussi, ne veux-je pas trahir une amitie sacree pour moi; non, je ne dois point vous tromper. Il s'agit, en ce moment, pour moi, d'une alliance qui satisfait a toutes les idees que je me suis formees sur le mariage. L'amour, dans le mariage, est une chimere. Aujourd'hui mon experience me dit qu'il faut obeir a toutes les lois sociales et reunir toutes les convenances voulues par le monde en se mariant. Or, deja se trouve entre nous une difference d'age qui, peut-etre, influerait plus sur votre avenir, ma chere cousine, que sur le mien. Je ne vous parlerai ni de vos moeurs, ni de votre education, ni de vos habitudes, qui ne sont nullement en rapport avec la vie de Paris, et ne cadreraient sans doute point avec mes projets ulterieurs. Il entre dans mes plans de tenir un grand etat de maison, de recevoir beaucoup de monde, et je crois me souvenir que vous aimez une vie douce et tranquille. Non, je serai plus franc, et veux vous faire arbitre de ma situation; il vous appartient de la connaitre, et vous avez le droit de la juger. Aujourd'hui je possede quatre-vingt mille

livres de rentes. Cette fortune me permet de m'unir a la famille d'Aubrion, dont l'heritiere, jeune personne de dix-neuf ans, m'apporte en mariage son nom, un titre, la place de gentilhomme honoraire de la chambre de Sa Majeste, et une position des plus brillantes.

Je vous avouerai, ma chere cousine, que je n'aime pas le moins du monde mademoiselle d'Aubrion; mais, par son alliance, j'assure a mes enfants une situation sociale dont un jour les avantages seront incalculables: de jour en jour, les idees monarchiques reprennent faveur. Donc, quelques annees plus tard, mon fils, devenu marquis d'Aubrion, ayant un majorat de quarante mille livres de rente, pourra prendre dans l'Etat telle place qu'il lui conviendra de choisir. Nous nous devons a nos enfants. Vous voyez, ma cousine, avec quelle bonne foi je vous expose l'etat de mon coeur, de mes esperances et de ma fortune. Il est possible que de votre cote vous ayez oublie nos enfantillages apres sept annees d'absence; mais moi, je n'ai oublie ni votre indulgence, ni mes paroles; je me souviens de toutes, meme des plus legerement donnees, et auxquelles un jeune homme moins consciencieux que je ne le suis, ayant un coeur moins jeune et moins probe, ne songerait meme pas. En vous disant que je ne pense qu'a faire un mariage de convenance, et que je me souviens encore de nos amours d'enfant, n'est-ce pas me mettre entierement a votre discretion, vous rendre maitresse de mon sort, et vous dire que, s'il faut renoncer a mes ambitions sociales, je me contenterai volontiers de ce simple et pur bonheur duquel vous m'avez offert de si touchantes images ... “

—Tan, ta, ta.—Tan, ta, ti.—Tinn, ta, ta.—Toun!—Toun, ta, ti.— Tinn, ta, ta ..., etc., avait chante Charles Grandet sur l'air de *Non piu andrai*, en signant:

“Votre devoue cousin,

Charles. “

—Tonnerre de Dieu! c'est y mettre des procedes, se dit-il. Et il avait cherche le mandat, et il avait ajoute ceci:

“P.S. Je joins a ma lettre un mandat sur la maison des Grassins de huit mille francs a votre ordre, et payable en or, comprenant interets et capital de la somme que vous avez eu la bonte de me preter. J'attends de Bordeaux une caisse ou se trouvent quelques objets que vous me permettrez de vous offrir en temoignage de mon eternelle reconnaissance. Vous pouvez renvoyer par la diligence ma toilette a l'hotel d'Aubrion, rue Hillerin-Bertin. “

—Par la diligence! dit Eugenie. Une chose pour laquelle j'aurais donne mille fois ma vie!

Epouvantable et complet desastre. Le vaisseau sombrait sans laisser ni un cordage, ni une planche sur le vaste ocean des esperances. En se voyant abandonnees, certaines femmes vont arracher leur amant aux bras d'une rivale, la tuent et s'enfuient au bout du monde, sur l'echafaud ou dans la tombe. Cela, sans doute, est beau; le mobile de ce crime est une sublime passion qui impose a la Justice humaine. D'autres femmes baissent la tete et souffrent en silence; elles vont mourantes et resignees, pleurant et pardonnant, priant et se souvenant jusqu'au dernier soupir. Ceci est de l'amour, l'amour vrai, l'amour des anges, l'amour fier qui vit de sa douleur et qui en meurt. Ce fut le sentiment d'Eugenie apres avoir lu cette horrible lettre. Elle jeta ses regards au ciel, en pensant aux dernieres paroles de sa mere, qui, semblable a quelques mourants, avait projete sur l'avenir un coup d'oeil penetrant, lucide; puis, Eugenie se souvenant de cette mort et de cette vie prophetique, mesura d'un regard toute sa destinee. Elle n'avait plus qu'a deployer ses ailes, tendre au ciel, et vivre en prieres jusqu'au jour de sa delivrance.

—Ma mere avait raison, dit-elle en pleurant. Souffrir et mourir.

Elle vint a pas lents de son jardin dans la salle. Contre son habitude, elle ne passa point par le couloir; mais elle retrouva le souvenir de son cousin dans ce vieux salon gris, sur la cheminee duquel etait toujours une

certaine soucoupe dont elle se servait tous les matins a son déjeuner, ainsi que du sucrier de vieux Sevres. Cette matinee devait etre solennelle et pleine d'evenements pour elle. Nanon lui annonca le cure de la paroisse. Ce cure, parent des Cruchot, etait dans les interets du president de Bonfons. Depuis quelques jours, le vieil abbe l'avait determine a parler a mademoiselle Grandet, dans un sens purement religieux, de l'obligation ou elle etait de contracter mariage. En voyant son pasteur, Eugenie crut qu'il venait chercher les mille francs qu'elle donnait mensuellement aux pauvres, et dit a Nanon de les aller chercher; mais le cure se prit a sourire.

—Aujourd'hui, mademoiselle, je viens vous parler d'une pauvre fille a laquelle toute la ville de Saumur s'interesse, et qui, faute de charite pour elle-meme, ne vit pas chretienement.

—Mon Dieu! monsieur le cure, vous me trouvez dans un moment ou il m'est impossible de songer a mon prochain, je suis tout occupee de moi. Je suis bien malheureuse, je n'ai d'autre refuge que l'Eglise; elle a un sein assez large pour contenir toutes nos douleurs, et des sentiments assez feconds pour que nous puissions y puiser sans craindre de les tarir.

—Eh! bien, mademoiselle, en nous occupant de cette fille nous nous occuperons de vous. Ecoutez. Si vous voulez faire votre salut, vous n'avez que deux voies a suivre, ou quitter le monde ou en suivre les lois. Obeir a votre destinee terrestre ou a votre destinee celeste.

—Ah! votre voix me parle au moment ou je voulais entendre une voix. Oui, Dieu vous adresse ici, monsieur. Je vais dire adieu au monde et vivre pour Dieu seul dans le silence et la retraite.

—Il est necessaire, ma fille, de longtemps reflechir a ce violent parti. Le mariage est une vie, le voile est une mort.

—Eh! bien, la mort, la mort promptement, monsieur le cure, dit-elle avec une effrayante vivacite.

—La mort! mais vous avez de grandes obligations a remplir envers la Societe, mademoiselle. N'etes-vous donc pas la mere des pauvres auxquels vous donnez des vetements, du bois en hiver et du travail en ete? Votre grande fortune est un pret qu'il faut rendre, et vous l'avez saintement acceptee ainsi. Vous ensevelir dans un couvent, ce serait de l'egoisme; quant a rester vieille fille, vous ne le devez pas. D'abord, pourriez-vous gerer seule votre immense fortune? vous la perdriez peut-etre. Vous auriez bientot mille proces, et vous seriez engarrie en d'inextricables difficultes. Croyez votre pasteur: un epoux vous est utile, vous devez conserver ce que Dieu vous a donne. Je vous parle comme a une ouaille cherie. Vous aimez trop sincerement Dieu pour ne pas faire votre salut au milieu du monde, dont vous etes un des plus beaux ornements, et auquel vous donnez de saints exemples.

En ce moment, madame des Grassins se fit annoncer. Elle venait amenee par la vengeance et par un grand desespoir.

—Mademoiselle, dit-elle. Ah! voici monsieur le cure. Je me tais, je venais vous parler d'affaires, et je vois que vous etes en grande conference.

—Madame, dit le cure, je vous laisse le champ libre.

—Oh! monsieur le cure, dit Eugenie, revenez dans quelques instants, votre appui m'est en ce moment bien necessaire.

—Oui, ma pauvre enfant, dit madame des Grassins.

Eugenie Grandet

—Que voulez-vous dire? demanderent mademoiselle Grandet et le cure.

—Ne sais-je pas le retour de votre cousin, son mariage avec mademoiselle d'Aubrion?... Une femme n'a jamais son esprit dans sa poche.

Eugenie rougit et resta muette; mais elle prit le parti d'affecter a l'avenir l'impassible contenance qu'avait su prendre son pere.

—Eh! bien, madame, repondit-elle avec ironie, j'ai sans doute l'esprit dans ma poche, je ne comprends pas. Parlez, parlez devant monsieur le cure, vous savez qu'il est mon directeur.

—Eh! bien, mademoiselle, voici ce que des Grassins m'ecrit. Lisez.

Eugenie lut la lettre suivante:

“Ma chere femme, Charles Grandet arrive des Indes, il est a Paris depuis un mois ... “

—Un mois! se dit Eugenie en laissant tomber sa main.

Apres une pause, elle reprit la lettre.

“... Il m'a fallu faire antichambre deux fois avant de pouvoir parler a ce futur vicomte d'Aubrion. Quoique tout Paris parle de son mariage, et que tous les bans soient publies ... “

—Il m'ecrivait donc au moment ou ... se dit Eugenie. Elle n'acheva pas, elle ne s'ecria pas comme une Parisienne: “Le polisson!” Mais pour ne pas etre exprime, le mepris n'en fut pas moins complet.

“... Ce mariage est loin de se faire; le marquis d'Aubrion ne donnera pas sa fille au fils d'un banqueroutier. Je suis venu lui faire part des soins que son oncle et moi nous avons donnees aux affaires de son pere, et des habiles manoeuvres par lesquelles nous avons su faire tenir les creanciers tranquilles jusqu'aujourd'hui. Ce petit impertinent n'a-t-il pas eu le front de me repondre, a moi qui, pendant cinq ans, me suis devoue nuit et jour a ses interets et a son honneur, que *les affaires de son pere n'etaient pas les siennes*. Un agree serait en droit de lui demander trente a quarante mille francs d'honoraires, a un pour cent sur la somme des creances. Mais, patience, il est bien legitimement du douze cent mille francs aux creanciers, et je vais faire declarer son pere en faillite. Je me suis embarque dans cette affaire sur la parole de ce vieux caiman de Grandet, et j'ai fait des promesses au nom de la famille. Si monsieur le vicomte d'Aubrion se soucie peu de son honneur, le mien m'interesse fort. Aussi vais-je expliquer ma position aux creanciers. Neanmoins, j'ai trop de respect pour mademoiselle Eugenie, a l'alliance de laquelle, en des temps plus heureux, nous avons pense, pour agir sans que tu lui aies parle de cette affaire ... “

La, Eugenie rendit froidement la lettre sans l'achever.

—Je vous remercie, dit-elle a madame des Grassins, *nous verrons cela* ...

—En ce moment, vous avez toute la voix de defunt votre pere, dit madame des Grassins.

—Madame, vous avez huit mille cent francs d'or a nous compter, lui dit Nanon.

—Cela est vrai; faites-moi l'avantage de venir avec moi, madame Cornoiller.

—Monsieur le cure, dit Eugenie avec un noble sang-froid que lui donna la pensee qu'elle allait exprimer, serait-ce pecher que de demeurer en etat de virginite dans le mariage?

—Ceci est un cas de conscience dont la solution m'est inconnue. Si vous voulez savoir ce qu'en pense en sa Somme *de Matrimonio* le celebre Sanchez, je pourrai vous le dire demain.

Le cure partit, mademoiselle Grandet monta dans le cabinet de son pere et y passa la journee seule, sans vouloir descendre a l'heure du diner, malgre les instances de Nanon. Elle parut le soir, a l'heure ou les habites de son cercle arriverent. Jamais le salon des Grandet n'avait ete aussi plein qu'il le fut pendant cette soiree. La nouvelle du retour et de la sotte trahison de Charles avait ete repandue dans toute la ville. Mais quelque attentive que fut la curiosite des visiteurs, elle ne fut point satisfaite. Eugenie, qui s'y etait attendue, ne laissa percer sur son visage calme aucune des cruelles emotions qui l'agitaient. Elle sut prendre une figure riante pour repondre a ceux qui voulurent lui temoigner de l'interet par des regards ou des paroles melancoliques. Elle sut enfin couvrir son malheur sous les voiles de la politesse. Vers neuf heures, les parties finissaient, et les joueurs quittaient leurs tables, se payaient et discutaient les derniers coups de whist en venant se joindre au cercle des causeurs. Au moment ou l'assemblee se leva en masse pour quitter le salon, il y eut un coup de theatre qui retentit dans Saumur, de la dans l'arrondissement et dans les quatre prefectures environnantes.

—Restez, monsieur le president, dit Eugenie a monsieur de Bonfons en lui voyant prendre sa canne.

A cette parole, il n'y eut personne dans cette nombreuse assemblee qui ne se sentit emu. Le president palit et fut oblige de s'asseoir.

—Au president les millions, dit mademoiselle de Gribeaucourt.

—C'est clair, le president de Bonfons epouse mademoiselle Grandet, s'ecria madame d'Orsonval.

—Voila le meilleur coup de la partie, dit l'abbe.

—C'est un beau *schleem*, dit le notaire.

Chacun dit son mot, chacun fit son calembour, tous voyaient l'heritiere montee sur ses millions, comme sur un piedestal. Le drame commence depuis neuf ans se denouait. Dire, en face de tout Saumur, au president de rester, n'etait-ce pas annoncer qu'elle voulait faire de lui son mari. Dans les petites villes, les convenances sont si severement observees, qu'une infraction de ce genre y constitue la plus solennelle des promesses.

—Monsieur le president, lui dit Eugenie d'une voix emue quand ils furent seuls, je sais ce qui vous plait en moi. Jurez de me laisser libre pendant toute ma vie, de ne me rappeler aucun des droits que le mariage vous donne sur moi, et ma main est a vous. Oh! reprit-elle en le voyant se mettre a ses genoux, je n'ai pas tout dit. Je ne dois pas vous tromper, monsieur. J'ai dans le coeur un sentiment inextinguible. L'amitie sera le seul sentiment que je puisse accorder a mon mari: je ne veux ni l'offenser, ni contrevenir aux lois de mon coeur. Mais vous ne possederez ma main et ma fortune qu'au prix d'un immense service.

—Vous me voyez pret a tout, dit le president.

—Voici douze cent mille francs, monsieur le president, dit-elle en tirant un papier de son sein; partez pour Paris, non pas demain, non pas cette nuit, mais a l'instant meme. Rendez-vous chez monsieur des Grassins, sachez-y le nom de tous les creanciers de mon oncle, rassemblez-les, payez tout ce que sa succession peut devoir, capital et interets a cinq pour cent depuis le jour de la dette jusqu'a celui du remboursement, enfin veillez a faire faire une quittance generale et notariee, bien en forme. Vous etes magistrat, je ne me fie qu'a vous en cette affaire. Vous etes un homme loyal, un galant homme; je m'embarquerai sur la foi de votre parole.

pour traverser les dangers de la vie a l'abri de votre nom. Nous aurons l'un pour l'autre une mutuelle indulgence. Nous nous connaissons depuis si longtemps, nous sommes presque parents, vous ne voudriez pas me rendre malheureuse.

Le president tomba aux pieds de la riche heritiere en palpitant de joie et d'angoisse.

—Je serai votre esclave! lui dit-il.

—Quand vous aurez la quittance, monsieur, reprit-elle en lui jetant un regard froid, vous la porterez avec tous les titres a mon cousin Grandet et vous lui remettrez cette lettre. A votre retour, je tiendrai ma parole.

Le president comprit, lui, qu'il devait mademoiselle Grandet a un depot amoureux; aussi s'empressa-t-il d'executer ses ordres avec la plus grande promptitude, afin qu'il n'arrivat aucune reconciliation entre les deux amants.

Quand monsieur de Bonfons fut parti, Eugenie tomba sur son fauteuil et fondit en larmes. Tout etait consomme. Le president prit la poste, et se trouvait a Paris le lendemain soir. Dans la matinee du jour qui suivit son arrivee, il alla chez des Grassins. Le magistrat convoqua les creanciers en l'Etude du notaire ou etaient deposes les titres, et chez lequel pas un ne faillit a l'appel. Quoique ce fussent des creanciers, il faut leur rendre justice: ils furent exacts. La, le president de Bonfons, au nom de mademoiselle Grandet, leur paya le capital et les interets dus. Le payement des interets fut pour le commerce parisien un des evenements les plus etonnants de l'epoque. Quand la quittance fut enregistree et des Grassins paye de ses soins par le don d'une somme de cinquante mille francs que lui avait allouee Eugenie, le president se rendit a l'hotel d'Aubrion, et y trouva Charles au moment ou il rentrait dans son appartement, accable par son beau-pere. Le vieux marquis venait de lui declarer que sa fille ne lui appartiendrait qu'autant que tous les creanciers de Guillaume Grandet seraient soldes.

Le president lui remit d'abord la lettre suivante.

“MON COUSIN, monsieur le president de Bonfons s'est charge de vous remettre la quittance de toutes les sommes dues par mon oncle et celle par laquelle je reconnais les avoir recues de vous. On m'a parle de faillite!... J'ai pense que le fils d'un failli ne pouvait peut-etre pas epouser mademoiselle d'Aubrion. Oui, mon cousin, vous avez bien juge de mon esprit et de mes manieres: je n'ai sans doute rien du monde, je n'en connais ni les calculs ni les moeurs, et ne saurais vous y donner les plaisirs que vous voulez y trouver. Soyez heureux, selon les conventions sociales auxquelles vous sacrifiez nos premieres amours. Pour rendre votre bonheur complet, je ne puis donc plus vous offrir que l'honneur de votre pere. Adieu, vous aurez toujours une fidele amie dans votre cousine,

EUGENIE. “

Le president sourit de l'exclamation que ne put reprimer cet ambitieux au moment ou il recut l'acte authentique.

—Nous nous annoncerons reciproquement nos mariages, lui dit-il.

—Ah! vous epousez Eugenie. Eh! bien, j'en suis content, c'est une bonne fille. Mais, reprit-il frappe tout a coup par une reflexion lumineuse, elle est donc riche?

—Elle avait, repondit le president d'un air goguenard, pres de dix-neuf millions, il y a quatre jours; mais elle n'en a plus que dix-sept aujourd'hui.

Charles regarda le president d'un air hebeté.

—Dix-sept mil ...

—Dix-sept millions, oui, monsieur. Nous reunissons, mademoiselle Grandet et moi, sept cent cinquante mille livres de rente, en nous mariant.

—Mon cher cousin, dit Charles en retrouvant un peu d'assurance, nous pourrons nous pousser l'un l'autre.

—D'accord, dit le president. Voici, de plus, une petite caisse que je dois aussi ne remettre qu'a vous, ajouta-t-il en déposant sur une table le coffret dans lequel etait la toilette.

—He! bien, mon cher ami, dit madame la marquise d'Aubrion en entrant sans faire attention a Cruchot, ne prenez nul souci de ce que vient de vous dire ce pauvre monsieur d'Aubrion, a qui la duchesse de Chaulieu vient de tourner la tete. Je vous le repete, rien n'empêchera votre mariage ...

—Rien, madame, repondit Charles. Les trois millions autrefois dus par mon pere ont ete soldes hier.

—En argent? dit-elle.

—Integralement, interets et capital, et je vais faire rehabiliter sa memoire.

—Quelle betise! s'ecria la belle-mere.

—Quel est ce monsieur? dit-elle a l'oreille de son gendre, en apercevant le Cruchot.

—Mon homme d'affaires, lui repondit-il a voix basse.

La marquise salua dedaignusement monsieur de Bonfons et sortit.

—Nous nous poussons deja, dit le president en prenant son chapeau. Adieu, mon cousin.

—Il se moque de moi, ce catacouas de Saumur. J'ai envie de lui donner six pouces de fer dans le ventre.

Le president etait parti. Trois jours apres, monsieur de Bonfons, de retour a Saumur, publia son mariage avec Eugenie. Six mois apres, il etait nomme conseiller a la Cour royale d'Angers. Avant de quitter Saumur, Eugenie fit fondre l'or des bijoux si longtemps precieux a son coeur, et les consacra, ainsi que les huit mille francs de son cousin, a un ostensor d'or et en fit present a la paroisse ou elle avait tant prie Dieu pour lui! Elle partagea d'ailleurs son temps entre Angers et Saumur. Son mari, qui montra du devouement dans une circonstance politique, devint president de chambre, et enfin premier president au bout de quelques annees. Il attendit impatiemment la reelection generale afin d'avoir un siege a la Chambre. Il convoitait deja la Pairie, et alors ...

—Alors le roi sera donc son cousin, disait Nanon, la grande Nanon, madame Cornoiller, bourgeoise de Saumur, a qui sa maitresse annonçait les grandeurs auxquelles elle etait appelee. Neanmoins monsieur le president de Bonfons (il avait enfin aboli le nom patronymique de Cruchot) ne parvint a realiser aucune de ses idees ambitieuses. Il mourut huit jours apres avoir ete nomme depute de Saumur. Dieu, qui voit tout et ne frappe jamais a faux, le punissait sans doute de ses calculs et de l'habilete juridique avec laquelle il avait minute, *accurante Cruchot*, son contrat de mariage ou les deux futurs epoux se donnaient l'un a l'autre, *au cas ou ils n'auraient pas d'enfants, l'universalite de leurs biens, meubles et immeubles sans en rien excepter ni reserver, en toute propriete, se dispensant meme de la formalite de l'inventaire, sans que l'omission dudit*

inventaire puisse etre opposee a leurs heritiers ou ayants cause, entendant que ladite donation soit, etc. Cette clause peut expliquer le profond respect que le president eut constamment pour la volonte, pour la solitude de madame de Bonfons. Les femmes citaient monsieur le premier president comme un des hommes les plus delicats, le plaignaient et allaient jusqu'a souvent accuser la douleur, la passion d'Eugenie, mais comme elles savent accuser une femme, avec les plus cruels menagements.

—Il faut que madame la presidente de Bonfons soit bien souffrante pour laisser son mari seul. Pauvre petite femme! Guerira-t-elle bientot? Qu'a-t-elle donc, une gastrite, un cancer? Pourquoi ne voit-elle pas des medecins? Elle devient jaune depuis quelque temps; elle devrait aller consulter les celebrites de Paris. Comment peut-elle ne pas desirer un enfant? Elle aime beaucoup son mari, dit-on, comment ne pas lui donner d'heritier, dans sa position? Savez-vous que cela est affreux; et si c'etait par l'effet d'un caprice, il serait bien condamnable. Pauvre president!

Douee de ce tact fin que le solitaire exerce par ses perpetuelles meditations et par la vue exquise avec laquelle il saisit les choses qui tombent dans sa sphere, Eugenie, habituee par le malheur et par sa derniere education a tout deviner, savait que le president desirait sa mort pour se trouver en possession cette immense fortune, encore augmentee par les successions de son oncle le notaire, et de son oncle l'abbe, que Dieu eut la fantaisie d'appeler a lui. La pauvre recluse avait pitie du president. La Providence la vengea des calculs et de l'infame indifference d'un epoux qui respectait, comme la plus forte des garanties, la passion sans espoir dont se nourrissait Eugenie. Donner la vie a un enfant, n'etait-ce pas tuer les esperances de l'egoisme, les joies de l'ambition caressees par le premier president? Dieu jeta donc des masses d'or a sa prisonniere pour qui l'or etait indifferent et qui aspirait au ciel, qui vivait, pieuse et bonne, en de saintes pensees, qui secourait incessamment les malheureux en secret. Madame de Bonfons fut veuve a trente-six ans, riche de huit cent mille livres de rente, encore belle, mais comme une femme est belle pres de quarante ans. Son visage est blanc, repose, calme. Sa voix est douce et recueillie, ses manieres sont simples. Elle a toutes les noblesses de la douleur, la saintete d'une personne qui n'a pas souille son ame au contact du monde, mais aussi la roideur de la vieille fille et les habitudes mesquines que donne l'existence etroite de la province. Malgre ses huit cent mille livres de rente, elle vit comme avait vecu la pauvre Eugenie Grandet, n'allume le feu de sa chambre qu'aux jours ou jadis son pere lui permettait d'allumer le foyer de la salle, et l'eteint conformement au programme en vigueur dans ses jeunes annees. Elle est toujours vetue comme l'etait sa mere. La maison de Saumur, maison sans soleil, sans chaleur, sans cesse ombragee, melancolique, est l'image de sa vie. Elle accumule soigneusement ses revenus, et peut-etre eut-elle semble parcimonieuse si elle ne dementait la medisance par un noble emploi de sa fortune. De pieuses et charitables fondations, un hospice pour la vieillesse et des ecoles chretiennes pour les enfants, une bibliotheque publique richement dotee, temoignent chaque annee contre l'avarice que lui reprochent certaines personnes. Les eglises de Saumur lui doivent quelques embellissements. Madame de Bonfons que, par raillerie, on appelle *mademoiselle*, inspire generalement un religieux respect. Ce noble coeur, qui ne battait que pour les sentiments les plus tendres, devait donc etre soumis aux calculs de l'interet humain. L'argent devait communiquer ses teintes froides a cette vie celeste, et lui donner de la defiance pour les sentiments.

—Il n'y a que toi qui m'aimes, disait-elle a Nanon.

La main de cette femme panse les plaies secretes de toutes les familles. Eugenie marche au ciel accompagnee d'un cortege de bienfaits. La grandeur de son ame amoindrit les petitesesses de son education et les coutumes de sa vie premiere. Telle est l'histoire de cette femme, qui n'est pas du monde au milieu du monde; qui, faite pour etre magnifiquement epouse et mere, n'a ni mari, ni enfants, ni famille. Depuis quelques jours, il est question d'un nouveau mariage pour elle. Les gens de Saumur s'occupent d'elle et de monsieur le marquis de Froidfond dont la famille commence a cerner la riche veuve comme jadis avaient fait les Cruchot. Nanon et Cornoiller sont, dit-on, dans les interets du marquis, mais rien n'est plus faux. Ni la grande Nanon, ni Cornoiller n'ont assez d'esprit pour comprendre les corruptions du monde.

Paris, septembre 1833.